



FONTENELLE

ŒUVRES
CHOISIES

Classiques Larousse

LISTE DES CLASSIQUES LAROUSSE

260 volumes parus

une collection dont le succès ne cesse de grandir, demander la liste détaillée et le catalogue spécial.

MOYEN ÂGE ET XVI^e SIÈCLE

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES : Choix.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Les Romans courtois.
Théâtre au moyen âge, 2 vol.
VILLON : Poésies choisies.
MAROT : Poésies choisies.
Historiens du XVI^e siècle.
Humanistes du XVI^e siècle.
Conteurs français du XVI^e siècle.
Tragédie au XVI^e siècle.
Comédie au XVI^e siècle.
RABELAIS : Gargantua-Pantagruel, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
DU BELLAY : Œuvres choisies.
La Satire Ménippée.
MONTAIGNE : Essais, 2 vol.
A. d'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

XVII^e SIÈCLE

BOILEAU : Satires et Epîtres. Le Lutrin et l'Art poétique, 2 vol.
BOSSUET : Oraisons funèbres et Sermons. Discours sur l'Histoire universelle, 3 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace. Cinna. Polyeucte. Le Menteur. Nicomède. Rodogune. La Mort de Pompée. Sertorius. L'Illusion comique, 10 vol.
DESCARTES : Discours de la Méthode. Méditations métaphysiques. Œuvres scientifiques, 3 vol.
Epistoliers du XVII^e siècle.
FÉNELON : Lettre à l'Académie.
Télémaque, 2 vol.
FURETIÈRE : Le Roman bourgeois.
GUEZ DE BALZAC, VOITURE : Œuvres.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 vol.
M^{me} DE LA FAYETTE : La Princesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choisies, 2 vol.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
MALEBRANCHE : Pages choisies.
M^{me} DE SÉVIGNÉ : Lettres.
MALHERBE, RACAN, MAYNARD : Œuvres choisies.
MOLIÈRE : Amphitryon. L'Avare. Le Bourgeois gentilhomme. Les Femmes savantes. George Dandin. Le Malade imaginaire. Le Médecin malgré lui. Le

Misanthrope. Monsieur de Pourceaugnac; la Comtesse d'Escarbagnas. Les Précieuses ridicules. Le Tartuffe. Dom Juan. L'Ecole des Femmes. La Critique de l'Ecole des Femmes. L'Ecole des Maris. Les Fourberies de Scapin. Scènes choisies, 17 vol.
PASCAL : Provinciales, Pensées, 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque. Athalie. Bajazet. Bérénice. Britannicus. Esther. Iphigénie. Mithridate. Phèdre. Les Plaideurs, 10 vol.
RÉGNIER, Th. DE VIAU, SAINT-AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires.
SCARRON : Le Roman comique.
SPINOZA : L'Ethique.
URFÉ (Honoré d') : L'Astrée.

XVIII^e SIÈCLE

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville. Mariage de Figaro, 3 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.
BUFFON : Pages choisies.
CHÉNIER (André) : Poésies.
CONDILLAC : Traité des sensations.
DIDEROT : Œuvres choisies, 2 vol.
L'Encyclopédie (Extraits).
Epistoliers du XVIII^e siècle.
FLORIAN : Fables choisies.
FONTENELLE : Œuvres choisies.
LESAGE : Turcaret. Gil Blas, 3 vol.
MARIVAUX : Arlequin poli par l'Amour; l'Epreuve. Le Jeu de l'Amour et du Hasard. Les Fausses Confidences. La Double inconstance, 4 vol.
MONTESQUIEU : Lettres persanes; Considérations. L'Esprit des Lois, 2 vol.
ORATEURS DE LA RÉVOLUTION.
Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.
REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur, 2 vol.
RIVAROL : Discours sur l'universalité...
ROUSSEAU (J.-J.) : Du contrat social. Emile, 2 v. La Nouvelle Héloïse, 2 v. Dialogues, Réveries, Correspondance. Les Confessions. Discours; Lettre sur les spectacles, 8 vol.
SEDAINE : Le Philosophe sans le savoir.
VAUVEAARGUES : Choix.
VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII. Lettres. Zaïre. Contes, 2 v. : 8 vol.

ŒUVRES CHOISIES



Il est interdit d'exporter le présent ouvrage au Canada, sous peine des sanctions prévues par la loi et par nos contrats.



Musée de Versailles.

Phot. Braun.

PORTRAIT DE FONTENELLE

CLASSIQUES LAROUSSE

Fondés par
FÉLIX GUIRAND
Agrégé des Lettres

Dirigés par
LÉON LEJEALLE
Agrégé des Lettres

FONTENELLE

ŒUVRES CHOISIES

avec une Notice biographique, une Notice historique
et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

PIERRE CHAMBRY

Professeur à l'École Alsacienne

LIBRAIRIE LAROUSSE • PARIS VI

17, rue du Montparnasse, et boulevard Raspail, 114

Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE FONTENELLE

(1657-1757)

- 11 février 1657. — Naissance, à Rouen, de Bernard Le Bovier de Fontenelle, neveu de Corneille par sa mère. Il fait ses études chez les jésuites, entre au barreau, y plaide une seule cause et la perd.
1670. — Il concourt pour le prix de poésie latine proposé par l'Académie des Palinods de Rouen.
1674. — Date de son premier voyage à Paris.
1677. — Son oncle Thomas Corneille, qui, avec de Visé, rédigeait le *Mercure galant*, l'associe à son travail, et Fontenelle publie des *Stances*, des *Idylles* et des *Epîtres*.
1678. — *Psyché*, tragédie lyrique, en collaboration avec Thomas, musique de Lulli.
1679. — *Bellérophon*, opéra-ballet, en collaboration avec Thomas, musique de Lulli.
1680. — *Aspar*, tragédie où pour la première fois, d'après Racine, les spectateurs employèrent le sifflet.
1681. — *La Comète*, publiée sous le nom de Visé. *Eglogues. Histoire de mes conquêtes*.
1683. — *Dialogues des Morts*.
1685. — *Lettres galantes du chevalier d'Her***. Mémoire sur les propriétés du nombre 9*.
1686. — *Entretiens sur la Pluralité des mondes. Origine des Fables. Histoire des Oracles*.
1688. — *Eloge de Ch. Perrault. Discours sur la nature de l'Eglogue. Digression sur les anciens et les modernes. Poésies pastorales*.
1689. — *Thétis et Pelée*, tragédie lyrique, musique de Colasse.
1690. — *Enée et Lavinie*, tragédie lyrique, musique de Colasse.
1691. — Reçu à l'Académie française, après quatre échecs.
1693. — *Parallèle entre Racine et Corneille*.
1697. — Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.
1699. — *Histoire de l'Académie* de 1666 à 1669.
1701. — Reçu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
1708. — *Eloges des Académiciens* (2^e édition en 1719). *Utilité des mathématiques et de la physique*.
1720. — *Idalie*, tragédie en prose.
1722. — *Macate*, tragédie.
1724. — *Le Tyran*, tragédie.
1725. — *Abdalonime*, tragédie.
1727. — *Eléments de la géométrie et de l'Infini*.
1730. — S'installe à la porte Saint-Honoré; chez sa nièce, M^{me} Daube.
1731. — *Le Testament*, tragédie.
1740. — *Henriette*, tragédie.
1741. — *Lysianasse*, tragédie.
1742. — *Vie de M. Corneille avec l'histoire du théâtre français jusqu'à lui. Réflexions sur la poétique*.
1752. — *Théorie des tourbillons*.
- 1757-9 janvier. — Il meurt presque centenaire.

Fontenelle avait cinq ans à la mort de Pascal, dix-huit ans de moins que Racine, dix ans de moins que Bayle, six ans de moins que Fénelon.

ŒUVRES CHOISIES

NOTICE

Ce qui se passait en 1683-1686. — Histoire : *La paix de Nimègue* (1678) marque l'apogée de la puissance de Louis XIV. Pendant dix ans, il est réellement le maître de l'Europe occidentale : il en profite pour annexer différentes places fortes (Strasbourg). L'Empereur, occupé par une invasion turque parvenue jusque sous les murs de Vienne (1683), reconnaît ces annexions à Ratisbonne (1684). — Mais après la mort de Colbert (1683) le parti dévot et intolérant et les jésuites poussèrent Louvois et Le Tellier à instituer contre les protestants les Dragonnades et à faire signer au roi, influencé encore par M^{me} de Maintenon qu'il venait d'épouser secrètement, la révocation de l'Edit de Nantes (22 octobre 1685), mesure monstrueuse qui causa l'exil de plus de deux cent mille protestants et appauvrit le pays. Aux colères politiques s'ajoutèrent les haines religieuses, et Guillaume d'Orange eut tôt fait de former contre la France la Ligue d'Augsbourg (1686).

Littérature : 1683. *Elections de La Fontaine et de Boileau à l'Académie* ; Boileau : les deux derniers chants du *Lutrin* ; Bossuet et Fléchier : *Oraison funèbre de Marie-Thérèse* ; M^{me} Dacier, traductions d'*Eutrope* et de *Plaute* ; Boursault, le *Mercure galant*, sous le nom de *Comédie sans titre* ; mort de Mézeray et de Bussy-Rabutin. 1684. Mort de Corneille (1^{er} octobre) ; *La Bruyère* entre chez les Condé et prépare déjà ses *Caractères* (1688) ; *La Fontaine*, *Ragotin* ou le *Roman comique* ; Malebranche : *Méditations métaphysiques* et chrétiennes, *Traité de morale* ; M^{me} de Maintenon fonde l'*Ecole de Saint-Cyr* ; Dangeau commence son *Journal* ; Pradon publie contre Boileau le *Triomphe de Pradon* ; M^{me} Dacier donne la traduction d'*Aristophane*. 1685. Bossuet : *Oraison funèbre de la princesse Palatine* ; Fénelon, *Sermon sur la vocation des Gentils* ; Dancourt, le *Notaire obligeant* ou les *Fonds perdus* ; *La Fontaine*, le *Florentin* et un volume de *poésies mêlées*, contenant plusieurs fables et Philémon et Baucis ; *Furetière* est chassé de l'*Académie* pour avoir publié son dictionnaire avant que la *Compagnie* eût achevé le sien. 1686. Bossuet et Fléchier, *Oraison funèbre de Le Tellier* ; Fénelon, *Traité sur l'éducation des filles* ; Boursault, *Ésope à la ville* ; M^{lle} de Scudéry, *Conversations morales*. Mort de Chapelle et de Mairet.

Sciences : Mort de Rennequin de Sualem (1683), créateur de la machine de Marly ; mort de l'abbé Mariotte (1684), célèbre par ses

expériences sur les gaz ; travaux du mathématicien marquis de l'Hôpital, et du botaniste Tournefort.

Voyage de Cavelier de la Salle le long du Mississipi.

Beaux-arts : La cour vient de s'installer à Versailles, récemment aménagé. Louis XIV charge Mansart d'élever le grand Trianon (1687) ; Le Nôtre trace les jardins de Versailles, Chantilly, Saint-Cloud, Sceaux ; œuvres des peintres et sculpteurs Coysevox, Desportes, Rigaud, Van der Meulen (Siège de la ville et des châteaux de Namur, 1685), Lemoyne (Trophées d'armes, 1686), Le Brun, Mignard, Largillière, des sculpteurs Girardon, Puget (Alexandre et Diogène, 1686), des architectes Perrault et Bruant. Claude Gelée, dit Le Lorrain, vient de mourir (1682). Naissance de Watteau (1684). Mort de David Téniers (1685).

Opéras de Quinault en collaboration avec Lulli : Phaéton (1683), Amadis (1684), Roland (1685), Armide et Renaud (1686) ; Opéras de Lulli, Idylle de la paix (1685), l'Eglogue de Versailles (1685), le Temple de la paix (1685), Acis et Galatée (1686).

NOTICE

Avant de faire paraître ses *Dialogues des morts*, Fontenelle commença à se faire connaître en publiant ses premières poésies dans le *Mercure galant*, journal que dirigeaient son oncle Thomas Corneille¹ et Donneau de Visé². Là se retrouvaient Boursault³, les deux Tallemant et quelques poètes normands. C'était un cercle d'esprits vifs et au courant de tout ce qui se disait ou se faisait. Il fréquentait aussi les salons de M^{me} de La Sablière⁴, de M^{lle} de Scudéry⁵, de Ninon de Lenclos⁶ et les hôtels d'Albret et de Richelieu.

Il y avait à ce moment dans ces salons un renouveau de cette préciosité qu'avaient combattue Boileau et Molière. Sans doute, la carte du Tendre n'était plus à la mode, mais la conversation était toujours galante et raffinée et les choses du cœur étaient toujours un thème inépuisable. Ce fut dans ce milieu que notre provincial évolua tout d'abord. Il y fut aussitôt fort recherché, car « sa conversation était infiniment agréable, semée de traits d'esprit, plus fins que frappants, d'anecdotes piquantes sans être méchantes, parce qu'elle ne portait jamais que sur des objets littéraires ou galants et des tracasseries de société⁷ ». Les femmes l'aimaient pour sa courtoisie et pour la délicatesse qu'il eut toujours, même avant d'écrire la *Pluralité des mondes*, de vouloir être compris d'elles. Elles lui formèrent un auditoire bienveillant et leur approbation contribua fortement à la réputation que lui valurent ses premières poésies.

1. 1625-1709; frère de Pierre; il donna au théâtre des pièces qui eurent un succès considérable : *Timocrate*, 1656; *Ariane*, 1672, son chef-d'œuvre qui balança le succès de *Bajazet* de Racine, joué la même année; 2. 1640-1710; défenseur acharné de Corneille et ennemi féroce de Molière, Racine, Boileau. Il fonda, en 1672, le *Mercure galant* qui, malgré les pronostics de La Bruyère fournit une longue carrière. Il écrivit des *Nouvelles* et des pièces de théâtre; 3. 1638-1701; il fut secrétaire de la duchesse d'Angoulême et rédigeait une gazette rimée fort appréciée à la cour. Ses comédies les plus célèbres sont : le *Mercure galant*, 1683; *Esopé à la ville*, *Esopé à la cour*. Il s'attira les foudres de Molière et de Boileau; 4. 1636-1693; immortalisée par La Fontaine : elle réunissait chez elle les grands seigneurs et les écrivains : Lauzun, Rochefort, Chaulieu... Elle a laissé un petit nombre de pensées chrétiennes; 5. 1607-1701; célèbre par ses deux romans : *Artamène* (1649-1653) en dix volumes, et *Clélie* (1656) en dix volumes également. Elle recevait chez elle les savants et les écrivains : Huet, M^{me} de Sévigné, La Fontaine, Fléchier, Massillon qui la surnommèrent la Dixième Muse ou la Nouvelle Sapho; 6. 1616-1706; renommée pour son esprit, sa beauté et la légèreté de ses mœurs. Il ne reste plus d'elle que quelques lettres à Saint-Evremond; 7. *Mémoires* d'Argenson.

Les premières qu'il inséra dans le *Mercuré galant* furent l'*Amour noyé*, en mai 1677, et l'*Élégie du ruisseau à une prairie*¹.

En même temps, il composait des pièces de théâtre et des opéras, seul ou en collaboration avec son oncle Thomas. Mais ses débuts furent pénibles. Si ses opéras furent joués quelquefois², ses tragédies³, au contraire, n'eurent aucun succès. Le sujet en est faiblement conçu, pauvrement construit et les caractères creux. Jusqu'à la fin de sa vie, Fontenelle, croyant avoir hérité du génie des Corneilles, composa des pièces de théâtre. L'insuccès ne le découragea pas. Il n'avait rien du poète dramatique et toutes ses pièces sont d'une froideur et d'une insignifiance rebutantes.

Dans le même temps (1683), il donne les *Dialogues des morts*, où se manifeste l'indépendance de pensée qui le différencie des écrivains du XVII^e siècle. Ce genre littéraire a été, sinon inventé, du moins illustré par Lucien⁴. L'idée de faire causer les morts entre eux est une idée ingénieuse et féconde. Elle permet des rapproche-

1. Voici de la seconde poésie, quelques passages typiques :

... J'ai fait, pour vous trouver, un assez long voyage.
Mon aimable prairie, enfin, je viens à vous :
Recevez un ruisseau dont le sort le plus doux
Sera de voir couler ses eaux pour votre usage.

J'étais bien inspiré de me garder pour vous ;
Vous êtes bien mon fort ; je suis assez le vôtre ;
Mais aussi, moi reçu, n'en recevez point d'autre,
Car je suis un ruisseau jaloux.

... Déjà même en deux bras, je m'apprête à me fendre,
Pour tâcher de vous embrasser...

... Je sens, je sens mes eaux qui bouillonnent de joie ;
De les tant retenir à la fin je suis las ;
Elles vont se répandre et se faire une voie ;
Il n'est plus temps à vous de n'y consentir pas.

2. A propos de ses opéras, parut en 1690 cette épigramme-ci :

Quelle pitié que l'Opéra
Depuis qu'on a perdu Baptiste !
Incessamment on publiera
Quelle pitié que l'Opéra !
Personne de longtemps n'ira
Sans paraître tout à fait triste.
Quelle pitié que l'Opéra
Depuis qu'on a perdu Baptiste !

3. Sa tragédie, *Aspar*, fut même un échec lamentable et Racine en profita pour lui décocher cette flèche, en faisant dire à un acteur :

... Quand sifflets prirent commencement,
C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle)
C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

4. Écrivain grec du II^e siècle après J.-C., satirique profond et amusant, auteur de *Dialogues des Dieux*, de *Dialogues marins*, de *Dialogues des morts*. Il avait eu pour devancier Ménippe de Gadara, trois siècles avant J.-C. Ce genre de composition a été repris après Fontenelle par Fénelon (1700 et 1718) et par Vauvenargues (1746).

ments piquants et bizarres. Fontenelle a cherché l'imprévu jusque dans le choix de ses personnages : il accouple des morts qu'on est tout surpris de voir ensemble, par exemple, Alexandre et Phryné, Agnès Sorel et Roxelane, Platon et Marguerite d'Écosse, Scarron avec Sénèque, Marguerite d'Autriche et Adrien, etc...

Et ce n'est pas seulement par le choix disparate des personnages qu'il cherche à intéresser et à frapper le lecteur, mais encore par les paradoxes qu'il manie effrontément et l'on voit Socrate s'inclinant devant la sagesse de Montaigne, Anacréon plus moral qu'Aristote. Il prend autant de plaisir à effaroucher les esprits pondérés de son temps que plus tard Flaubert en aura à scandaliser le « bourgeois ».

La Harpe a sévèrement critiqué l'ouvrage¹, mais il nous semble être un censeur sévère. Si nous y découvrons toujours le bel esprit, si l'affectation subsiste, on ne peut méconnaître l'homme qui pense². Non seulement ses *Dialogues* sont pleins d'aperçus ingénieux et profonds, mais sans être un moraliste³, comme il est cartésien, Fontenelle raisonne ; il nous montre clairement la vanité de nos sentiments et la misère essentielle de notre condition. Il se dégage de cette œuvre une note de pessimisme qui est le point de départ du scepticisme philosophique du XVIII^e siècle. Et Nietzsche a fort bien vu l'intérêt de ces *Dialogues* quand il écrit : « Ces pensées, regardées d'abord comme des jeux d'un esprit aventureux deviennent maintenant des vérités ; la science le démontre. Le jeu devient sérieux. Et nous lisons ces *Dialogues* avec un autre sentiment que le firent Voltaire et Helvétius, et involontairement nous élevons leur auteur dans une classe d'esprits beaucoup plus haute que celle où le placèrent ceux-ci à raison ou à tort. »

1. « Fontenelle semble n'avoir fait de ses *Dialogues* qu'un jeu, ou, si l'on veut, un effort d'esprit, un jeu par la frivolité des résultats, un effort par les rapprochements forcés et la recherche des pensées et du style. On y trouve des pensées ingénieuses et fines, mais il y en a tout au moins autant qui sont subtiles et fausses. L'auteur a voulu surtout piquer le lecteur par le choix des personnages disparates et par la conclusion imprévue de leur entretien. Ce plan qui tendait plus à étonner qu'à instruire, n'est louable ni pour le monde, ni pour le goût. Où est le mérite d'étonner aux dépens du bon sens? » 2. « Lors même qu'il lui arrive de s'exprimer comme Voiture, il analyse et il pense comme Locke » (Garat, *Eloge de Fontenelle*) ; 3. « Il ne lui a manqué que d'être irrité pour paraître profond » (Faguet).

I

HOMÈRE, ÉSOPE

HOMÈRE. — En vérité, toutes les fables que vous venez de me réciter ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayez beaucoup d'art pour déguiser ainsi en petits contes les instructions les plus importantes que la morale puisse donner, et pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes et aussi familières que celles-là.

ÉSOPE. — Il m'est bien doux d'être loué sur cet art, par vous qui l'avez si bien entendu.

HOMÈRE. — Moi? je ne m'en suis jamais piqué.

ÉSOPE. — Quoi? n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos ouvrages?

HOMÈRE. — Hélas! point du tout.

ÉSOPE. — Cependant, tous les savants de mon temps le disaient; il n'y avait rien dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée* à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenaient que tous les secrets de la théologie, de la physique¹, de la morale et des mathématiques même, étaient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement, il y avait quelque difficulté à les développer; où l'un trouvait un sens moral, l'autre en trouvait un physique : mais après cela, ils convenaient que vous aviez tout su et tout dit à qui le comprenait bien.

HOMÈRE. — Sans mentir, je m'étais bien douté que de certaines gens ne manqueraient point d'entendre finesse où je n'en avais point entendu. Comme il n'est rien de tel que de prophétiser des choses éloignées, en attendant l'évé-

1. Platon, au début du *Phèdre*, se moque des savants (Anaxagore et son disciple Métrodore) qui expliquaient la mythologie par la physique, système d'explication qui fut repris par les stoiciens, mais toujours combattu par les platoniciens. D'autres, comme Évhémère, cherchaient à expliquer la mythologie par l'histoire. Enfin les anciens Grecs, chez qui l'étude des poèmes homériques était à la base de l'éducation, en tiraient des instructions de toute sorte. Platon lui-même qui le bannit de sa République, le cite à chaque instant.

nement, il n'est rien de tel aussi que de débiter des fables, en attendant l'allégorie.

ÉSOPE. — Il fallait que vous fussiez bien hardi pour vous reposer sur vos lecteurs du soin de mettre des allégories dans vos poèmes. Où en eussiez-vous été, si on les eût pris au pied de la lettre?

HOMÈRE. — Hé bien! ce n'eût pas été un grand malheur.

ÉSOPE. — Quoi! ces dieux qui s'estropient les uns les autres; ce foudroyant Jupiter qui, dans une assemblée de divinités, menace l'auguste Junon de la battre¹; ce Mars, qui, étant blessé par Diomède², crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, et n'agit pas comme un seul (car au lieu de mettre tous les Grecs en pièces, il s'amuse à s'aller plaindre de sa blessure à Jupiter); tout cela eût été bon sans allégorie!

HOMÈRE. — Pourquoi non? Vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai; détrompez-vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables; elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire, sans contenir aucune vérité. Ainsi, le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'esprit humain³ : mais le faux y entre bien sous sa propre figure; car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure propre, et le vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus : quand je me fusse tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la plupart des gens auraient pris la fable comme une chose qui n'eût point été trop hors d'apparence, auraient laissé là l'allégorie; et, en effet, vous devez savoir que mes dieux, tels qu'ils sont, et tous mystères à part, n'ont point été trouvés ridicules*(1).

ÉSOPE. — Cela me fait trembler; je crains furieusement que l'on ne croie que les bêtes aient parlé, comme elles font dans mes apologues.

HOMÈRE. — Voilà une plaisante peur.

ÉSOPE. — Hé quoi! si on a bien cru que les dieux aient

1. *Iliade* (livre I^{er}, v. 567); 2. *Iliade* (livre V, v. 865 sqq.); 3. Même idée dans Florian; *la Fable et la Vérité* (I, 1).

pu tenir les discours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler ?

HOMÈRE. — Ah ! ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

II

SOCRATE, MONTAIGNE

MONTAIGNE. — C'est donc vous, divin Socrate ? Que j'ai de joie de vous voir ! Je suis tout fraîchement venu en ce pays-ci, et dès mon arrivée, je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon livre de votre nom et de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, et apprendre comment vous possédiez cette vertu si naïve, dont les allures étaient si naturelles et qui n'avaient point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez.

SOCRATE. — Je suis bien aise de voir un mort qui me paraît avoir été philosophe ; mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, et qu'il y a longtemps que je n'ai vu ici personne, (car on me laisse assez seul, il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation), trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? N'est-il pas bien changé ?

MONTAIGNE. — Extrêmement. Vous ne le connaissiez pas.

SOCRATE. — J'en suis ravi. Je m'étais toujours bien douté qu'il fallait qu'il devînt meilleur et plus sage qu'il n'était de mon temps.

MONTAIGNE. — Que voulez-vous dire ? il est plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulais parler, et je m'attendais bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avez vu, et où régnait tant de probité et de droiture.

SOCRATE. — Et moi je m'attendais au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi ! Les hommes d'à-présent ne se sont point corrigés des sottises de l'antiquité ?

MONTAIGNE. — Je crois que c'est parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'antiquité si familièrement; mais sachez qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, et que, de jour en jour, tout empire.

SOCRATE. — Cela se peut-il? Il me semble que de mon temps les choses allaient déjà bien de travers. Je croyais qu'à la fin, elles prendraient un train plus raisonnable; et que les hommes profiteraient de l'expérience de tant d'années.

MONTAIGNE. — Eh! les hommes font-ils des expériences¹? Ils sont faits comme les oiseaux qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfants.

SOCRATE. — Mais quoi! ne fait-on point d'expériences! Je croirais que le monde devrait avoir une vieillesse plus sage et plus réglée que n'a été sa jeunesse.

MONTAIGNE. — Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchants, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi, partout où il y a des hommes, il y a des sottises, et les mêmes sottises.

SOCRATE. — Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui?

MONTAIGNE. — Ah! Socrate, je savais bien que vous aviez une manière particulière de raisonner et d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans les arguments dont ils ne prévoyaient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisait; et c'est ce que vous appeliez être la sage-femme² de leurs pensées et les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avais : cependant je ne saurais encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes vigoureuses et raides de l'antiquité, des Aristide, des Phocion, des Périclès, ni enfin des Socrate.

1. Cf. Vauvenargues(Maxime 601) : « Il faut être né raisonnable, car on tire peu de fruit des lumières et de l'expérience d'autrui; 2. Cette façon toute particulière qu'avait Socrate d'interroger s'appelait la maieutique, ou l'art d'accoucher. Voir dans le *Théétète* de Platon (p. 150-151) comment Socrate lui-même explique sa façon d'accoucher les esprits.

SOCRATE. — A quoi tient-il*(2)? Est-ce que la nature s'est épuisée, et qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes âmes? Et pourquoi se serait-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables? Aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré; pourquoi n'y aurait-il que les hommes qui dégénérassent?

MONTAIGNE. — C'est un point de fait; ils dégénèrent. Il semble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous persuader qu'elle en aurait su faire, si elle avait voulu, et qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assez de négligence.

SOCRATE. — Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière; l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclès et moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressemblaient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin*(3) contre son siècle et l'antiquité en profite. On met les anciens plus haut pour abaisser ses contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritaient; et à présent, notre postérité nous estime plus que nous ne méritons; mais et nos ancêtres, et nous, et notre postérité, tout cela est bien égal; et je crois que le spectacle du monde serait bien ennuyeux pour qui le regarderait d'un certain œil, car c'est toujours la même chose.

MONTAIGNE. — J'aurais cru que tout était en mouvement, que tout changeait, et que les siècles différents avaient leurs différents caractères, comme les hommes. En effet ne voit-on pas des siècles savants, et d'autres qui sont ignorants? n'en voit-on pas de sérieux et de badins, de polis et de grossiers?

SOCRATE. — Il est vrai.

MONTAIGNE. — Et pourquoi donc n'y aurait-il pas des siècles plus vertueux et d'autres plus méchants?

SOCRATE. — Ce n'est pas une conséquence. Les habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté, la science ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change : mais le cœur ne change point

et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être savant peut venir; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre; et vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité, pour y faire une mode de vertu et de droiture.

MONTAIGNE. — Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également? Il pourrait y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres*(4).

SOCRATE. — Tout au plus il y aurait quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant.

III

SÉNÈQUE, SCARRON

SÉNÈQUE. — Vous me comblez de joie en m'apprenant que les stoïciens subsistent encore et que, dans ces derniers temps, vous avez fait profession de cette secte.

SCARRON. — J'ai été sans vanité plus stoïcien que vous, plus que Chrysippe et plus que Zénon¹, votre fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à votre aise; vous, particulièrement, vous aviez des richesses immenses; pour les autres, ou ils ne manquaient pas de bien, ou ils jouissaient d'une assez bonne santé, ou, enfin, ils avaient tous leurs membres. Moi, j'étais dans une très mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant continuellement, et j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtaient au corps et ne pouvaient passer jusqu'à l'âme du sage; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'était faits.

1. Zénon de Citium, philosophe grec (358-260 avant J.-C.) eut pour maître les disciples de Socrate, Xénocrate et Polémon; puis il enseigna lui-même et fonda l'école stoïcienne, dont la doctrine fut profondément modifiée par Chrysippe (280-207 avant J.-C.), ancien coureur de cirque, qui devint un des plus illustres stoïciens. Diogène Laërce assure qu'il a écrit plus de sept cents ouvrages : aucun ne subsiste.

SÉNÈQUE. — N'avez-vous pas fait quantité de vers plaisants, comiques ?

SCARRON¹. — Oui, j'ai même été l'inventeur d'un genre de poésie qu'on appelle *le Burlesque*². C'est tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaisanteries.

SÉNÈQUE. — Mais, vous n'étiez donc pas un philosophe ?

SCARRON. — Pourquoi non ?

SÉNÈQUE. — Ce n'est pas l'occupation d'un philosophe stoïcien que de faire des ouvrages de plaisanterie et de songer à faire rire.

SCARRON. — Oh ! je vois bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y est enfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerais de vos ouvrages mêmes, si je voulais, et fort aisément ; mais tout ne produit pas du sérieux et je vous défie de tourner jamais mes ouvrages de manière qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine partout et que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées sérieusement ? J'ai mis en vers burlesques la divine *Enéide* de votre Virgile ; et l'on ne saurait mieux faire voir que le magnifique et le ridicule sont si-voisins qu'ils se touchent...

SÉNÈQUE. — Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez philosophe ; mais il n'était pas facile de le deviner par les pièces qu'on dit que vous avez données au public.

SCARRON. — Si j'avais fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies ne doivent donner aucune

1. Célèbre poète burlesque et romancier français (1610-1660). Il devint vers 1638, infirme et passa sa vie cloué sur une chaise basse. Sa maison fut le rendez-vous des poètes : Segrais, Sarrasin, Menage, Boisrobert, Pellisson, et de grands personnages, le duc de Vivonne, Grammont, La Sablière..., M^{lle} de Scudéry, Ninon de Lenclos, quelquefois M^{me} de Sévigné. Il épousa en 1652, Françoise d'Aubigné, âgée de seize ans, qui devint plus tard l'épouse de Louis XIV. Ses œuvres les plus connues sont *Virgile travesti* (1648-1653) et *le Roman comique* (1651) ;
2. Le burlesque est ce qui provoque le rire par le contraste de la bassesse du style avec la dignité des personnages et la gravité des situations. Il forme donc une antithèse continuelle entre le rang et les paroles des héros. Ce genre a pris naissance en Italie. En France, il prit son essor sous Louis XIII, mais ce fut Scarron qui le lança vraiment et pendant vingt ans la mode en fit fureur. Furetière donna les *Amours d'Enée et de Didon* (1649), Brébœuf, *l'Enéide enjouée* (VII^e livre), les frères Perrault, *l'Enéide* (livre VI), mais toutes ces œuvres sont tombées dans un juste oubli.

atteinte à la gaîté du sage, n'eussent-elles pas été dignes d'un stoïcien?

SÉNÈQUE. — Cela est sans difficulté.

SCARRON. — Et j'ai fait je ne sais combien d'ouvrages qui prouvent que, malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avais cette gaîté : cela ne vaut-il pas mieux? Vos traités de morale ne sont que des spéculations sur la sagesse*(5); mais mes vers en étaient une pratique continuelle...

IV

STRATON¹, RAPHAËL D'URBIN²

STRATON. — Je ne m'attendais pas que le conseil que je donnai à mon esclave dût produire des effets si heureux. Il me valut là-haut la vie et la royauté tout ensemble; et ici, il m'attire l'admiration de tous les sages.

RAPHAËL D'URBIN. — Et quel est ce conseil?

STRATON. — J'étais à Tyr. Tous les esclaves de cette ville se révoltèrent, et égorgèrent leurs maîtres; mais un esclave que j'avais eut assez d'humanité pour épargner ma vie, et pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour roi celui d'entre eux, qui, à un certain jour, apercevrait le premier le lever du soleil. Ils s'assemblèrent dans une campagne. Toute cette multitude avait les yeux attachés sur la partie orientale du ciel, d'où le soleil devait sortir : mon esclave seul, que j'avais instruit de ce qu'il avait à faire, regardait vers l'occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou*(6). Cependant, en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du soleil qui paraissaient sur le haut d'une tour fort élevée, et ses compagnons en étaient encore à chercher vers l'Orient le corps même du soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avait eue; mais il avoua qu'il me la devait,

1. L'histoire de Straton est racontée par Justin dans ses *Histoires philosophiques* (XVIII, ch. III, traduction Chambry-Thiely). 2. *Raphael Sanzio*, né à Urbino, 1483, mort en 1520, a la suite d'un refroidissement contracté dans les ruines de Rome. On doit citer parmi ses œuvres les plus célèbres : le *Couronnement de la Vierge* (Vatican), portraits d'Angelo et de *Maddalena Doni* (palais Pitti), *Histoire de Psyché* (Chigi), *Vierge de Foligno* (Vatican), *Vierge au poisson* (Madrid), *Vierge au voile* (Louvre), etc..., il décora aussi l'appartement pontifical (1508-1511).

et que je vivais encore, et aussitôt je fus élu roi comme un homme divin.

RAPHAËL D'URBIN. — Je vois bien que le conseil que vous donnâtes à votre esclave vous fut fort utile; mais je ne vois pas ce qu'il avait d'admirable.

STRATON. — Ah! tous les philosophes qui sont ici vous répondront pour moi, que j'appris à mon esclave ce que tous les sages doivent pratiquer; que pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, et que les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contresens.

RAPHAËL D'URBIN. — Ces philosophes-là parlent bien en philosophes. C'est leur métier de médire des opinions communes et des préjugés; cependant il n'y a rien de plus commode, ni de plus utile.

STRATON. — A la manière dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les suivre.

RAPHAËL D'URBIN. — Je vous assure que, si je me déclare pour les préjugés, c'est sans intérêt; car, au contraire, ils me donnèrent dans le monde un assez grand ridicule. On travaillait à Rome dans les ruines pour en retirer des statues, et comme j'étais bon sculpteur et bon peintre, on m'avait choisi pour juger si elles étaient antiques. Michel-Ange¹, qui était mon concurrent, fit secrètement une statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, et l'enfouit dans un lieu où il savait qu'on devait creuser. Dès qu'on l'eût trouvée, je déclarai qu'elle était antique. Michel-Ange soutint que c'était une figure moderne. Je me fondais principalement sur la beauté de la statue, qui, dans les principes de l'art, méritait de venir d'une main grecque; et à force d'être contredit, je poussai le Bacchus⁽⁷⁾ jusqu'au temps de Polyclète² ou de Phidias³. A la fin, Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui était un raisonnement sans réplique⁽⁸⁾. On se moqua de ma

1. Michel-Ange Buonarroti, sculpteur, peintre, architecte et poète (1475-1564). Ses œuvres les plus célèbres sont : le *Combat des Centaures et des Lapithes* (Florence), les *fresques de la Chapelle Sixtine* (1508-1512); le *Jour et la Nuit*, le *Crépuscule et l'Aurore*; les statues de *Julien et Laurent de Médicis*; il construisit la fameuse coupole de Saint-Pierre, et écrivit un chef-d'œuvre, ses *Rime*, recueil de madrigaux et de sonnets; 2. Statuaire grec, vers 490 avant J.-C.; il a notamment sculpté le *Doryphore* et le *Diadumène*; 3. Célèbre sculpteur grec du v^e siècle avant J.-C.; on cite de lui l'*Athéna Promachos*, l'*Athéna Parthénos* (en ivoire et en or, haute de 12 mètres), et plusieurs *Aphrodites*. Il a en outre présidé à la décoration sculptée du Parthénon.

préoccupation^{*(9)} ; mais sans cette préoccupation, qu'eussé-je fait ? J'étais juge, et cette qualité veut qu'on décide.

STRATON. — Vous eussiez décidé selon la raison.

RAPHAËL D'URBIN. — Et la raison décide-t-elle ? Je n'eusse jamais su, en la consultant, si la statue était antique ou non : j'eusse seulement su qu'elle était très belle ; mais le préjugé vient au secours, qui me dit qu'une belle statue doit être antique : voilà une décision et je juge.

STRATON. — Il se pourrait bien que la raison ne fournirait pas des principes incontestables sur des matières aussi peu importantes que celles-là ; mais sur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des décisions très sûres ; le malheur est qu'on ne la consulte pas.

RAPHAËL D'URBIN. — Consultons-la sur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ses amis et de ses parents. D'un côté, vous dira-t-elle, ils sont perdus pour vous ; pleurez. D'un autre côté, ils sont délivrés des misères de la vie : riez. Voilà des réponses de la raison ; mais la coutume du pays nous détermine. Nous pleurons, si elle nous l'ordonne ; et nous pleurons si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là : ou nous en rions, et nous en rions si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse pleurer.

STRATON. — La raison n'est pas toujours irrésolue. Elle laisse à faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle fasse elle-même ; mais sur combien de choses très considérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conséquences qui ne le sont pas moins ?

RAPHAËL D'URBIN. — Je suis fort trompé si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

STRATON. — Il n'importe ; on ne doit ajouter qu'à elles une foi entière.

RAPHAËL D'URBIN. — Cela ne se peut, parce que la raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines, et que notre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi, le surplus de son inclination à croire va au profit des préjugés^{*(10)}, et les fausses opinions achèvent de la remplir^{*(11)}.

STRATON. — Et quel besoin de se jeter dans l'erreur ?

Ne peut-on pas dans les choses douteuses suspendre son jugement? La raison s'arrête, quand elle ne sait quel chemin prendre.

RAPHAËL D'URBIN. — Vous dites vrai; elle n'a point alors d'autres secrets, pour ne point s'écarter, que de ne pas faire un seul pas; mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain; il est en mouvement, il faut qu'il s'en aille. Tout le monde ne sait pas douter : on a besoin de lumières pour y parvenir, et de force pour s'en tenir là^{*}(12). D'ailleurs le doute est sans action, et il faut de l'action parmi les hommes.

STRATON. — Aussi doit-on conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme; mais on doit se défaire des préjugés de l'esprit, pour penser en homme sage.

RAPHAËL D'URBIN. — Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparemment les deux réponses de ce vieillard Samnite, à qui ceux de sa nation envoyèrent demander ce qu'ils avaient à faire, quand ils eurent enfermé dans le pas des Fourches Caudines¹ toute l'armée des Romains, leurs ennemis mortels, et qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur et trop cruel, et les Samnites renvoyèrent vers lui pour lui en représenter les inconvénients. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains sans condition. On ne suivit ni l'un ni l'autre conseil, et on s'en trouva mal². Il en va de même des préjugés; il faut les conserver tous ou les exterminer tous absolument. Autrement, ceux dont vous vous êtes défaits vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses n'est pas récompensé^{*}(13) par le plaisir de l'être sans le savoir; et vous n'avez ni les lumières de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRATON. — S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative

1. Au cours de la deuxième guerre avec les Samnites (328-314), une armée romaine envoyée en Apulie se laissa envelopper dans le défilé de Caudium (321). Les quatre légions et leurs consuls durent se rendre et passer sous le joug. De là l'expression : *passer sous les fourches caudines* qui signifie être forcé d'accepter des conditions humiliantes; 2. Le Sénat romain, en effet, refusa d'accepter les conditions du vainqueur : il renvoya les consuls à l'ennemi, réorganisa les légions battues et en donna le commandement à Papirius Cursor qui battit les Samnites.

que vous proposez, on ne doit pas balancer à prendre son parti. Il faut se défaire de tous les préjugés.

RAPHAËL D'URBIN. — Mais la raison chassera de notre esprit toutes ces anciennes opinions, et n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espèce de vide. Et qui peut le soutenir? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont tous les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les préjugés sont le supplément de la raison[★](14). Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre[★](15).

LETTRES GALANTES DU CHEVALIER D'HER*** 1685

NOTICE

Ce fut une œuvre beaucoup moins profonde qui succéda aux *Dialogues*, les *Lettres du chevalier d'Her****, lettres dont Fontenelle a toujours nié être l'auteur. Il va s'attaquer par-ci par-là, au sacrement du mariage¹, « dont la vertu est de tout gâter la plupart du temps entre deux cœurs qui s'aiment », et par là, à la religion même. Voilà qui annonce l'*Histoire des Oracles*.

Ces lettres, qui eurent alors un succès considérable, sont des histoires amusantes², spirituellement écrites et sont loin de mériter le discrédit méprisant où elles sont tombées : ruptures amoureuses, plaintes de l'amant qui ne peut se débarrasser d'une maîtresse lassante, arguments pour ou contre l'amour, conseils judicieux adressés à l'un ou à l'autre sexe... « Mettez-vous bien dans l'esprit que les femmes veulent qu'on les aime, mais en même temps qu'on les divertisse, et que, qui fait l'un sans l'autre ne fait presque rien, et peut-être choisiraient-elles plutôt d'être diverties sans qu'on les aimât que d'être aimées sans qu'on les divertît », ou encore : « Une femme gouvernera toujours à sa guise l'homme le plus impérieux, pourvu qu'elle ait beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour. » Ce sont ailleurs de petites comédies lestement troussées, pleines de situations drôles.

C'est déjà du Marivaux³, avec les nuances les plus délicates de la coquetterie et de l'amour, de cette galanterie qui laisse aux personnages la liberté de leur esprit, qui raffine sur les sentiments, avec une élégante prestesse et une grâce capricieuse. On peut dire aussi que ces lettres annoncent les *Lettres persanes*, par la vivacité du style et la forme légère et piquante.

1. Fontenelle trop ami de sa tranquillité est resté célibataire; 2. « La société et la galanterie sont les seules sources du bon comique » (Voltaire); 3. 1688-1763. Fontenelle et Marivaux se rencontrèrent chez M^{me} De Tencin et se lièrent aussitôt malgré la différence d'âge. Marivaux prit le parti de Fontenelle contre les anciens et composa l'*Homère travesti* et *Télémaque travesti*. Ses chefs-d'œuvre sont le *Jeu de l'Amour et du Hasard* (1730), les *Fausse confidences* (1736), l'*Epreuve* (1740).

A PROPOS DE LA PHILOSOPHIE DE DESCARTES

A MONSIEUR C***

Est-il vrai, monsieur, que vous perdiez l'esprit ? On nous a dit que vous devenez philosophe ; mais d'une philosophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyez pas qu'il y ait des couleurs ; vous soutenez que les bêtes sont des machines comme des horloges¹. Enfin, vous renversez tellement toutes choses que l'on ne sait plus où l'on en est. J'en parlais l'autre jour à M^{me} de B*** qui est fort de vos amies et qui, en vérité, a bien regret à votre raison. Elle étranglerait Descartes si elle le tenait. Aussi faut-il savoir que sa philosophie est une vilaine philosophie ; elle enlaidit toutes les dames. S'il n'y a point de teint, que deviendront les lis et les roses de nos belles ? Vous aurez beau leur dire que les couleurs sont dans les yeux de ceux qui les regardent et non dans les objets : les dames ne veulent pas dépendre des yeux d'autrui pour leur teint ; elles veulent l'avoir à elles en propre ; et s'il n'y a point de couleur, M. de N*** est donc bien attrapé qui est devenu amoureux de M^{lle} D. G. L. sur son beau visage et l'a épousée. Il serait fort fâcheux pour lui de croire tenir le plus beau blanc et le plus bel incarnat du monde et de ne tenir rien. Nous fîmes encore un raisonnement. M^{me} de B*** et moi, qui assurément vous embarrassera. Vous dites que les bêtes sont des machines aussi bien que les montres. Mais mettez une machine de chien et une machine de chienne l'une auprès de l'autre, il en pourra résulter une troisième petite machine ; au lieu que deux montres seront l'une auprès de l'autre pendant toute leur vie sans faire jamais une troisième montre. Or, nous trouvons par notre philosophie, M^{me} de B*** et moi, que toutes les choses qui, étant deux, ont la vertu de se faire trois, sont d'une noblesse bien élevée

1. C'est Descartes qui avait inventé la théorie des animaux-machines. Malebranche, son disciple, l'a soutenue à son tour. Un jour que ce dernier recevait la visite de Fontenelle, sa chienne, alors pleine, vint quêter une caresse. Son maître lui décocha dans le ventre un coup de pied qui la fit hurler de douleur. Fontenelle s'étonna, ému, et Malebranche de lui dire : « Eh quoi ! ne savez-vous pas que cela ne sent point ? »

au-dessus de la machine. Nous vous donnons du temps pour nous répondre; nous savons bien qu'il faut que vous consultiez vos livres. M^{me} de B*** vous avertit par moi que, quand vous viendrez ici, elle ne vous recevra point chez elle, si vous ne faites réparation à son teint; et moi je vous assure que je suis une machine montée à vous estimer et à vous aimer toujours*(16).

RIVALITÉS DE PROVINCE

A MONSIEUR D'A***

Puisque vous êtes destiné à passer quelque temps à..., vous faites bien de me demander des conseils sur votre conduite; je connais la ville, je puis vous en donner d'assez bons. Je vais tâcher à vous peindre les choses, de sorte que vous pourrez tout reconnaître avec ma lettre à la main. La ville est petite et votre mérite est grand; cependant, je doute que votre mérite puisse être estimé dans toute la ville. Elle est divisée en deux partis, qui ressemblent pour l'animosité aux Guelphes et aux Gibelins¹. On siffle dans l'une de ces cabales ce qui est adoré dans l'autre. Je crois que bientôt elles se distingueront par les couleurs et par les armoiries. La source de cette grande haine fut un habit que M^{me} de T*** avait pris beaucoup de peine à inventer. M^{me} de S*** en fit des plaisanteries, et, sur cela, elles en vinrent au point de faire déclarer tous leurs amis², et de n'en laisser aucun dans la neutralité. Les deux dames sont à la tête des deux partis. S'il y a une fête chez l'une, dans le même temps on en fait la critique chez l'autre : on n'a de l'esprit auprès de l'une qu'autant qu'on sait tourner l'autre en ridicule. Dès que vous arriverez, les deux factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune chez elle; car un étranger qui se détermine pour l'une ou pour l'autre est d'un grand poids, et principalement un homme de Paris : on croit qu'il représente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la faction victorieuse; dans l'autre on n'en croit rien : on

1. Allusion à la querelle fameuse qui opposa, en Italie, pendant le moyen âge, les Gibelins partisans de l'empereur, aux Guelfes, partisans du pape; 2. D'obliger leurs amis à se déclarer, à prendre parti.

soutient que cet homme-là ne se connaît pas en gens; et, fût-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais connaisseurs de France, aussi bien que les meilleurs. Ainsi, comptez que d'abord vous serez extrêmement couru; mais que, si vous faites choix d'un des partis, l'autre se mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, et même par votre noblesse. Si elle passe là, elle passera bien à Malte¹. Il n'y aura trait dans votre vie qu'on ne rappelle : on écrirait plus tôt dans tous les lieux où vous avez été, pour avoir des mémoires de vos dits et gestes. Le meilleur serait de vous conserver toujours neutre, en faisant espérer à l'une et à l'autre faction que vous vous déclarerez pour elle; mais j'avoue que cette conduite est très difficile à tenir; peu de négociateurs au monde en seraient capables. S'il faut que vous vous déterminiez, voici du moins les portraits des deux chefs de parti que je vous envoie, afin que vous vous déterminiez plus aisément. Il n'est point question de beauté chez l'une ni chez l'autre des dames; il ne s'agit que de l'esprit, des airs du monde, et principalement des habits. Il n'appartient de parler de leurs habits qu'à leurs marchands, qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre sur cette matière-là. Pour l'esprit, M^{me} de T*** l'a plus vif et plus étourdi, et M^{me} de S*** plus lent et plus reposé. Aussi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages : l'une par un ridicule perpétuel, et quelquefois assez juste, qu'elle jette sur l'autre; et l'autre, par un mépris affecté, qui se contente de peu de paroles, mais fort empoisonnées. Ceux qui se piquent de bel esprit sont entrés dans le parti de la première, et la dernière a mis dans le sien ceux qui se piquent davantage d'être honnêtes gens. Si vous voulez être d'une cohue² souvent fort confuse, mais aussi assez réjouissante, allez chez M^{me} de T***. Si vous voulez voir des gens plus sérieux, et lier des conversations plus régulières, et en récompense plus fatigantes et plus guindées³, allez chez M^{me} de S***. Mais enfin, avant que de vous déclarer pour l'une d'elles, faites provision de plaisanteries sur l'autre. Je crois déjà deviner le parti que vous suivrez; la cohue vaut mieux pour peu de temps : j'aimerais mieux l'autre maison pour un commerce qui

1. Il fallait en effet pour faire partie de l'ordre de Malte (ordre religieux militaire) faire preuve de noblesse : encore était-il difficile d'y entrer; 2. Terme amusant, à propos d'un salon où régnait l'agitation et la confusion; 3. Haussées artificiellement à un certain niveau intellectuel.

devrait avoir de la suite. Adieu; mandez-moi au plus tôt comment vous vous serez gouverné*(17).

COMPLICATIONS SENTIMENTALES.

A M. LE MARQUIS DE C***

Il faut que je vous confie mes malheurs, mon cher marquis. J'aimais, comme vous savez, M^{me} de L. M*** et je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches. Je n'entends que des plaintes perpétuelles : où sont mes protestations de constance et de fidélité? Que sont devenues mes premières manières? Cela me met au désespoir; car, de bonne foi, est-ce ma faute, si je ne l'aime plus? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je serais trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ses charmes; qu'elle fasse des blessures mortelles à mon cœur, j'y aiderai de tout mon pouvoir. Puis-je faire davantage? J'ai encore pour elle les mêmes soins et les mêmes assiduités que j'avais auparavant. Mais, dit-elle, ce n'est pas le même air. Voilà le malheur. Je ne lui puis dire de nouvelles de cet air-là; je ne sais ce qu'il est devenu. Elle m'appelle ingrat et fort mal à propos, ce me semble. Ce que je fais à présent pour elle me coûte beaucoup et elle devrait m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant, elle me tenait compte de ce qui ne me coûtait rien. On ne sait guère en ce monde le véritable prix des choses. Je commençai à l'aimer sans savoir pourquoi et je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une considération extrême que j'ai pour elle. Souvent je préviens mes yeux sur sa beauté avant de la voir*(18). Je la compare à mille et mille femmes qui ne sont pas si belles; j'étudie l'agrément de ses manières pour y être sensible; je trouve ou je mets de l'esprit dans les moindres choses que je lui entends dire; enfin, après avoir bien excité mon cœur, il me semble que je l'aime; je sens je ne sais quoi pendant un instant; mais, dans l'instant qui suit, il est sûr que je ne sens rien. Mon pauvre marquis, pourquoi faut-il qu'on aime ou qu'on n'aime pas toujours, ou qu'on n'aime pas tous deux en même temps, pour finir en même temps? Je suis si chagrin contre l'amour qu'à l'heure qu'il est je voudrais l'exterminer du monde*(19).

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES

1636

NOTICE

Il y avait en Fontenelle un autre homme que le bel esprit précieux. Sa curiosité était universelle, et dès le collège il s'était épris des mathématiques. Tout en fréquentant les salons, il se ménageait des heures de retraite où il étudiait la géométrie. Les autres sciences, astronomie, physique, chimie, médecine ne l'intéressaient pas moins. Il se rendait souvent chez l'abbé médecin Bourdelot qui réagissait en vain contre la thérapeutique routinière de son siècle, chez le chimiste Lémery, rue Galande, chez le géomètre Sauveur, chez le philosophe Régis, qui par son éloquence et sa clarté attirait à ses leçons un public nombreux. Il se rencontrait avec Huyghens et Le Hire, astronome. Mais son plus grand plaisir était de se rendre faubourg Saint-Jacques chez Varignon¹, où il fréquentait l'abbé Vertot², l'abbé Saint-Pierre³, quelquefois Malebranche. C'étaient alors de longues discussions, notamment sur les découvertes scientifiques. Voilà le berceau du XVIII^e siècle. Et Fontenelle qui, en littérature, était en retard sur son siècle, est au point de vue philosophique en avance sur ses contemporains. Il va devenir le guide de sa génération en publiant les *Entretiens sur la Pluralité des mondes*. Cet ouvrage allait rendre son nom universellement connu. Tout le moyen âge s'en était tenu à l'opinion de Ptolémée qui fait de la terre le centre du monde. Dès l'antiquité cependant les Pythagoriciens avaient deviné que c'est la terre qui tourne autour du soleil. Leur opinion fut reprise par le Polonais Copernic, qui mourut le jour où fut imprimé son livre⁴. Le système de Copernic fut adopté par Galilée qui découvrit la loi de la pesanteur : mais Galilée fut condamné par le Saint-Office à une rétractation solennelle. Cependant un protestant allemand, Képler, démontrait victorieusement le mouvement de la terre et formulait ses trois fameuses lois qui

1. Géomètre, 1654-1722. Il fut un des premiers en France qui acceptèrent les principes de l'analyse infinitésimale. Il a écrit *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, *Nouvelle mécanique* ;
2. Historien, 1655-1735, membre de l'Académie des Inscriptions. Ses ouvrages connurent une grande vogue : le plus célèbre est l'*Histoire des Révolutions de la République romaine* (1719).
3. 1658-1743, Aumônier de la duchesse d'Orléans. Il fut exclu de l'Académie française pour avoir critiqué sévèrement le gouvernement de Louis XIV (1718). Fontenelle fut le seul à protester. Tous ses ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Ouvrages de politique et de morale* (dix-huit volumes) ;
4. Cf. page 36, note 2.

expliquaient la rotation des planètes. Descartes à son tour essaya d'expliquer les mouvements des astres par les tourbillons. Les gens du monde eux-mêmes commençaient à s'intéresser d'autant plus à l'astronomie, que l'invention des lunettes avait permis de découvrir de nouvelles planètes et de nouvelles étoiles. Fontenelle, disciple de Descartes, entreprit de faire connaître au grand public le nouveau système du monde. Newton n'avait pas encore établi la loi de la gravitation universelle et Fontenelle s'appuyait encore sur les tourbillons de Descartes; mais l'explication qu'il donne du système du monde, à part la grande loi de la gravitation, est toujours vraie dans ses lignes essentielles.

C'était la première fois que l'on parlait de science au grand public, spécialement au public des salons et aux dames. Comment les intéresser à des spéculations ardues, fondées sur des calculs difficiles. L'homme de salon qu'était Fontenelle imagina une conversation provoquée, dans le parc de la marquise de La Mésangère, par la vue d'un beau ciel étoilé. Ce beau ciel éveille la curiosité de la marquise, femme intelligente et avide de savoir. Son habile interlocuteur, mélangeant la galanterie aux explications scientifiques, lui explique successivement la rotation de la terre, de la lune et des planètes autour du soleil, en un style clair et limpide, agrémenté d'images et de comparaisons familières qui aident à l'intelligence des faits et des lois. « Avez-vous remarqué, dit-il à la marquise, qu'une boule qui roulerait sur cette allée aurait deux mouvements ? Elle irait vers un bout de l'allée et en même temps elle tournerait plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut descendrait en bas et que celle d'en bas remonterait en haut. La terre fait la même chose. » C'est ainsi que Fontenelle éclaircit les secrets de la mécanique céleste et les rend intelligibles aux esprits les moins scientifiques. Il est vrai qu'à ces lumineuses explications il mêle des traits de galanterie que nous trouverions déplacés dans un livre moderne de vulgarisation¹. Mais il faut penser au public pour lequel il écrivait, qu'il fallait intéresser à la science, qui avait besoin d'y être attiré par les agréments de l'esprit auquel il était habitué dans les salons du temps. En somme, en dépit d'un abus de l'esprit, dont Fontenelle ne se défit jamais complètement, les *Entretiens sur la Pluralité des mondes* sont restés un modèle de vulgarisation et sont bien près d'être un chef-d'œuvre.

1. Fontenelle offre des vérités, bonbonnière en main, absolument comme on offrirait des dragées ou des pastilles. Ou, si vous voulez, c'est la philosophie en menuet sur les airs de M. Ben-serade » (Sainte-Beuve).



Phot. Larousse.

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES

Illustration de B. Picart (1673-1733)
pour l'édition des Œuvres de Fontenelle (1728).

PRÉFACE

... J'ai voulu traiter la Philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop sèche pour les gens du monde, ni trop badine pour les savants...

... Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, et qui ont quelque connaissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir en leur présentant, d'une manière un peu plus agréable et plus égayée, ce qu'ils savent déjà plus solidement. J'avertis ceux à qui ces matières sont nouvelles, que j'ai cru pouvoir les instruire et les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité; et les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la Philosophie la matière la plus capable de piquer leur curiosité. Il semble que rien ne devrait nous intéresser davantage, que de savoir comment est fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes semblables, et qui soient habités aussi...

... J'ai mis dans ces entretiens une femme que l'on instruit, et qui n'a jamais ouï parler de ces choses-là. J'ai cru que cette fiction me servirait à rendre l'ouvrage plus susceptible d'agrément, et à encourager les dames par l'exemple d'une femme, qui ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de science, ne laisse pas d'entendre ce qu'on lui dit, et de ranger dans sa tête, sans confusion, les Tourbillons et les Mondes...

... Comme je n'ai pas prétendu faire un système en l'air, et qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raisonnements de Physique, et j'en ai employé autant qu'il a été nécessaire. Mais il se trouve heureusement dans ce sujet, que les idées de Physique y sont riantes d'elles-mêmes et que, dans le même temps qu'elles contentent la raison, elles donnent à l'imagination un spectacle qui lui plaît autant que s'il était fait exprès pour elle...

... Je n'ai rien voulu imaginer sur les habitants des Mondes, qui fût entièrement impossible et chimérique. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvait penser raisonnablement, et les visions mêmes que j'ai ajoutées à cela ont quelque fondement réel*(20). Le vrai et le faux sont mêlés ici, mais ils sont toujours aisés à distinguer...

A MONSIEUR L***

Vous voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de la manière dont j'ai passé mon temps à la campagne, chez M^{me} la marquise de G***¹. Savez-vous bien que ce compte exact sera un livre; et ce qu'il y a de pis, un livre de philosophie? Vous vous attendez à des fêtes, à des parties de jeu ou de chasse, et vous aurez des planètes, des mondes, des tourbillons; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes philosophe et vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre... Je sais bien qu'avant que d'entrer dans le détail des conversations que j'ai eues avec la marquise, je serais en droit de vous décrire le château où elle était allée passer l'automne... Il suffit que vous sachiez que quand j'arrivai chez elle, je n'y trouvai point de compagnie et que j'en fus fort aise. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable; ils se passèrent à épuiser les nouvelles de Paris d'où je venais; mais ensuite vinrent ces entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviserai par soirs, parce qu'effectivement nous n'eûmes de ces entretiens que les soirs.

PREMIER SOIR

La Terre : ses mouvements.

Nous allâmes donc, un soir après souper, nous promener dans le parc. Il faisait un frais délicieux, qui nous récompensait d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La lune était levée il y avait peut-être une heure, et ses rayons qui ne venaient à nous qu'entre les branches des arbres, faisaient un agréable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce vert qui paraissait noir. Il n'y avait pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moindre étoile; elles étaient toutes d'un or pur et éclatant, et qui était encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rêver, et peut-être sans la Marquise eussé-je rêvé assez longtemps; mais la présence d'une si aimable Dame

1. M^{me} de la Mésangère. C'est elle dont il serait question dans la *Première Eglogue* :

... Elle aurait mis en nœuds sa blonde chevelure
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure.
Elle est jeune, Iris brune, et sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardait que moi.

ne me permit pas de m'abandonner à la lune et aux étoiles. « Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit? — Oui, me répondit-elle, la beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus de brillant; mais la beauté de la nuit est une beauté brune qui est plus touchante. — Vous êtes bien généreuse, repris-je, de donner cet avantage aux brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la nature, et que les héroïnes de roman, qui sont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, sont presque toujours blondes. — Ce n'est rien que la beauté, répliqua-t-elle, si elle ne touche. Avouez que le jour ne vous eût jamais jeté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vu près de tomber tout à l'heure, à la vue de cette belle nuit. — J'en conviens, répondis-je; mais en récompense, une blonde comme vous, me ferait encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute sa beauté brune. — Quand cela serait vrai, répliqua-t-elle, je ne m'en contenterais pas. Je voudrais que le jour, puisque les blondes doivent être dans ses intérêts, fût aussi le même effet. Pourquoi les amants, qui sont bons juges de ce qui touche, ne s'adressent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les chansons et dans toutes les élégies que je connais? — Il faut bien que la nuit ait leurs remerciements, lui dis-je. — Mais, reprit-elle, elle a aussi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences, d'où cela vient-il? — C'est apparemment, répondis-je, qu'il n'inspire point je ne sais quoi de triste et de passionné. Il semble pendant la nuit que tout soit en repos*(21). On s'imagine que les étoiles marchent avec plus de silence que le soleil; les objets que le ciel présente sont plus doux; la vue s'y arrête plus aisément; enfin, on rêve mieux, parce qu'on se flatte d'être alors dans toute la nature la seule personne occupée à rêver. Peut-être aussi que le spectacle du jour est trop uniforme : ce n'est qu'un soleil et une voûte bleue; mais il se peut que la vue de toutes ces étoiles semées confusément, et disposées au hasard en mille figures différentes, favorise la rêverie et un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. — J'ai toujours senti ce que vous me dites, reprit-elle; j'aime les étoiles, et je me plaindrais volontiers du soleil qui nous les efface. — Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vue tous ces mondes. — Qu'ap-

pelez-vous tous ces mondes ? me dit-elle en me regardant, et en se tournant vers moi. — Je vous demande pardon, répondis-je. Vous m'avez mis sur ma folie, et aussitôt mon imagination s'est échappée. — Quelle est donc cette folie ? reprit-elle. — Hélas ! répliquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avouer : je me suis mis dans la tête que chaque étoile pourrait bien être un monde. Je ne jurerais pourtant pas que cela fût vrai ; mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, et qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante. Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire. — Hé bien, reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, donnez-la-moi ; je croirai sur les étoiles tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaisir. — Ah ! Madame, répondis-je bien vite, ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une comédie de Molière ; c'en est un qui est je ne sais où, dans la raison, et qui ne fait rire que l'esprit. — Quoi donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison ? Je veux tout à l'heure¹ vous faire voir le contraire ; apprenez-moi vos étoiles. — Non, répliquai-je, il ne me sera point reproché que dans un bois, à dix heures du soir, j'aie parlé de philosophie à la plus aimable personne que je connaisse. Cherchez ailleurs vos philosophes. »

J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton-là, il fallut céder. Je lui fis du moins promettre, pour mon honneur, qu'elle me garderait le secret ; et quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, et que je voulus parler, je vis que je ne savais par où commencer mon discours : car avec une personne comme elle, qui ne savait rien en matière de physique, il fallait prendre les choses de bien loin, pour lui prouver que la terre pouvait être une planète, et les planètes autant de terres, et toutes les étoiles autant de soleils qui éclairaient des mondes. J'en revenais toujours à lui dire qu'il aurait mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes personnes raisonnables auraient fait à notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la philosophie, voici par où je commençai.

« Toute la philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur

1. Sur le champ, immédiatement.

deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais; car si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes, ou si elles n'en sont pas; et si d'un autre côté vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez pas de le savoir, ce qui reviendrait au même; mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est là la difficulté. Encore si, ce qu'on voit, on le voyait bien, ce serait toujours autant de connu; mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi les vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point; et cette condition n'est pas, ce me semble, trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la nature est un grand spectacle qui ressemble à celui de l'opéra. Du lieu où vous êtes à l'opéra, vous ne voyez pas le théâtre tout à fait comme il est; on a disposé les décorations et les machines pour faire de loin un effet agréable, et on cache à votre vue ces roues et ces contre-poids qui font tous les mouvements. Aussi ne vous embarrassez-vous guère de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque machiniste caché dans le parterre qui s'inquiète d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce machiniste-là est assez fait comme les philosophes. Mais ce qui, à l'égard des philosophes, augmente la difficulté, c'est que dans les machines que la nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, et elles le sont si bien, qu'on a été longtemps à deviner ce qui causait les mouvements de l'univers. Car représentez-vous tous les sages à l'opéra, ces Pythagore, ces Platon, ces Aristote, et tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles; supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton¹ que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes, et qu'ils ne savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait : « *C'est une certaine vertu secrète qui enlève Phaéton.* » L'autre : « *Phaéton est composé de certains nombres qui le font monter.* » L'autre : « *Phaéton a une certaine amitié pour le haut du théâtre ; il n'est point à son aise quand il n'y*

1. Ce qui a suggéré cet exemple à Fontenelle, c'est la tragédie lyrique en cinq actes de Quinault, *Phaéton*, musique de Lulli (Opéra, 1683), qui eut un succès considérable tant par sa valeur que par la magnificence de la mise en scène.

est pas. » L'autre : « *Phaéton n'est pas fait pour voler, mais il aime mieux voler que de laisser le haut du théâtre vide ;* » et cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'antiquité*(22). A la fin, Descartes et quelques autres modernes sont venus, et ils ont dit : « *Phaéton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, et qu'un poids plus pesant que lui descend*¹. » Ainsi on ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps ; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contrepoids ou d'un ressort ; et qui verrait la nature telle qu'elle est, ne verrait que le derrière du théâtre de l'Opéra. — A ce compte, dit la Marquise, la philosophie est devenue bien mécanique ? — Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on en ait bientôt honte. On veut que l'univers ne soit en grand que ce qu'une montre est en petit, et que tout s'y conduise par des mouvements réglés, qui dépendent de l'arrangement des parties. Avouez la vérité. N'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'univers ; et ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritait ? J'ai vu des gens qui l'en estimaient moins, depuis qu'ils l'avaient connu. — Et moi, répliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sais qu'il ressemble à une montre : il est surprenant que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

— Je ne sais pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines ; mais en vérité il n'est pas trop commun de les avoir. Assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la nature que parce qu'ils la croient une espèce de magie où l'on n'entend rien ; et il est sûr qu'une chose est déshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçue. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau, et à vous montrer le monde.

De la terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce ciel bleu, cette grande voûte, où il semble que les étoiles sont attachées comme des clous. On les appelle fixes, parce qu'elles ne paraissent avoir que

1. Allusion à la théorie de l'Horreur du vide, qui avait cours avant Descartes.

le mouvement de leur ciel, qui les emporte avec lui d'orient en occident. Entre la terre et cette dernière voûte des cieux sont suspendus à différentes hauteurs, le Soleil et la Lune, et les cinq¹ autres astres qu'on appelle planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ces planètes n'étant point attachées au même ciel, ayant des mouvements inégaux, elles se regardent diversement et figurent diversement ensemble; au lieu que les étoiles fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres. Le Chariot², par exemple, que vous voyez qui est formé de ces sept étoiles, a toujours été fait comme il est, et le sera encore longtemps; mais la lune est tantôt proche du soleil, tantôt elle en est éloignée, et il en va de même des autres planètes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premières observations, qui ont été le fondement de l'astronomie³; car l'astronomie est née dans la Chaldée, comme la géométrie naquit, dit-on, en Égypte, où les inondations du Nil, qui confondaient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnaître son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi l'astronomie est fille de l'oisiveté, la géométrie est fille de l'intérêt; et s'il était question de la poésie, nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'amour.

— Je suis bien aise, dit la Marquise, d'avoir appris cette généalogie des sciences, et je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'astronomie. La géométrie, selon ce que vous me dites, demanderait une âme plus intéressée que je ne l'ai, et la poésie en demanderait une plus tendre; mais j'ai autant de loisir que l'astronomie en peut demander. Heureusement encore nous sommes à la campagne, et nous y menons quasi une vie pastorale; tout cela convient à l'astronomie. — Ne vous y trompez pas, Madame, repris-je, ce n'est pas la vraie vie pastorale, que de parler des planètes et des étoiles fixes. Voyez si c'est à cela que les gens de l'Astrée passent leur temps. — Oh! répondit-elle, cette

1. Les seules qui soient visibles à l'œil nu; grâce aux instruments d'optique, Uranus a été découvert en 1781, par W. Herschell et Neptune, en 1846, par Le Verrier. Grâce aux télescopes, leur nombre s'élève à plus de mille. Au début de 1930, une nouvelle planète, Pluton, fut découverte par l'observatoire Lowell, aux États-Unis : on l'appelle planète transneptunienne;

2. Le Chariot de David, plus connu sous le nom de Grande Ourse, est une constellation formée de sept étoiles dont la disposition représente vaguement la forme d'un chariot avec son timon; 3. Les savants chaldéens jouissaient, dans l'antiquité, d'une grande renommée : cf. *Esther* (v. 406 et 703).

sorte de bergerie-là est trop dangereuse. J'aime mieux celle de ces Chaldéens dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaît, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette disposition des cieux que vous m'avez dite, de quoi fut-il question? — Il fut question, repris-je, de deviner comment toutes les parties de l'univers devaient être arrangées, et c'est là ce que les savants appellent faire un système. Mais avant que je vous explique le premier des systèmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain fou Athénien dont vous avez entendu parler, qui s'était mis dans la fantaisie que tous les vaisseaux qui abordaient au port de Pirée, lui appartenaient. Notre folie à nous autres, est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée à nos usages : et quand on demande à nos philosophes à quoi sert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes, dont une partie suffirait pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il fallait que la terre fût en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps célestes, qui étaient faits pour elle, prendraient la peine de tourner à l'entour pour l'éclairer... — Mais je ne sais pas, interrompit la Marquise, pourquoi vous semblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'univers; il me paraît assez net et assez intelligible, et pour moi, je vous déclare que je m'en contente. — Je puis me vanter, répliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce système. Si je vous le donnais tel qu'il a été conçu par Ptolémée¹, son auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetterait dans une épouvante horrible... Je vais donc vous en proposer un qui satisfait à tout : il est d'une simplicité charmante, et qui seule le ferait préférer... Figurez-vous un Allemand nommé Copernic², qui fait main-basse sur tous ces cercles différents, et sur tous ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre, et l'envoie bien loin du centre

1. Ptolémée (Claude), astronome et géographe grec du II^e siècle après J.-C. Sa doctrine est exposée dans son livre, *l'Almageste*. Pour lui, la terre était le centre immobile de l'univers; 2. Astronome polonais, né à Thorn en 1473, mort en 1543. Il démontra que la terre n'occupe pas le centre de l'univers, mais qu'elle tourne autour du soleil avec les autres planètes. Il établit son système dès 1512, mais ce ne fut qu'en 1543 qu'il fit imprimer son traité : *De revolutionibus orbium cælestium*.

de l'univers, où elle s'était placée, et dans ce centre il y met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre, et ne la renferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil. La terre y tourne elle-même, et pour la punir, du long repos qu'elle s'était attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle donnait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste, dont cette petite terre se faisait accompagner et environner, il ne lui est demeuré que la lune qui tourne encore autour d'elle. — Attendez un peu, dit la Marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme, qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne crois pas les avoir entendues. Le soleil est au centre de l'univers, et là il est immobile; après lui, qu'est-ce qui suit? — C'est Mercure, répondis-je; il tourne autour du soleil, en sorte que le soleil est à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Vénus, qui tourne de même autour du soleil. Ensuite vient la terre qui, étant plus élevée que Mercure et Vénus, décrit autour du soleil un plus grand cercle que ces planètes. Enfin suivent Mars, Jupiter et Saturne, selon l'ordre où je vous les nomme, et vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du soleil le plus grand cercle de tous; aussi emploie-t-il plus de temps qu'aucune autre planète à faire sa révolution. — Et la lune, vous l'oubliez, interrompit-elle. — Je la retrouverai bien, repris-je. La lune tourne autour de la terre, et ne l'abandonne point; mais comme la terre avance toujours dans le cercle qu'elle décrit autour du soleil, la lune la suit, en tournant autour d'elle; et si elle tourne autour du soleil, ce n'est que pour ne point quitter la terre.

— Je vous entends, répondit-elle, et j'aime la lune de nous être restée lorsque toutes les autres planètes nous abandonnent. Avouez que si votre Allemand eût pu nous la faire perdre, il l'aurait fait volontiers; car je vois dans tout son procédé qu'il était bien mal intentionné pour la terre. — Je lui sais bon gré, lui répliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étaient mis à la plus belle place de l'univers, et j'ai du plaisir à voir présentement la terre dans la foule des planètes. — Bon! répondit-elle, croyez-

vous que la vanité des hommes s'étende jusqu'à l'astronomie? Croyez-vous m'avoir humiliée, pour m'avoir appris que la terre tourne autour du soleil? Je vous jure que je ne m'en estime pas moins. — Mon Dieu, Madame, repris-je, je sais bien qu'on sera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, et que la préséance de deux planètes ne sera jamais une si grande affaire que celle de deux ambassadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie, fait qu'un philosophe dans un système, se met au centre du monde, s'il peut. Il est bien aise que tout soit pour lui : il suppose peut-être, sans s'en apercevoir, ce principe qui le flatte, et son cœur ne laisse pas de s'intéresser à une affaire de pure spéculation. — Franchement, répliqua-t-elle, c'est là une calomnie que vous avez inventée contre le genre humain. On n'aurait donc jamais dû recevoir le système de Copernic, puisqu'il est si humiliant. — Aussi, repris-je, Copernic lui-même se défiait-il fort du succès de son opinion. Il fut très longtemps à ne la vouloir pas publier. Enfin, il s'y résolut, à la prière de gens très considérables; mais aussi le jour qu'on lui apporta le premier exemplaire imprimé de son livre, savez-vous ce qu'il fit? Il mourut¹. Il ne voulut point essayer toutes les contradictions qu'il prévoyait, et se tira habilement d'affaire. — Écoutez, dit la Marquise, il faut rendre justice à tout le monde. Il est sûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du soleil, car enfin on ne change point de place, et on se retrouve toujours le matin où l'on s'était couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que comme la terre tout entière marche... — Assurément, interrompis-je, c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un bateau qui allât sur la rivière, vous vous retrouveriez à votre réveil dans la même place et dans la même situation à l'égard de toutes les parties du bateau. — Oui; mais, répliqua-t-elle, voici une différence; je trouverais à mon réveil le rivage changé, et cela me ferait bien voir que mon bateau aurait changé de place. Mais il n'en va pas de même de la terre, j'y retrouve toutes choses comme je les avais laissées. — Non pas, Madame, répon-

1. Ce ne fut, en effet, que quelques jours avant sa mort, qu'il en eut un exemplaire : les épreuves avaient été revues par son disciple et ami Rhéticus.

dis-je, non pas ; le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au delà de tous les cercles des planètes, sont les étoiles fixes ; voilà votre rivage. Je suis sur la terre, et la terre décrit un grand cercle autour du soleil. Je regarde au centre de ce cercle, j'y vois le soleil. S'il n'effaçait point les étoiles, en poussant ma vue en ligne droite au delà du soleil, je le verrais nécessairement répondre à quelques étoiles fixes ; mais je vois aisément pendant la nuit à quelles étoiles il a répondu le jour, et c'est exactement la même chose. Si la terre ne changeait point de place sur le cercle où elle est, je verrais toujours le soleil répondre aux mêmes étoiles fixes ; mais dès que la terre change de place, il faut que je le voie répondre à d'autres étoiles. C'est là le rivage qui change tous les jours ; et comme la terre fait son cercle en un an autour du soleil, je vois le soleil en l'espace d'une année répondre successivement à diverses étoiles fixes qui composent un cercle. Ce cercle s'appelle le Zodiaque¹. Voulez-vous que je vous fasse ici une figure sur le sable ? — Non, répondit-elle, je m'en passerai bien, et puis cela donnerait à mon parc un air savant, que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas oui-dire qu'un philosophe qui fut jeté par un naufrage dans une île qu'il ne connaissait point, s'écria à ceux qui le suivaient, en voyant de certaines figures, des lignes et des cercles tracés sur le bord de la mer : *Courage, compagnons, l'île est habitée, voici des pas d'hommes*. Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire ces pas-là, et qu'il ne faut pas qu'on en voie ici.

— Il faut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voie que des pas d'amants, c'est-à-dire, votre nom et vos chiffres, gravés sur l'écorce des arbres par la main de vos adorateurs. — Laissons-là, je vous prie, les adorateurs, reprit-elle, et parlons du soleil. J'entends bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le cercle que nous décrivons nous-mêmes ; mais ce tour ne s'achève qu'en un an, et celui que le soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait-il ? — Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui roulerait sur cette allée aurait deux mouvements ? Elle irait vers le bout de l'allée, et en même temps elle tournerait plusieurs

1. Les anciens avaient nommé *Zodiaque* une zone s'étendant de part et d'autre de l'écliptique et l'avaient divisée en douze parties égales. Cette zone contient non seulement la route apparente du Soleil, mais encore presque toutes les planètes y circulent. Les anciens avaient groupé les étoiles qui se rencontrent dans cette zone en douze constellations : Bélier, Taureau, Gémeaux, Cancer, Lion, Vierge, Balance, Scorpion, Sagittaire, Capricorne, Verseau, Poissons.

fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut descendrait en bas, et que celle d'en bas monterait en haut. La terre fait la même chose¹. Dans le temps qu'elle avance sur le cercle qu'elle décrit en un an autour du soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures; ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la terre perd le soleil, et le recouvre; et à mesure qu'en tournant on va vers le côté où est le soleil, il semble qu'il s'élève; et quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. — Cela est assez plaisant, dit-elle; la terre prend tout sur soi, et le soleil ne fait rien. Et quand la lune et les autres planètes et les étoiles fixes paraissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures, c'est donc aussi une imagination? — Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cause. Les planètes font seulement leur cercle autour du soleil en des temps inégaux, selon leurs distances inégales, et celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du zodiaque, ou de ce cercle d'étoiles fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son cercle, que parce que nous avons avancé sur le nôtre. Nous marchons, et les autres planètes marchent aussi, mais plus ou moins vite que nous; cela nous met dans différents points de vue à leur égard, et nous fait paraître dans leurs cours, des bizarreries dont il n'est pas nécessaire que je vous parle. Il suffit que vous sachiez que ce qu'il y a d'irrégulier dans les planètes, ne vient que de la diverse manière dont notre mouvement nous les fait rencontrer, et qu'au fond elles sont toutes très réglées. — Je consens qu'elles le soient, dit la Marquise, mais je voudrais bien que leur régularité coûtât moins à la terre; on ne l'a guère ménagée; et pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. — Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le soleil, et tous les astres qui sont de très grands corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la terre un tour immense; que les étoiles fixes qui seraient dans le plus grand cercle, parcourussent en un jour plus de vingt-sept mille six cent soixante fois deux cent millions de lieues? Car il faut que tout cela arrive si la terre ne tourne pas sur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il

1. Ce sont ces mouvements qu'on appelle mouvement de rotation et mouvement de translation.

est bien plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyez bien que neuf mille lieues, en comparaison de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne sont qu'une bagatelle.

— Oh! répliqua la Marquise, le soleil et les astres sont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien; mais la terre ne paraît guère portative^{*}(24). — Et croiriez-vous, repris-je, si vous n'en aviez l'expérience, que ce fût quelque chose de bien portatif qu'un gros navire monté de cent cinquante pièces de canons, chargé de plus de trois mille hommes, et d'une très grande quantité de marchandises? Cependant il ne faut qu'un petit souffle de vent pour le faire aller sur l'eau; parce que l'eau est liquide, et que se laissant diviser avec facilité, elle résiste peu au mouvement du navire; ou s'il est au milieu d'une rivière, il suivra sans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainsi la terre, toute massive qu'elle est, est aisément portée au milieu de la matière céleste¹, qui est infiniment plus fluide que l'eau, et qui remplit tout ce grand espace où nagent les planètes. Et où faudrait-il que la terre fût cramponnée pour résister au mouvement de cette matière céleste, et ne s'y pas laisser emporter? C'est comme si une petite boule de bois pouvait ne pas suivre le courant d'une rivière.

— Mais, répliqua-t-elle encore, comment la terre avec tout son poids, se soutient-elle sur votre matière céleste, qui doit être bien légère, puisqu'elle est si fluide? — Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide en soit plus léger. Que dites-vous de notre gros vaisseau, qui avec tout son poids est bien plus léger que l'eau, puisqu'il y surnage? — Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle, comme en colère, tant que vous aurez le gros vaisseau. Mais m'assurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une pirouette aussi légère que vous me faites la terre^{*}(25)? — Eh bien, lui répondis-je, faisons porter la terre par quatre éléphants, comme font les Indiens. — Voici bien un autre système, s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces gens-là d'avoir pourvu à leur sûreté, et fait de bons fondements; au lieu que, nous autres Coperniciens, nous sommes assez considérés pour vouloir bien nager à l'aventure dans cette matière céleste. Je gage que si les Indiens savaient que la terre fût le moins

1. C'est l'hypothèse de Descartes, abandonnée depuis Newton, dont les théories furent publiées en 1687, quelques mois après les *Entretiens sur la pluralité des mondes*.

du monde en péril de se mouvoir, ils doubleraient les éléphants.

— Cela le mériterait bien, repris-je, en riant de sa pensée; il ne faut point épargner les éléphants pour dormir en assurance; et si vous en avez besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre système autant qu'il vous plaira; ensuite nous les retrancherons peu à peu, à mesure que vous vous rassurerez. — Sérieusement, reprit-elle, je ne crois pas, dès à présent, qu'ils me soient fort nécessaires; et je me sens assez de courage pour oser tourner. — Vous irez encore plus loin, répliquai-je; vous tournerez avec plaisir, et vous vous ferez sur ce système des idées réjouissantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air, et que j'y demeure sans mouvement, pendant que la terre tourne sous moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différents, les uns blancs, les autres noirs, les autres basanés, les autres olivâtres. D'abord ce sont des chapeaux, et puis des turbans, et puis des têtes chevelues, et puis des têtes rases, tantôt des villes à clochers, tantôt des villes à longues aiguilles qui ont des croissants, tantôt des villes à tours de porcelaine, tantôt de grands pays qui n'ont que des cabanes; ici de vastes mers, là des déserts épouvantables; enfin toute cette variété infinie qui est sur la surface de la terre.

— En vérité, dit-elle, tout cela mériterait bien que l'on donnât vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc dans le même lieu où nous sommes à présent, je ne dis pas dans ce parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'air, il y passe continuellement d'autres peuples qui prennent notre place, et au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

— Copernic, lui répondis-je, ne le comprendrait pas mieux. D'abord il passera par ici des Anglais qui raisonneront peut-être de quelque dessein de politique avec moins de gaieté que nous ne raisonnons de notre philosophie; ensuite viendra une grande mer, et il se pourra trouver en ce lieu-là quelque vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous. Après cela paraîtront les Iroquois, en mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne s'en pas soucier; des femmes de la terre de Jesso¹, qui n'emploie-

1. Ou Yeso, île du Japon.

ront tout leur temps qu'à préparer le repas de leurs maris, et se peindre de bleu les lèvres et les sourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde; des Tartares qui iront fort dévotement en pèlerinage vers ce Grand-Prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur, où il n'est éclairé que par des lampes, à la lumière desquelles on l'adore... De petits Tartares qui iront voler des femmes pour les Turcs et pour les Persans; enfin nous qui débiterons peut-être encore des rêveries.

— Il est assez plaisant, dit la Marquise, d'imaginer ce que vous venez de me dire... Mais il me vient une difficulté sérieuse. Si la terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, et nous respirons toujours celui d'un autre pays.

— Nullement, Madame, répondis-je; l'air qui environne la terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusqu'à vingt lieues tout au plus; il nous suit, et tourne avec nous¹. Vous avez vu quelquefois l'ouvrage d'un ver à soie, ou ces coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soie fort serrée, mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort léger et fort lâche. C'est ainsi que la terre qui est assez solide, est couverte depuis sa surface jusqu'à une certaine hauteur, d'une espèce de duvet, qui est l'air, et toute la coque de ver à soie tourne en même temps. Au delà de l'air est la matière céleste, incomparablement plus pure, plus subtile, et même plus agitée qu'il n'est.

— Vous me présentez la terre sous des idées bien méprisables, dit la Marquise. C'est pourtant sur cette coque de ver à soie qu'il se fait de si grands travaux, de si grandes guerres, et qu'il règne de tous côtés une si grande agitation. Oui, répondis-je, et pendant ce temps-là, la nature qui n'entre point en connaissance de tous ces petits mouvements particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement général, et se joue de la petite boule.

— Il me semble, reprit-elle, qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne, et de se tourmenter tant; mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous

1. Si l'épaisseur de l'atmosphère « vitale » n'est guère que de huit mille mètres, l'atmosphère effective s'étend jusqu'à 80 kilomètres, 100 au maximum : c'est la stratosphère. Au delà commence une atmosphère dont les traces infinitésimales de gaz sont à peu près uniquement constituées d'hélium et d'hydrogène : c'est là qu'apparaissent les étoiles filantes.

prenez pour empêcher qu'on ne s'aperçoive du mouvement de la terre, me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnaisse?

— Les mouvements les plus naturels, répondis-je, les plus ordinaires, sont ceux qui se font le moins sentir; cela est vrai jusque dans la morale. Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, et que nous croyons agir par d'autres principes. — Ah! vous moralisez, dit-elle, quand il est question de physique, cela s'appelle bâiller. Retirons-nous; aussi bien en voilà assez pour la première fois. Demain nous reviendrons ici, vous avec vos systèmes, et moi avec mon ignorance.

SECOND SOIR*(26)

La Lune. La Lune est-elle habitée?

« Mais les éclipses, comment vont-elles? — Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la lune est nouvelle, qu'elle est entre le soleil et nous, et que toute sa moitié obscure est tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la lune est justement sous le soleil, cette ombre nous le cache, et en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuse de la terre qui était vue par la moitié obscure de la lune. Voilà donc une éclipse de soleil pour nous pendant notre jour, et une éclipse de terre pour la lune pendant sa nuit. Lorsque la lune est pleine, la terre est entre elle et le soleil, et toute la moitié obscure de la terre est tournée vers toute la moitié lumineuse de la lune. L'ombre de la terre se jette donc vers la lune; si elle tombe sur le corps de la lune, elle noircit cette moitié lumineuse que nous voyons; et à cette moitié lumineuse qui avait le jour, elle lui dérobe le soleil. Voilà donc une éclipse de lune pendant notre nuit, et une éclipse de soleil pour la lune pendant le jour dont elle jouissait. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des éclipses toutes les fois que la lune est entre le soleil et la terre, ou la terre entre le soleil et la lune, c'est que souvent ces trois corps ne sont pas exactement rangés en ligne droite; et que par conséquent celui qui devrait faire l'éclipse, jette

son ombre un peu à côté de celui qui en devrait être couvert.

— Je suis fort étonnée, dit la Marquise, qu'il y ait si peu de mystère aux éclipses, et que tout le monde n'en devine pas la cause. — Ah! vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples qui, de la manière dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de longtemps. Dans toutes les Indes Orientales, on croit que quand le soleil et la lune s'éclipsent, c'est qu'un certain dragon qui a les griffes fort noires, les étend sur ces astres, dont il veut se saisir; et vous voyez pendant ce temps-là les rivières couvertes de têtes d'Indiens qui se sont mis dans l'eau jusqu'au col, parce que c'est une situation très dévote selon eux, et très propre à obtenir du soleil et de la lune qu'ils se défendent bien contre le dragon. En Amérique, on était persuadé que le soleil et la lune étaient fâchés quand ils s'éclipsaient, et Dieu sait ce qu'on ne faisait pas pour se raccommoier avec eux. Mais les Grecs qui étaient si raffinés, n'ont-ils pas cru longtemps que la lune était ensorcelée; et que des magiciennes la faisaient descendre du ciel pour jeter sur les herbes une certaine écume malfaisante? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur il n'y a que cinquante ans, à une certaine éclipse de soleil, qui à la vérité fut totale? Une infinité de gens ne se tinrent-ils pas enfermés dans des caves? Et les philosophes qui écrivirent pour nous rassurer, n'écrivirent-ils pas en vain ou à peu près? Ceux qui s'étaient réfugiés dans les caves en sortirent-ils?...

— Dites-moi, je vous prie une chose, dit la Marquise; ont-ils autant de peur des éclipses dans la lune, que nous en avons ici? Il me paraîtrait tout à fait burlesque que les Indiens de ce pays-là se missent à l'eau comme les nôtres, que les Américains crussent notre terre fâchée contre eux, que les Grecs s'imaginassent que nous fussions ensorcelés, que nous allussions gâter leurs herbes, et qu'enfin nous leur rendissions la consternation qu'ils causent ici-bas. — Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrais bien savoir pourquoi Messieurs de la lune auraient l'esprit plus fort que nous? De quel droit nous feront-ils peur sans que nous leur en fassions? Je croirais même, ajoutai-je en riant, que, comme un nombre prodigieux d'hommes ont été assez fous et le sont encore assez pour adorer la lune, il y a des gens dans la lune qui adorent aussi la terre, et que nous sommes à genoux les uns devant les autres. — Après cela, dit-elle,

nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la lune, et à donner des crises à ses malades; mais comme il ne faut qu'un peu d'esprit et d'habileté dans les gens de ce pays-là, pour détruire ces honneurs dont nous nous flattons, j'avoue que je crains toujours que nous n'ayons quelque désavantage.

— Ne craignez rien, répondis-je, il n'y a pas d'apparence que nous soyons la seule sottise espèce de l'univers. L'ignorance est quelque chose de bien propre à être généralement répandu; et quoique je ne fasse que deviner celle des gens de la lune, je n'en doute non plus que des nouvelles les plus sûres qui nous viennent de là.

— Et quelles sont ces nouvelles sûres? interrompit-elle.
— Ce sont celles, répondis-je, qui nous sont rapportées par ces savants qui y voyagent tous les jours avec des lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des terres, des mers, des lacs, de très hautes montagnes, des abîmes très profonds.

— Vous me surprenez, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir sur la lune des montagnes et des abîmes, cela se reconnaît apparemment à des inégalités remarquables; mais comment distinguer des terres et des mers? — On les distingue, répondis-je, parce que les eaux qui laissent passer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumière, et qui en renvoient moins, paraissent de loin comme des taches obscures, et que les terres qui par leur solidité la renvoient toute, sont des endroits plus brillants.....

— Dites-moi et dites-moi bien sérieusement si vous croyez qu'il y ait des hommes dans la lune... — Qui pourrait pousser jusqu'à la lune, assurément ce ne serait pas des hommes qu'on y trouverait¹. — Quelles sortes de gens seraient-ce donc? reprit la Marquise. Je voudrais que nous les pussions deviner; car en vérité cela inquiète de savoir qu'ils sont là-haut dans cette lune que nous voyons, et de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits. — Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude sur les habitants de cette grande terre australe qui nous est encore entièrement inconnue? Nous sommes portés, eux et nous, sur le même vaisseau, dont ils occupent la proue,

1. Latinisme : Qui — ici, si quelqu'un (en latin : *qui* pour *si quis*). Cf. plus loin : " Qui leur eût dit qu'il y avait une sorte de navigation incomparablement plus parfaite... vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru.

et nous la poupe. Vous voyez que de la poupe à la proue, il n'y a aucune communication, et qu'à un bout du navire on ne sait point quelles gens sont à l'autre, ni ce qu'ils y font ; et vous voudriez savoir ce qui se passe dans la lune, dans cet autre vaisseau qui flotte loin de nous par les cieux !

— Oh ! reprit-elle, je compte les habitants de la terre australe pour connus, parce qu'assurément ils doivent nous ressembler beaucoup, et qu'enfin on les connaîtra quand on voudra se donner la peine de les aller voir ; ils demeureront toujours là, et ne nous échapperont pas ; mais ces gens de la lune, on ne les connaîtra jamais, cela est désespérant. — Si je vous répondais sérieusement, répliquai-je, qu'on ne sait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi, et je le mériterais sans doute. Cependant je me défendrais assez bien, si je le voulais. J'ai une pensée très ridicule, qui a un air de vraisemblance qui me surprend ; je ne sais où elle peut l'avoir pris, étant aussi impertinente¹ qu'elle est. Je gage que je vais vous réduire à avouer, contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce² entre la terre et la lune. Remettez-vous dans l'esprit l'état où était l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses habitants vivaient dans une ignorance extrême. Loin de connaître les sciences, ils ne connaissaient pas les arts les plus simples et les plus nécessaires. Ils allaient nus, ils n'avaient point d'autres armes que l'arc ; ils n'avaient jamais conçu que des hommes pussent être portés par des animaux ; ils regardaient la mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignait au ciel, et au delà duquel il n'y avait rien. Il est vrai qu'après avoir passé des années entières à creuser le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes ils se mettaient sur la mer dans ce tronc, et allaient terre à terre portés par le vent et par les flots. Mais comme ce vaisseau était sujet à être souvent renversé, il fallait qu'ils se missent aussitôt à la nage pour le rattraper, et à proprement parler, ils nageaient toujours, hormis le temps qu'ils se délassaient. Qui leur eût dit qu'il y avait une sorte de navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvait traverser cette étendue infinie d'eau de tel côté et de tel sens qu'on voulait, qu'on s'y pouvait arrêter sans mouvement au milieu des flots émus, qu'on

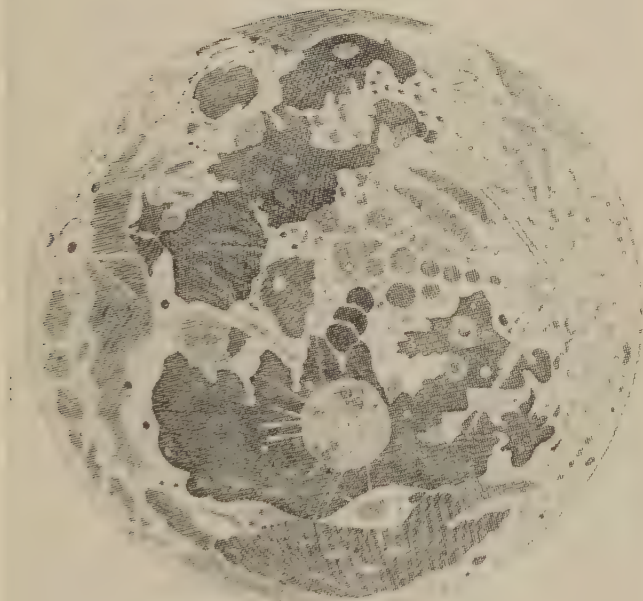
1. Non pas insolente, mais qui va contre le bon sens ; 2. Des relations, des rapports.

était maître de la vitesse avec laquelle on allait; qu'enfin cette mer, quelque vaste qu'elle fût, n'était point un obstacle à la communication des peuples, pourvu seulement qu'il y eût des peuples au delà; vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant voilà un beau jour le spectacle du monde le plus étrange et le moins attendu qui se présente à eux. De grands corps énormes qui paraissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la mer, qui vomissent le feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus, tout écaillés de fer⁽²⁷⁾, disposant comme ils veulent des monstres qui courent sous eux, et tenant en leur main des foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste¹. D'où sont-ils venus? Qui a pu les amener par-dessus les mers? Qui a mis le feu en leur disposition? Sont-ce les enfants du Soleil? car assurément ce ne sont pas des hommes. Je ne sais, Madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Américains; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la lune et la terre. Les Américains eussent-ils cru qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique et l'Europe qu'ils ne connaissent seulement pas? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'air et de ciel qui est entre la terre et la lune. Mais ces grandes mers paraissaient-elles aux Américains plus propres à être traversées? — En vérité, dit la Marquise en me regardant, vous êtes fou. — Qui vous dit le contraire? répondis-je. — Mais je veux vous le prouver, reprit-elle; je ne me contente pas de l'avoir que vous en faites. Les Américains étaient si ignorants, qu'ils n'avaient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers des mers si vastes; mais nous qui avons tant de connaissances, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les airs, si l'on pouvait effectivement y aller. — On fait plus que se figurer la chose possible, répliquai-je, on commence déjà à voler un peu; plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des ailes qui les soutiennent en l'air, de leur donner du mouvement, et de passer par-dessus des rivières². A la vérité, ce n'a pas été un vol d'aigle,

1. Fontenelle parle ici non pas de Christophe Colomb, mais de Cortez et de Pizarre, qui se sont rendus tristement célèbres par les massacres auxquels ils se sont cyniquement livrés;

2. Allusion au marquis de Bacqueville, qui avait tenté de traverser la Seine en se jetant du haut d'un toit et au menuisier Besnier du Sablé, qui avait inventé un système de voiles à levier mues par les mains et les pieds.

UNE DES PREMIÈRES
REPRÉSENTATIONS DE LA LUNE
PUBLIÉE DANS L'« INTRODUCTIO
AD VERAM ASTRONOMIAM »
DE JOANNE KEILL
(OXFORD, 1718)



et il en a quelquefois coûté à ces nouveaux oiseaux un bras ou une jambe; mais enfin cela ne représente encore que les premières planches que l'on a mises sur l'eau, et qui ont été le commencement de la navigation. De ces planches là, il y avait bien loin jusqu'à de gros navires qui pussent faire le tour du monde. Cependant peu à peu sont venus les gros navires. L'art de voler ne fait encore que de naître; il se perfectionnera, et quelque jour on ira jusqu'à la lune^{*}(28). Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter? Eh! de grâce, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les siècles à venir. — Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une manière à se rompre aussitôt le cou. — Eh bien, lui répondis-je, si vous voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la lune; ses habitants seront plus propres que nous à ce métier; car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici; et nous serons comme les Américains qui ne se figuraient pas qu'on pût naviguer, quoiqu'à l'autre bout du monde on naviguât fort bien. — Les gens de la lune seraient donc déjà venus? reprit-elle, presque en colère. — Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de six mille ans, répliquai-je en éclatant de rire; il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la navigation jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les gens de la lune savent peut-être déjà faire de petits voyages dans l'air; à l'heure qu'il est, ils s'exercent; quand ils seront plus habiles et plus expérimentés, nous les verrons, et Dieu sait quelle surprise! — Vous êtes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là. — Si vous me fâchez, repris-je, je sais bien ce que j'ajouterai encore pour le fortifier. Remarquez que le monde se développe peu à peu. Les Anciens se tenaient bien sûrs que la Zone Torride et les Zones Glaciales ne pouvaient être habitées, à cause de l'excès ou du chaud ou du froid; et du temps des Romains, la carte générale de la terre n'était guère plus étendue que la carte de leur empire : ce qui avait de la grandeur en un sens, et marquait beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laissa pas de se trouver des hommes, et dans des pays très chauds, et dans des pays très froids; voilà déjà le monde augmenté. Ensuite on jugea que l'Océan couvrait toute la terre, hormis ce qui était connu alors, et qu'il n'y

avait point d'Antipodes, car on n'en avait jamais ouï parler, et auraient-ils eu les pieds en haut et la tête en bas? Après ce beau raisonnement, on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle réformation à la carte, nouvelle moitié de la terre. Vous m'entendez bien, Madame, ces Antipodes-là qu'on a trouvés contre toute espérance, devraient nous apprendre à être retenus dans nos jugements. Le monde achèvera peut-être de se développer pour nous, on connaîtra jusqu'à la lune. Nous n'en sommes pas encore là, parce que toute la terre n'est pas découverte, et qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous sera permis de connaître celle de nos voisins, les gens de la lune¹.

TROISIÈME SOIR

Les autres Planètes sont-elles aussi habitées?

« Continuons le voyage que nous avons entrepris de faire de planète en planète; nous avons assez exactement visité la lune; en tirant vers le soleil, on trouve Vénus². Vénus tourne sur elle-même et autour du soleil comme la lune; on découvre avec des lunettes d'approche que Vénus, aussi bien que la lune, est tantôt en croissant, tantôt en décours³, tantôt pleine, selon les diverses situations où elle est à l'égard de la terre. La lune, selon toutes les apparences, est habitée : pourquoi Vénus ne le serait-elle pas aussi? — Mais, interrompit la Marquise, en disant toujours, *pourquoi non?* vous m'allez mettre des habitants dans toutes les planètes. — N'en doutez pas, répliquai-je, ce *pourquoi non* a une vertu qui peuplera tout. Nous voyons que toutes les planètes sont de la même nature, toutes des corps opaques qui ne reçoivent de la lumière que du soleil, qui se la renvoient les uns aux autres, et qui n'ont que les mêmes mouvements; jusque-là tout est égal. Cependant il faudrait concevoir que ces grands corps auraient été faits pour n'être point habités, que ce serait là leur condition naturelle, et

1. Des instruments d'optique perfectionnés nous ont permis de reconnaître que la lune n'a pas d'atmosphère et que c'est un monde sans vie et mort; 2. Seconde planète dans l'ordre des distances en partant du soleil; c'est aussi la plus voisine de la Terre dont elle a à peu près les dimensions. Son éclat est considérable et fait porter ombre aux objets terrestres; 3. Période décroissante du cours de la lune.

qu'il y aurait une exception justement en faveur de la terre toute seule. Qui voudra le croire, le croie; pour moi, je ne puis m'y résoudre. Je ne laisse pas de trouver⁽²⁹⁾ qu'il serait bien étrange que la terre fût aussi habitée qu'elle l'est, et que les autres planètes ne le fussent pas du tout; car ne croyez pas que nous voyions tout ce qui habite la terre; il y a autant d'espèces d'animaux invisibles que de visibles. Nous voyons depuis l'éléphant jusqu'au ciron¹, là finit notre vue; mais au ciron commence une multitude infinie d'animaux, dont il est l'éléphant, et que nos yeux ne sauraient apercevoir sans secours....

QUATRIÈME SOIR

Particularité de Vénus, de Mercure et du Soleil.

« Nous en étions à Vénus². On est bien sûr, dis-je à la Marquise, que Vénus tourne sur elle-même; mais on ne sait pas bien en quel temps, ni par conséquent combien ses jours durent. Pour ses années, elles ne sont que de près de huit mois, puisqu'elle tourne en ce temps-là autour du soleil. Elle est grosse comme la terre, et par conséquent la terre paraît à Vénus de la même grandeur dont Vénus nous paraît. On a vu avec les lunettes d'approche que ce n'était qu'un amas de montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointues et apparemment fort sèches; et par cette disposition, la surface d'une planète est la plus propre qu'il se puisse, à renvoyer la lumière avec beaucoup d'éclat et de vivacité³. Notre terre, dont la surface est fort unie auprès de celle de Vénus, et en partie couverte de mers, pourrait bien n'être pas si agréable à voir de loin...

Vénus est plus proche que nous du soleil, et en reçoit une lumière plus vive et plus de chaleur. Elle est à peu près aux deux tiers de la distance du soleil à la terre...

... Les habitants de Mercure⁴ voient le soleil neuf fois

1. Reminiscence de Pascal (*Pensées*, Article premier) : ... qu'un ciron offre à l'homme; ... il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir la-dedans un abîme nouveau... ; 2. Cette planète s'appelle encore l'Étoile du matin, l'Étoile du soir, l'Étoile du berger. C'est, après la Lune, l'astre le plus rapproché de la Terre. Son diamètre n'a que 39 kilomètres de moins que celui de la Terre; 3. La puissance de son pouvoir réfléchissant est dû à une épaisse couche de nuages qui l'enveloppe. Sur cet astre, l'évaporation est très abondante, car il reçoit une chaleur trois fois plus considérable que notre globe; 4. Planète la plus rapprochée du soleil elle est la plus petite des planètes, et vingt fois plus petite que la terre. La lumière et la chaleur sont sept fois plus considérables que sur la terre.

plus grand que nous ne le voyons ; il leur envoie une lumière si forte que, s'ils étaient ici, ils ne prendraient nos plus beaux jours que pour de très faibles crépuscules, et peut-être n'y pourraient-ils pas distinguer les objets ; et la chaleur à laquelle ils sont accoutumés est si excessive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glacerait. Apparemment notre fer, notre argent, notre or, se fondraient chez eux, et on ne les verrait qu'en liqueur⁽³⁰⁾, comme on ne voit ici ordinairement l'eau qu'en liqueur, quoiqu'en de certains temps ce soit un corps fort solide. Les gens de Mercure ne soupçonneraient pas que dans un autre monde ces liqueurs-là, qui sont peut-être leurs rivières, sont des corps des plus durs que l'on connaisse. Leur année n'est que de trois mois. La durée de leur jour ne nous est point connue, parce que Mercure est si petit et si proche du soleil, dans les rayons duquel il est presque toujours perdu, qu'il échappe à toute l'adresse des astronomes, et qu'on n'a pu encore avoir assez de prise sur lui, pour observer le mouvement qu'il doit avoir sur son centre ; mais ces habitants ont besoin qu'il achève ce tour en peu de temps ; car apparemment brûlés comme ils sont par un grand poêle ardent suspendu sur leurs têtes, ils soupirent après la nuit. Ils sont éclairés pendant ce temps-là de Vénus et de la terre, qui leur doivent paraître assez grandes. Pour les autres planètes, comme elles sont au delà de la terre vers le firmament, ils les voient plus petites que nous ne les voyons, et n'en reçoivent que bien peu de lumière.

Après Mercure, vous savez qu'on trouve le soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'habitants. Le *pourquoi non* nous manque là. Nous jugeons, par la terre qui est habitée, que les autres corps de la même espèce qu'elle doivent l'être aussi ; mais le soleil n'est point un corps de la même espèce que la terre, ni que les autres planètes. Il est la source de toute cette lumière que les planètes ne font que se renvoyer les unes aux autres, après l'avoir reçue de lui. Elles peuvent faire, pour ainsi dire, des échanges entre elles, mais elles ne la peuvent produire. Lui seul tire de soi-même cette précieuse substance ; il la pousse avec force de tous côtés ; de là elle revient à la rencontre de tout ce qui est solide, et d'une planète à l'autre il s'épand de longues et vastes traînées de lumières qui se croisent, se traversent, et s'entrelacent en mille façons différentes, et forment

d'admirables tissus de la plus riche matière qui soit au monde. Aussi le soleil est-il placé dans le centre, qui est le milieu le plus commode d'où il puisse la distribuer également, et animer tout par sa chaleur. Le soleil est donc un corps particulier; mais quelle sorte de corps? On est bien embarrassé à le dire. On avait toujours cru que c'était un feu très pur; mais on s'en désabusa au commencement de ce siècle, qu'on aperçut des taches sur sa surface...

Elles sont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles disparaissent toutes; quelquefois elles se mettent plusieurs ensemble, quelquefois elles se séparent; quelquefois elles sont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup; il y en a d'autres, et même assez longs, où il n'en paraît aucune. On croirait que le soleil est une matière liquide, quelques-uns disent de l'or fondu, qui bouillonne incessamment, et produit des impuretés, que la force de son mouvement rejette sur sa surface; elles s'y consomment, et puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels corps étrangers ce sont-là; il y en a tel qui est dix-sept cents fois plus gros que la terre, car vous saurez qu'elle est plus d'un million de fois plus petite que le globe du soleil. Jugez par là quelle est la quantité de cet or fondu, ou l'étendue de cette grande mer de lumière et de feu. D'autres disent, et avec assez d'apparence, que les taches, du moins pour la plupart, ne sont point des productions nouvelles, et qui se dissipent au bout de quelque temps, mais de grosses masses solides, de figure fort irrégulière, toujours subsistantes, qui tantôt flottent sur le corps liquide du soleil, tantôt s'y enfoncent ou entièrement ou en partie, et nous présentent différentes pointes ou éminences, selon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, et qu'elles se tournent vers nous de différents côtés. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matière solide qui sert d'aliment au feu du soleil. Enfin, quoi que ce puisse être que le soleil, il ne paraît nullement propre à être habité. C'est pourtant dommage, l'habitation serait belle, on serait au centre de tout; on verrait toutes les planètes tourner régulièrement autour de soi; au lieu que nous voyons dans leurs cours une infinité de bizarreries, qui n'y paraissent que parce que nous ne sommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'est-à-dire, au centre de leur mouvement.

CINQUIÈME SOIR⁽³¹⁾

Les Étoiles fixes sont autant de Soleils, dont chacun éclaire un monde.

La Marquise sentit une vraie impatience de savoir ce que les étoiles fixes deviendraient. « Seront-elles habitées comme les planètes? me dit-elle. Ne le seront-elles pas? Enfin qu'en ferons-nous? — Vous le devineriez peut-être, si vous en aviez bien envie, répondis-je. Les étoiles fixes ne sauraient être moins éloignées de la terre, que de vingt-sept mille six cent soixante fois la distance d'ici au soleil, qui est de trente-trois millions de lieues; et si vous fâchiez un astronome, il les mettrait encore plus loin. La distance du soleil à Saturne, qui est la planète la plus éloignée, n'est que de trois cent trente millions de lieues; ce n'est rien par rapport à la distance du soleil ou de la terre aux étoiles fixes, et on ne prend pas la peine de la compter. Leur lumière, comme vous voyez, est assez vive et assez éclatante. Si elles la recevaient du soleil, il faudrait qu'elles la reçussent déjà bien faible après un si épouvantable trajet; il faudrait que par une réflexion qui l'affaiblirait encore beaucoup, elles nous la renvoyassent à cette même distance. Il serait impossible qu'une lumière qui aurait essuyé une réflexion, et fait deux fois un semblable chemin, eût cette force et cette vivacité qu'a celle des étoiles fixes. Les voilà donc lumineuses par elles-mêmes, et toutes, en un mot, autant de soleils.

— Ne me trompé-je point, s'écria la Marquise, ou si je vois où vous me voulez mener? M'allez-vous dire : *Les étoiles fixes sont autant de soleils, notre soleil est le centre d'un tourbillon qui tourne autour de lui; pourquoi chaque étoile fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle? Notre soleil a des planètes qu'il éclaire; pourquoi chaque étoile n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera?* — Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phèdre à Œnone : *C'est toi qui l'as nommé*¹...

— Vous m'offrez, dit-elle, une espèce de perspective si longue, que la vue n'en peut attraper le bout. Je vois clai-

1. Racine, *Phèdre* (acte I^{er}, sc. III, v. 264).

rement les habitants de la terre; ensuite vous me faites voir ceux de la lune et des autres planètes de notre tourbillon assez clairement à la vérité, mais moins que ceux de la terre : après eux viennent les habitants des planètes des autres tourbillons. Je vous avoue qu'ils sont tout à fait dans l'enfoncement, et que quelque effort que je fasse pour les voir, je ne les aperçois presque point. Et en effet ne sont-ils pas presque anéantis par l'expression même dont vous êtes obligé de vous servir en parlant d'eux? Il faut que vous les appeliez les habitants d'une des planètes de l'un de ces tourbillons dont le nombre est infini. Nous-mêmes, à qui la même expression convient, avouez que vous ne sauriez presque plus nous démêler au milieu de tant de mondes. Pour moi, je commence à voir la terre si effroyablement petite, que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément, si on a tant d'ardeur de s'agrandir, si on fait desseins sur desseins, si on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connaît pas les tourbillons... — Pour moi qui les connais, répliquai-je, je suis bien fâché de ne pouvoir tirer plus d'utilité de la connaissance que j'en ai. Ils ne guérissent tout au plus, selon votre raisonnement, que de l'ambition et de l'inquiétude, et je n'ai point ces maladies-là.

.....
 Vous convenez que quand deux choses sont semblables en tout ce qui me paraît, je les puis croire aussi semblables en ce qui ne me paraît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De là j'ai tiré que la lune était habitée, parce qu'elle ressemble à la terre; les autres planètes, parce qu'elles ressemblent à la lune. Je trouve que les étoiles fixes ressemblent à notre soleil, je leur attribue tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grâce. — Mais, dit-elle, sur le pied de cette ressemblance que vous mettez entre les étoiles fixes et notre soleil, il faut que les gens d'un autre grand tourbillon ne le voient que comme une petite étoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

— Cela est hors de doute, répondis-je... Nous ne voyons que lui quand nous le voyons, et il efface tout; mais dans un autre grand tourbillon, c'est un autre soleil qui y domine, et il efface à son tour le nôtre, qui n'y paraît que pendant les nuits avec le reste des autres soleils étrangers, c'est-

à-dire, des étoiles fixes... Ainsi tous les soleils sont soleils de jour pour le tourbillon où ils sont placés, et soleils de nuit pour tous les autres tourbillons... — Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle, que les mondes malgré cette égalité, diffèrent en mille choses? car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des différences infinies.

— Assurément, repris-je; mais la difficulté est de deviner. Que sais-je? Un tourbillon a plus de planètes qui tournent autour de son soleil, un autre en a moins. Dans l'un il y a des planètes subalternes qui tournent autour des planètes plus grandes; dans l'autre il n'y en a point... Enfin que voudriez-vous? En voilà bien assez pour un homme qui n'est jamais sorti de son tourbillon.

— Ce n'en est guère, répondit-elle, pour la quantité des mondes. Ce que vous dites ne suffit que pour cinq ou six, et j'en vois d'ici des milliers.

— Que serait-ce, donc, repris-je, si je vous disais qu'il y a bien d'autres étoiles fixes que celles que vous voyez; qu'avec des lunettes on en découvre un nombre infini qui ne se montrent point aux yeux, et que dans une seule constellation où l'on en comptait peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyait auparavant dans le ciel?

— Je vous demande grâce, s'écria-t-elle, je me rends; vous m'accablez de mondes et de tourbillons. — Je sais bien, ajoutai-je, ce que je vous garde. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la voie de lait. Vous figureriez-vous bien ce que c'est? Une infinité de petites étoiles invisibles aux yeux à cause de leur petitesse; et semées si près les unes des autres, qu'elles paraissent former une lueur continue. Je voudrais que vous vissiez avec des lunettes cette fourmilière d'astres, et cette graine de mondes. Ils ressemblent en quelque sorte aux îles Maldives¹, à ces douze mille petites îles ou bancs de sables, séparés seulement par des canaux de mer que l'on sauterait presque comme des fossés. Ainsi les petits tourbillons de la voie de lait sont si serrés, qu'il me semble que d'un monde à l'autre on pourrait se parler, ou même se donner la main... Si vous êtes dans un des petits tourbillons de la voie de lait, votre soleil n'est presque pas plus proche de vous et n'a pas sensiblement plus

1. Archipel anglais de l'océan Indien, au sud-ouest de l'Inde. Il est composé d'atolls ou récifs de coraux.

de force sur vos yeux, que cent mille autres soleils des petits tourbillons voisins. Vous voyez donc votre ciel briller d'un nombre infini de feux qui sont fort proches les uns des autres, et peu éloignés de vous. Lorsque vous perdez de vue votre soleil particulier, il vous en reste encore assez, et votre nuit n'est pas moins éclairée que le jour, du moins la différence ne peut pas être sensible; et pour parler plus juste, vous n'avez jamais de nuit...

Les mondes voisins nous envoient quelquefois visiter, et même assez magnifiquement. Il nous en vient des comètes^{*(32)} qui sont ornées ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe vénérable, ou d'une queue majestueuse.

— Ah! quels députés, dit-elle en riant! On se passerait bien de leur visite; elle ne sert qu'à faire peur. — Ils ne font peur qu'aux enfants, répliquai-je, à cause de leur équipement^{*(33)} extraordinaire; mais les enfants sont en grand nombre. Les comètes ne sont que des planètes qui appartiennent à un tourbillon voisin. Elles avaient leur mouvement vers ses extrémités; mais ce tourbillon étant peut-être différemment pressé par ceux qui l'environnent, est plus rond par en haut, et plus bas par en bas; et c'est par en bas qu'ils nous regardent. Ces planètes qui auront commencé vers le haut à se mouvoir en cercles, ne prévoyaient pas qu'en bas le tourbillon leur manquerait, parce qu'il est là comme écrasé; et pour continuer leur mouvement circulaire, il faut nécessairement qu'elles entrent dans un autre tourbillon que je suppose qui est le nôtre, et qu'elles en occupent les extrémités...

Les queues et les barbes ne sont que de pures apparences. Les planètes étrangères ne diffèrent en rien des nôtres; mais en entrant dans notre tourbillon, elles prennent la queue ou la barbe par une certaine sorte d'illumination qu'elles reçoivent du soleil, et qui entre nous n'a pas encore été trop bien expliquée; mais toujours on est sûr qu'il ne s'agit que d'une espèce d'illumination; on la devinera quand on pourra. — Je voudrais donc bien, reprit-elle, que notre Saturne allât prendre une queue ou une barbe dans quelque autre tourbillon, et y répandre l'effroi; et qu'ensuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revînt se ranger ici avec les autres planètes, à ses fonctions ordinaires. — Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne sorte point de notre tourbillon. Je vous ai dit le choc qui se fait à l'en-

droit où deux tourbillons se poussent et se repoussent l'un l'autre; je crois que dans ce cas-là une pauvre planète est agitée assez rudement, et que ses habitants ne s'en portent pas mieux. Nous croyons nous autres être bien malheureux quand il nous paraît une comète; c'est la comète elle-même qui est bien malheureuse. — Je ne le crois point, dit la Marquise; elle nous apporte tous ses habitants en bonne santé. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nôtre, nous menons une vie assez ennuyeuse. Si les habitants d'une comète ont assez d'esprit pour prévoir le temps de leur passage dans notre monde, ceux qui ont déjà fait le voyage annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bientôt une planète qui a un grand anneau autour d'elle, disent-ils peut-être, en parlant de Saturne. Vous en verrez une autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinés à observer le moment où ils entrent dans notre monde, et qui crient aussitôt, *nouveau soleil! nouveau soleil!* comme ces matelots qui crient : *terre! terre!*

— Vous voilà arrivée à la dernière voûte des cieux; et pour vous dire s'il y a encore des étoiles au delà, il faudrait être plus habile que je ne suis. Mettez-y encore des mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'est proprement l'empire des philosophes, que ces grands pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut. Il me suffit d'avoir mené votre esprit aussi loin que vont vos yeux.

— Quoi, s'écria-t-elle, j'ai dans la tête tout le système de l'univers! Je suis savante? — Oui, répliquai-je, vous l'êtes assez raisonnablement, et vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit, dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande seulement, pour récompense de mes peines, de ne voir jamais le soleil, ni le ciel, ni les étoiles, sans songer à moi. »

Puisque j'ai rendu compte de ces Entretiens au Public, je crois ne lui devoir plus rien cacher sur cette matière. Je publierai un nouvel Entretien qui vint longtemps après les autres; mais qui fut précisément de la même espèce. Il portera le nom de Soir, puisque les autres l'ont porté; il vaut mieux que tout soit sous le même titre.

Le sixième Entretien porte sur de récentes découvertes.

HISTOIRE DES ORACLES

1686

NOTICE

Dans le même temps qu'il composait la *Pluralité des mondes*, Fontenelle travaillait à deux ouvrages, l'*Origine des Fables* et l'*Histoire des Oracles*, qui sont, le second surtout, d'une grande importance dans l'histoire des idées. Le cartésien qu'il était, appliquait la raison à des matières qui touchaient de près à la religion, et en sapant les unes, il atteignait l'autre.

Pour lui, les fables ne sont qu'un ramassis de rêveries et de chimères, et faire l'histoire des mythes, c'est faire l'histoire de la bêtise humaine : elle est égale chez tous les peuples, sauf, ajoute-t-il prudemment, chez nous qui sommes les élus de Dieu et connaissons la vérité par la révélation.

L'*Histoire des Oracles* fut inspirée à Fontenelle par le traité du docte Van Dale¹. Beaucoup de chrétiens prétendaient que la venue du Messie avait été annoncée par des oracles païens et que les oracles avaient cessé quand le Messie était apparu sur la terre. Fontenelle soutient non seulement que les oracles ont duré longtemps après la venue du Christ, aussi longtemps que le paganisme lui-même, mais encore que les oracles n'étaient que tromperies et mensonges. Pour le démontrer, il entreprend une étude objective des faits et une critique des témoignages ; il se réfère aux lois naturelles, et, quand elles sont démenties, il est à présumer que le fait rapporté est faux. Il fait ensuite une critique psychologique et expose les raisons qui ont pu faire accepter comme vrai un fait qui, par ailleurs, était inexact : ce sont le goût du merveilleux, la soumission à la coutume, la paresse d'esprit², le manque d'esprit critique, etc... Or, on ne doit admettre un fait qu'après l'avoir critiqué par la Raison qui est le juge suprême de la vérité ; et tout est clair pour la Raison : il n'est pas de causes secrètes et obscures, pas de Démon.

Mais en s'attaquant aux oracles, Fontenelle, sans le vouloir peut-être, s'en prenait, non seulement au Paganisme, mais au Christianisme lui-même, car, des oracles, on était insensiblement amené aux miracles : leur appliquer la même méthode, c'était les détruire de même et mettre la religion en péril ; et on s'en aperçut bien quand

1. Cf. page 61, note ; 2. Cf. chapitre II : « Par la croyance aux oracles, on se dispensait d'entrer dans la discussion des faits, qui eût été longue et difficile, et tout ce qu'ils avaient de surprenant et d'extraordinaire, on l'attribuait à ces démons que l'on avait en main ».

un jésuite écrivit une réfutation du livre de Fontenelle. Deux principes s'affrontaient : celui d'autorité et celui de libre examen : Fontenelle se rallie au second ; il ne se fie qu'à l'examen de sa Raison ; aucune autorité, même celle de l'Église, n'est assez puissante pour le faire croire à ce qu'il n'a pas critiqué librement. Et comme la Raison veut s'appliquer à toute chose, elle remet tout en question : et c'est tout le travail destructeur du XVIII^e siècle que l'on voit ici commencer¹. Ce n'est pas seulement par la forme que la célèbre histoire de la « Dent d'or » annonce Voltaire.

1. Fontenelle fit preuve de courage pour protester ainsi en faveur de la liberté de conscience, un an après la révocation de l'Édit de Nantes. Ce fut grâce à d'Argenson, alors lieutenant de police, qu'il dut de n'être point inquiété.

PRÉFACE DE L'HISTOIRE DES ORACLES

Il y a longtemps qu'il me tomba entre les mains un livre latin sur les *Oracles des païens*, composé depuis par Van Dale¹, docteur en médecine, et imprimé en Hollande. Je trouvais que cet auteur détruisait avec assez de force ce que l'on croit communément des oracles rendus par les démons et de leur cessation entière à la venue de Jésus-Christ, et tout l'ouvrage me parut plein d'une grande connaissance de l'antiquité et d'une érudition très étendue. Il me vint en pensée de le traduire, afin que les femmes et ceux même d'entre les hommes qui ne lisent pas volontiers du latin ne fussent point privés d'une lecture si agréable et si utile... Mais je n'ai pas donné une traduction, car j'ai cru qu'il fallait mieux, en conservant le fond et la matière principale de l'ouvrage, lui donner toute une autre forme. J'avoue qu'on ne peut pas pousser cette liberté plus loin que je l'ai fait; j'ai changé toute la disposition du livre, j'ai retranché tout ce qui m'a paru avoir peu d'utilité en soi ou trop peu d'agrément pour récompenser² le peu d'utilité; j'ai ajouté non seulement tous les ornements dont j'ai pu m'aviser, mais encore assez de choses qui prouvent ou éclaircissent ce qui est en question...

Le style dont je me suis servi n'est que de conversation; je me suis imaginé que j'entretenais mon lecteur. J'ai pris cette idée d'autant plus aisément qu'il fallait en quelque sorte disputer contre lui, et les matières que j'avais en main, étant le plus souvent assez susceptibles de ridicule, m'ont invité à une manière d'écrire fort éloignée du sublime.

1. Érudit hollandais (1638-1708), qui a écrit avec plus de savoir que de méthode *De Oraculis veterum ethnicorum*, ouvrage mis à profit ici par Fontenelle; 2. Cf. Question 13.

HISTOIRE DES ORACLES

Mon dessein n'est pas de traiter directement l'*Histoire des Oracles* ; je ne me propose que de combattre l'opinion commune qui les attribue aux démons et les fait cesser à la venue de Jésus-Christ ; mais, en la combattant, il faudra nécessairement que je fasse toute l'histoire des oracles, et que j'explique leur origine, leur progrès, les différentes manières dont ils se rendaient, et enfin leur décadence, avec la même exactitude que si je suivais, dans ces matières, l'ordre naturel et historique...

L'affaire des oracles était de sa nature une affaire de religion chez les païens ; elle en est devenue une sans nécessité chez les chrétiens ; et de toutes parts on l'a chargée de préjugés*(34) qui ont obscurci des vérités fort claires...

Ces préjugés, qui entrent dans la vraie religion, trouvent pour ainsi dire, le moyen de se faire confondre avec elle et de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les*(35) attaquer, de peur d'attaquer quelque chose de sacré. Je ne reproche point cet excès de religion, je les en loue, mais enfin quelque louable que soit cet excès, on ne peut disconvenir que le juste milieu ne vaille encore mieux, et qu'il soit plus raisonnable de démêler l'erreur d'avec la vérité, que de respecter l'erreur mêlée avec la vérité.

Le christianisme a toujours été par lui-même en état de se passer de fausses preuves ; mais il y est encore présentement plus que jamais, par les soins que les grands hommes de ce siècle ont pris de l'établir sur ses véritables fondements, avec plus de force que les anciens n'avaient jamais fait. Nous devons être remplis, sur notre religion, d'une confiance qui nous fasse rejeter de faux avantages qu'un autre parti que le nôtre pourrait ne pas négliger*(36).

Sur ce pied-là, j'avance hardiment que les oracles, de quelque nature qu'ils aient été, n'ont point été rendus par les démons et qu'ils n'ont point cessé à la venue de Jésus-Christ. Chacun de ces deux points mérite bien une dissertation.

CHAPITRE PREMIER

Première raison pourquoi les chrétiens ont cru que les oracles étaient rendus par les démons. — Les histoires surprenantes qui couraient sur le fait des oracles et des génies.

L'antiquité est pleine de je ne sais combien d'histoires surprenantes et d'oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer

qu'à des génies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples, qui représenteront tout le reste.

Tout le monde sait ce qui arriva au pilote Thamus. Son vaisseau étant un soir vers de certaines îles de la mer Égée, le vent cessa tout à fait. Tous les gens du vaisseau étaient bien éveillés; la plupart même passaient le temps à boire les uns avec les autres, lorsqu'on entendit tout d'un coup une voix qui venait des îles, et qui appelait Thamus. Thamus se laissa appeler deux fois sans répondre; mais à la troisième il répondit. La voix lui commanda que, quand il serait arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan était mort. Il n'y eut personne dans le navire qui ne fût saisi de frayeur et d'épouvante. On délibérait si Thamus devait obéir à la voix; mais Thamus conclut que si, quand ils seraient arrivés au lieu marqué, il faisait assez de vent pour passer outre, il ne fallait rien dire; mais que si un calme les arrêtait là, il fallait s'acquitter de l'ordre qu'il avait reçu. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là, et aussitôt il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan était mort. A peine avait-il cessé de parler, que l'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements, comme d'un grand nombre de personnes surprises et affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étaient dans le vaisseau furent témoins de l'aventure. Le bruit s'en répandit en peu de temps jusqu'à Rome; et l'empereur Tibère ayant voulu voir Thamus lui-même, assembla des gens savants dans la théologie païenne, pour apprendre d'eux qui était ce grand Pan; et il fut conclu que c'était le fils de Mercure et de Pénélope. C'est ainsi que, dans le dialogue où Plutarque traite des oracles qui ont cessé, Cléombrote conte cette histoire, et dit qu'il la tient d'Épithersès, son maître de grammaire, qui était dans le vaisseau de Thamus¹, lorsque la chose arriva.

Thulis fut un roi d'Égypte, dont l'empire s'étendait jusqu'à l'Océan. C'est lui, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé² à l'île qu'on appelle présentement Islande. Comme son empire allait apparemment jusque-là, il était

1. Salomon Reinach a démontré que ces prétendues lamentations perçues par le navigateur étaient les plaintes qui accompagnaient les fêtes funèbres en l'honneur d'Adonis. Il est à remarquer que le nom de Thamus, donné au navigateur, n'est autre que celui de Tammouz, divinité assyro-babylonienne, prototype de l'Adonis phénicien; 2. Ile de l'océan Atlantique découverte par Pythéas : on tendrait à l'identifier avec l'Islande, si un récit de Tacite n'engageait à y voir l'une des Shetland.

d'une belle étendue. Ce roi, enflé de ses succès et de sa prospérité, alla à l'oracle de Sérapis¹, et lui dit :

« Toi qui es le maître du feu, et qui gouvernes le cours du ciel, dis-moi la vérité. Y a-t-il jamais eu et y aura-t-il jamais quelqu'un aussi puissant que moi ? »

L'oracle lui répondit :

« Premièrement Dieu, ensuite la parole et l'esprit avec eux, tous s'assemblant en un, dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'ici promptement, mortel, dont la vie est toujours incertaine. »

Au sortir de là, Thulis fut égorgé.

Eusèbe² a tiré des écrits mêmes de Porphyre³, ce grand ennemi des chrétiens, les oracles suivants :

1. « Gémissez, Trépieds. Apollon vous quitte; il vous quitte, forcé par une lumière céleste. Jupiter a été, il est, et il sera. O grand Jupiter! hélas! mes fameux oracles ne sont plus. »

2. « La voix ne peut revenir à la prêtresse : elle est déjà condamnée au silence depuis longtemps. Faites toujours à Apollon des sacrifices dignes d'un Dieu. »

3. « Malheureux prêtre, disait Apollon à son prêtre, ne m'interroge plus sur le divin père, ni sur son fils unique, ni sur l'esprit qui est l'âme de toutes choses. C'est cet esprit qui me chasse à jamais de ces lieux. »

Auguste, déjà vieux, et songeant à se choisir un successeur, alla consulter l'oracle de Delphes. L'oracle ne répondait point, quoique Auguste n'épargnât pas les sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponse :

« L'enfant hébreu, à qui tous les dieux obéissent, me chasse d'ici, et me renvoie dans les enfers. Sors de ce temple sans parler. »

Il est aisé de voir que sur de pareilles histoires, on n'a pas pu douter que les démons ne se mêlassent des oracles. Ce grand Pan qui meurt sous Tibère, aussi bien que Jésus-Christ, est le maître des démons, dont l'empire est ruiné par cette mort d'un Dieu si salulaire à l'univers; ou si cette

1. Nom d'un dieu introduit en Égypte par les Ptolémées; il y fut confondu avec le taureau Apis, qui devenait un Osiris après sa mort sous le nom d'Osorapis. Son culte était rendu même dans l'empire romain : ses temples les plus fameux étaient le serapéum d'Alexandrie et celui de Memphis; 2. Écrivain ecclésiastique et historien grec (264-338) : il a été appelé le père de l'Histoire ecclésiastique; 3. Philosophe alexandrin (233-305). Il étudia le platonisme à Athènes, sous Longin; il devint à Rome l'ami de Plotin. Il fut un rude adversaire du christianisme : on a retrouvé un fragment de son traité : *Contre les Chrétiens*, dans les œuvres de saint Jérôme.

explication ne vous plaît pas, car enfin on peut, sans impiété, donner des sens contraires à une même chose, quoiqu'elle regarde la religion, ce grand Pan est Jésus-Christ lui-même, dont la mort cause une douleur et une consternation générales parmi les démons, qui ne peuvent plus exercer leur tyrannie sur les hommes. C'est ainsi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien différentes.

L'oracle rendu au roi Thulis, un oracle si positif sur la sainte Trinité, peut-il être une fiction humaine? Comment le prêtre de Sérapis aurait-il deviné un si grand mystère, inconnu alors à toute la terre, et aux juifs mêmes?

Si ces autres oracles eussent été rendus par des prêtres imposteurs, qui obligeait ces prêtres à se décréditer eux-mêmes, et à publier la cessation de leurs oracles? N'est-il pas visible que c'étaient des démons que Dieu même forçait à rendre témoignage à la vérité? De plus, pourquoi les oracles cessaient-ils, s'ils n'étaient rendus que par des prêtres?

CHAPITRE IV

Que les histoires surprenantes qu'on débite sur les oracles doivent être fort suspectes.

Il serait difficile de rendre raison des histoires et des oracles que nous avons rapportés, sans avoir recours aux démons; mais aussi tout cela est-il bien vrai? Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en médecine dans l'université de Helmstad¹, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle

1. *Helmstedt*, ville de Brunswick. Son université, célèbre jadis, fut fermée en 1809.

avait été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux chrétiens ni aux Turcs⁽³⁷⁾. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent, avec beaucoup d'adresse; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que, non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver, et froids en été. De plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les historiens; mais ces historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni crédules, ni mal instruits, ni négligents? Il en faudrait trouver un qui eût été spectateur de toutes choses, indifférent, et appliqué.

Surtout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la religion, il est assez difficile que, selon le parti dont on est, on ne donne à une fausse religion des avantages qui ne lui sont point dus ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant on devrait être persuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui est vraie, ni en donner à celles qui sont fausses.

Quelques chrétiens des premiers siècles, faute d'être

instruits ou convaincus de cette maxime, se sont laissé aller à faire, en faveur du christianisme, des suppositions assez hardies, que la plus saine partie des chrétiens ont ensuite désavouées. Ce zèle inconsidéré a produit une infinité de livres apocryphes, auxquels on donnait des noms d'auteurs païens ou juifs; car comme l'Église avait affaire à ces deux sortes d'ennemis, qu'y avait-il de plus commode que de les battre avec leurs propres armes, en leur présentant des livres, qui, quoique faits, à ce qu'on prétendait, par des gens de leur parti, fussent néanmoins très avantageux au christianisme? Mais à force de vouloir tirer de ces ouvrages supposés un grand effet pour la religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté dont ils sont les trahit, et nos mystères y sont si nettement développés, que les prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament n'y auraient rien entendu auprès de ces auteurs juifs et païens. De quelque côté qu'on se puisse tourner pour sauver ces livres, on trouvera toujours, dans ce trop de clarté, une difficulté insurmontable. Si quelques chrétiens étaient bien capables de supposer des livres aux païens ou aux juifs, les hérétiques ne faisaient point de façon d'en supposer aux orthodoxes. Ce n'étaient que faux évangiles, fausses épîtres d'apôtres, fausses histoires de leurs vies; et ce ne peut être que par un effet de la Providence divine, que la vérité s'est démêlée de tant d'ouvrages apocryphes qui l'étouffaient.

Quelques grands hommes de l'Église ont été quelquefois trompés, soit aux suppositions des hérétiques, contre les orthodoxes, soit à celles des chrétiens contre les païens ou les juifs, mais plus souvent à ces dernières. Ils n'ont pas toujours examiné d'assez près ce qui leur semblait favorable à la religion; l'ardeur avec laquelle ils combattaient pour une si bonne cause, ne leur laissait pas toujours la liberté de choisir assez bien leurs armes. C'est ainsi qu'il leur arrive quelquefois de se servir des livres des sibylles, ou de ceux d'Hermès Trismégiste, roi d'Égypte¹.

On ne prétend point par là affaiblir l'autorité, ni attaquer le mérite de ces grands hommes. Après qu'on aura remarqué toutes les méprises où ils peuvent être tombés sur cer-

1. Nom donné par les Grecs à Thot, dieu lunaire des Égyptiens : il était considéré comme l'inventeur de tous les arts et de toutes les sciences. Les Grecs en firent un très ancien roi d'Égypte auquel la tradition attribuait un nombre considérable de livres secrets relatifs à la magie, l'astrologie et l'alchimie. Les fragments qui nous restent sont peu nombreux et ont été, en partie, traduits en français par Louis Ménard (1863).

tain nombre de faits, il leur restera une infinité de raisonnements solides, et de belles découvertes, sur quoi on ne les peut assez admirer. Si avec les vrais titres de notre religion ils nous en ont laissé d'autres qui peuvent être suspects, c'est à nous à ne recevoir d'eux que ce qui est légitime, et à pardonner à leur zèle de nous avoir fourni plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'est pas surprenant que ce même zèle les ait persuadés de la vérité de je ne sais combien d'oracles avantageux à la religion, qui coururent dans les premiers siècles de l'Église. Les auteurs des livres des Sibylles et de ceux d'Hermès, ont bien pu l'être aussi de ces oracles; du moins il était plus aisé d'en supposer que des livres entiers. L'histoire de Thamus est païenne d'origine; mais Eusèbe et d'autres grands hommes lui ont fait l'honneur de la croire. Cependant elle est immédiatement suivie, dans Plutarque, d'un autre conte si ridicule, qu'il suffirait pour la décréditer entièrement. Démétrius dit dans cet endroit, que la plupart des îles qui sont vers l'Angleterre, sont désertes, et consacrées à des démons et à des héros; qu'ayant été envoyé par l'empereur pour les reconnaître, il aborda à une de celles qui étaient habitées, que peu de temps après qu'il y fut arrivé, il y eut une tempête et des tonnerres effroyables, qui firent dire aux gens du pays, qu'assurément quelque'un des principaux démons venait de mourir, parce que leur mort était toujours accompagnée de quelque chose de funeste. A cela, Démétrius ajoute, que l'une de ces îles est la prison de Saturne, qui y est gardé par Briarée¹, et enseveli dans un sommeil perpétuel, ce qui rend, ce me semble, le géant assez inutile pour sa garde; et qu'il est environné d'une infinité de démons, qui sont à ses pieds comme ses esclaves.

Ce Démétrius ne faisait-il pas des relations bien curieuses de ses voyages? Et n'est-il pas beau de voir un philosophe comme Plutarque nous conter froidement ces merveilles? Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé Hérodote le père de l'histoire. Toutes les histoires grecques, qui, à ce compte-là, sont ses filles, tiennent beaucoup de son génie; elles ont

1. Géant aux cinquante têtes et aux cent bras, fils du Ciel et de la Terre. Il aida Zeus dans sa lutte contre les Titans. Il était l'objet d'un culte à Chalcis et à Carystos, en Eubée. Une légende antique prétendait que Saturne, dépossédé par Jupiter, avait été relégué aux extrémités du monde, dans les îles Fortunées.

peu de vérités, mais beaucoup de merveilleux et de choses amusantes. Quoi qu'il en soit, l'histoire de Thamus serait presque suffisamment réfutée, quand elle n'aurait point d'autre défaut que celui de se trouver dans un même traité avec les démons de Démétrius.

Mais de plus, elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand Pan était un démon, les démons ne pouvaient-ils se faire savoir sa mort les uns aux autres, sans y employer Thamus? N'ont-ils point d'autres voies pour s'envoyer des nouvelles? et d'ailleurs sont-ils si imprudents que de révéler aux hommes leurs malheurs et la faiblesse de leur nature? Dieu les y forçait, direz-vous. Dieu avait donc un dessein; mais voyons ce qui s'en ensuivit. Il n'y eut personne qui se désabusât du paganisme, pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arrêté que c'était le fils de Mercure et de Pénélope, et non pas celui que l'on reconnaissait en Arcadie pour le Dieu de tout, ainsi que son nom le porte. Quoique la voix eût nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan; sa mort ne tira guère à conséquence, et il ne paraît pas qu'on y ait eu grand regret.

Si ce grand Pan était Jésus-Christ, les démons n'annoncèrent aux hommes une mort si salutaire, que parce que Dieu les y contraignait. Mais qu'en arriva-t-il? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vrai sens? Plutarque vivait dans le second siècle de l'Église, et cependant personne ne s'était encore avisé de dire que Pan fût Jésus-Christ mort en Judée.

L'histoire de Thulis est rapportée par Suidas, auteur qui ramasse beaucoup de choses, mais qui ne les choisit guère. Son oracle de Sérapis pêche de la même manière que les livres des Sibylles, par le trop de clarté sur nos mystères; mais de plus, ce Thulis, roi d'Égypte, n'était pas assurément un des Ptolomées. Et que deviendra tout l'oracle, s'il faut que Sérapis soit un Dieu qui n'ait été amené en Égypte que par un Ptolomée, qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de savants le prétendent sur des apparences très fortes? Du moins, il est certain qu'Hérodote qui aime tant à discourir sur l'ancienne Égypte, ne parle point de Sérapis, et que Tacite conte tout au long comment et pourquoi un des Ptolomées fit venir de Pont le dieu Sérapis, qui n'était alors connu que là.

L'oracle rendu à Auguste sur l'enfant hébreu, n'est point

du tout recevable. Cédrenus¹ le cite d'Eusèbe, et aujourd'hui il ne s'y trouve point. Il ne serait pas impossible que Cédrenus citât à faux, ou citât quelque ouvrage faussement attribué à Eusèbe. Il est bien homme à vous rapporter sur la foi de certains faux actes de saint Pierre, qui couraient encore de son temps, que Simon le magicien² avait à sa porte un gros dogue, qui dévorait ceux que son maître ne voulait pas laisser entrer; que saint Pierre voulant parler à Simon ordonna à ce chien de lui aller dire, en langage humain, que Pierre, serviteur de Dieu, le demandait; que le chien s'acquitta de cet ordre, au grand étonnement de ceux qui étaient alors avec Simon; mais que Simon, pour leur faire voir qu'il n'en savait pas moins que saint Pierre, ordonna au chien, à son tour, d'aller lui dire qu'il entrât, ce qui fut exécuté aussitôt. Voilà ce qui s'appelle, chez les Grecs, écrire l'histoire. Cédrenus vivait dans un siècle ignorant, où la licence d'écrire impunément des fables, se joignait encore à l'inclination générale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusèbe, dans quelque ouvrage qui ne serait pas venu jusqu'à nous aurait effectivement parlé de l'oracle d'Auguste, Eusèbe lui-même se trompait quelquefois, et on en a des preuves constantes. Les premiers défenseurs du christianisme, Justin³, Tertullien⁴, Théophile⁵, Tatien⁶, auraient-ils gardé le silence sur un oracle si favorable à la religion? Étaient-ils assez peu zélés pour négliger cet avantage? Mais ceux même qui nous donnent cet oracle, le gâtent en y ajoutant qu'Auguste de retour à Rome, fit élever dans le Capitole, un autel, avec cette inscription : *C'est ici l'autel du fils unique, ou aîné de Dieu*. Où avait-il pris cette idée d'un fils unique de Dieu, dont l'oracle ne parle point?

Enfin, ce qu'il y a de plus remarquable c'est qu'Auguste, depuis le voyage qu'il fit en Grèce, dix-neuf ans avant la naissance de Jésus-Christ, n'y retourna jamais; et même,

1. Chroniqueur byzantin du XI^e siècle. Il est auteur d'un *Tableau historique*, embrassant l'histoire du monde depuis sa création jusqu'en 1057; 2. C'est ce Simon qui proposa à Pierre et à Jean de leur acheter le pouvoir de conférer comme eux avec le Saint-Esprit. (De là le mot *simonien*.) (*Actes des Apôtres*, VIII, 19); 3. Philosophe et apologiste chrétien surnommé le *Martyr* (100-165). C'est celui qui ouvrit à Rome la première école chrétienne: il fut dénoncé par le philosophe cynique Crescens et exécuté; 4. Auteur ecclésiastique latin, né à Carthage (160-240). Il prit avec fougue la défense des chrétiens, puis se sépara de l'Église. Parmi ses œuvres, citons : *Adversus Judæos*, *Adversus hereticos*; *Apologeticus*; *De carne Christi*; 5. *Saint Théophile*, évêque d'Antioche et un des Pères de l'Église (mort en 190). Il fut un vigoureux défenseur du christianisme; 6. Philosophe chrétien (112-175), qui fut un des auditeurs de Justin. Il développa dans son *Discours aux Grecs* les motifs de sa conversion.

lorsqu'il en revint, il n'était guère dans la disposition d'élever des autels à d'autres dieux qu'à lui; car il souffrit non seulement que les villes d'Asie lui en élevassent et lui célébrent des jeux sacrés, mais même qu'à Rome on consacra un autel à la fortune qui était de retour, *Fortunæ reduci*, c'est-à-dire à lui-même, et que l'on mît le jour d'un retour si heureux entre les jours de fête.

Les oracles qu'Eusèbe rapporte de Porphyre, paraissent plus embarrassants que tous les autres. Eusèbe n'aura pas supposé à Porphyre des oracles qu'il ne citait point; et Porphyre, qui était si attaché au paganisme, n'aura pas cité de faux oracles sur la cessation des oracles mêmes, et à l'avantage de la religion chrétienne. Voici, ce semble, le cas où le témoignage d'un ennemi a tant de force.

Mais aussi, d'un autre côté, Porphyre n'était pas assez malhabile homme pour fournir aux chrétiens des armes contre le paganisme, sans y être nécessairement engagé par la suite de quelque raisonnement et c'est ce qui ne paraît point ici. Si ces oracles eussent été allégués par les chrétiens, et que Porphyre, en convenant qu'ils avaient été effectivement rendus, se fût défendu des conséquences qu'on en voulait tirer, il est sûr qu'ils seraient d'un très grand poids; mais c'est de Porphyre même que les chrétiens, selon qu'il paraît par l'exemple d'Eusèbe, tiennent ces oracles; c'est Porphyre qui prend plaisir à ruiner sa religion et à établir la nôtre. En vérité, cela est suspect de soi-même, et le devient encore davantage par l'excès où il pousse la chose; car on nous rapporte de lui-même je ne sais combien d'autres oracles très clairs et très positifs sur la personne de Jésus-Christ, sur sa résurrection, sur son ascension; enfin le plus entêté et le plus habile des païens nous accable de preuves du christianisme. Défions-nous de cette générosité.

Eusèbe a cru que c'était un assez grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphyre à la tête de tant d'oracles si favorables à la religion. Il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnait dans les écrits de Porphyre. Que savons-nous s'il ne les réfutait pas? Selon l'intérêt de sa cause, il le devait faire; et s'il ne l'a pas fait, assurément il avait quelque intention cachée.

On soupçonne que Porphyre était assez méchant pour faire de faux oracles, et les présenter aux chrétiens, à dessein

de se moquer de leur crédulité, s'ils les recevaient pour vrais, et appuyaient leur religion sur de pareils fondements. Il en eût tiré des conséquences pour des choses bien plus importantes que ces oracles, et eût attaqué tout le christianisme par cet exemple, qui, au fond, n'eût pourtant rien conclu.

Il est toujours certain que ce même Porphyre, qui nous fournit tous ces oracles, soutenait, comme nous avons vu, que les oracles étaient rendus par des génies menteurs. Il se pourrait donc bien faire qu'il eût mis en oracles tous les mystères de notre religion, exprès pour tâcher à les détruire, et pour les rendre suspects de fausseté, parce qu'ils auraient été attestés par de faux témoins. Je sais bien que les chrétiens ne le prenaient pas ainsi : mais comment eussent-ils jamais prouvé par raisonnement, que les démons étaient quelquefois forcés à dire la vérité ? Ainsi Porphyre demeurerait toujours en état de se servir de ses oracles contre eux ; et selon le tour de cette dispute, ils devaient nier que ces oracles eussent jamais été rendus, comme nous le nions présentement. Cela, ce me semble, explique pourquoi Porphyre était si prodigue d'oracles favorables à notre religion, et quel tour avait pu prendre le grand procès d'entre les chrétiens et les païens. Nous ne faisons que le deviner, car toutes les pièces n'en sont pas venues jusqu'à nous. C'est ainsi qu'en examinant un peu les choses de près, on trouve que ces oracles, qui paraissent si merveilleux, n'ont jamais été. Je n'en rapporterai point d'autres exemples ; tout le reste est de la même nature.

CHAPITRE XI

Nouveaux établissements d'oracles.

Les oracles qu'on établissait quelquefois de nouveau, font autant de tort aux démons que les oracles corrompus.

Après la mort d'Éphestion¹, Alexandre voulut absolument, pour se consoler, qu'Éphestion fût dieu. Tous les

1. Général macédonien, fils d'Amyntor, mort en 324 avant J.-C. ; ami et favori d'Alexandre. Il épousa une fille de Darius, Drypetis. A sa mort, Alexandre fit transporter son corps à Babylone et lui accorda des funérailles royales.

courtisans y consentirent sans peine; aussitôt voilà des temples que l'on bâtit à Éphestion en plusieurs villes, des fêtes qu'on institue en son honneur, des sacrifices qu'on lui fait, des guérisons miraculeuses qu'on lui attribue, et, afin qu'il n'y manquât rien, des oracles qu'on lui fait rendre. Lucien dit qu'Alexandre étonné d'abord de voir la divinité d'Éphestion réussir si bien, la crut enfin vraie lui-même, et se sut bon gré de n'être pas seulement dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des dieux.

Adrien fit les mêmes folies pour le bel Antinoüs¹. Il fit bâtir, en mémoire de lui, la ville d'Antinopolis, lui donna des temples et des prophètes, dit saint Jérôme. Or, il n'y avait des prophètes que dans les temples à oracles. Nous avons encore une inscription grecque qui porte :

A ANTINOÛS, LE COMPAGNON DES DIEUX D'ÉGYPTE,
M. ULPIUS APOLLONIUS SON PROPHÈTE.

Après cela on ne sera pas surpris qu'Auguste ait aussi rendu des oracles, ainsi que nous l'apprenons de Prudence². Assurément Auguste valait bien Antinoüs et Éphestion, qui, selon toutes les apparences, ne durent leur divinité qu'à leur beauté.

Sans doute ces nouveaux oracles faisaient faire des réflexions à ceux qui étaient le moins du monde capables d'en faire. N'y avait-il pas assez de sujet de croire qu'ils étaient de la même nature que les anciens; et pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaräus³, de Trophonius, d'Orphée, d'Apollon même, ne suffisait-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Éphestion et d'Auguste?

Nous ne voyons pourtant pas, à dire le vrai, que ces nouveaux oracles fussent dans le même crédit que les anciens; il s'en fallait beaucoup.

On ne faisait rendre à ces dieux de nouvelle création, qu'autant de réponses qu'il en fallait pour en pouvoir faire sa cour aux princes; mais du reste, on ne les consultait pas bien sérieusement; et quand il était question de quelque chose d'important, on allait à Delphes. Les vieux trépieds étaient en possession de l'avenir, depuis un temps immé-

1. Jeune grec de Bithynie, qui, dit-on, se noya dans le Nil pour prolonger les jours de l'empereur Adrien. Adrien le fit placer au rang des dieux; 2. Théologien, né en Espagne, mort à Troyes en 861. On a de lui de nombreux écrits théologiques et des lettres; 3. Devin grec, qui fut forcé de prendre part à l'expédition contre Thebes : à sa mort, il reçut les honneurs divins.

morial; et la parole d'un dieu expérimenté était bien plus sûre que celle de ces dieux qui n'avaient encore nulle expérience.

Les empereurs romains, qui étaient intéressés à faire valoir la divinité de leurs prédécesseurs, puisqu'une pareille divinité les attendait, auraient dû tâcher à rendre plus célèbres les oracles des empereurs déifiés comme Auguste, si ce n'eût été que les peuples accoutumés à leurs anciens oracles, ne pouvaient prendre la même confiance pour les autres. Je croirais bien même que, quelque penchant qu'ils eussent aux plus ridicules superstitions, ils se moquaient de ces nouveaux oracles, et, en général, de toutes les nouvelles institutions de dieux. Le moyen qu'on prît l'aigle qui se lâchait du bûcher d'un empereur romain, pour l'âme de cet empereur qui allait prendre sa place au ciel?

Pourquoi donc le peuple avait-il été trompé, à la première institution des dieux et des oracles? En voici, je crois, la raison. Pour ce qui regarde les dieux, le paganisme n'en a eu que de deux sortes principales : ou des dieux que l'on supposait être essentiellement de nature divine, ou des dieux qui ne l'étaient devenus qu'après avoir été de nature humaine. Les premiers avaient été annoncés par les sages ou par les législateurs, avec beaucoup de mystère, et le peuple, ni ne les voyait, ni ne les avait vus. Les seconds, quoiqu'ils eussent été hommes aux yeux de tout le monde, avaient été érigés en dieux par un mouvement naturel des peuples, touchés de leurs bienfaits. On se formait une idée très relevée des uns, parce qu'on ne les voyait point; et des autres, parce qu'on les aimait; mais on n'en pouvait pas faire autant pour un empereur romain, qui était dieu par ordre de la cour, et non pas par l'amour du peuple, et qui, outre cela, venait d'être homme publiquement.

Quant aux oracles, leur premier établissement n'est pas non plus difficile à expliquer. Donnez-moi une demi-douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespérerai pas que des nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps; la voilà qui devient ancienne, et elle est suffisamment prouvée. Il y avait sur le Parnasse un trou, d'où il sortait une exhalaison qui faisait danser les chèvres, et qui montait à la tête. Peut-être quel-

qu'un qui en fut entêté, se mit à parler sans savoir ce qu'il disait, et dit quelque vérité. Aussitôt il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison; elle contient la science de l'avenir : on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect; les cérémonies se forment peu à peu. Ainsi naquit apparemment l'oracle de Delphes; et comme il devait son origine à une exhalaison qui entêtait, il fallait absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiser. Dans la plupart des autres oracles, la fureur n'était pas nécessaire. Qu'il y en ait une fois un d'établi, vous jugez bien qu'il va s'en établir mille. Si les dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils point ici? Les peuples, frappés du merveilleux de la chose, et avides de l'utilité qu'ils en espèrent, ne demandent qu'à voir naître des oracles en tous lieux, et puis l'ancienneté survient à tous ces oracles, qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avaient garde de réussir tant; c'était les princes qui les établissaient. Les peuples croient bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ajoutez à tout cela, que dans le temps de la première institution et des dieux et des oracles, l'ignorance était beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La philosophie n'était point encore née, et les superstitions les plus extravagantes n'avaient aucune contradiction à essayer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle le peuple n'est jamais fort éclairé : cependant, la grossièreté dont il est toujours, reçoit encore quelque différence selon les siècles; du moins, il y en a où tout le monde est peuple, et ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des erreurs. Ce n'est donc pas merveille, si les peuples faisaient moins de cas des nouveaux oracles que des anciens; mais cela n'empêchait pas que les anciens ne ressemblassent parfaitement aux nouveaux. Ou un démon allait se loger dans un temple d'Éphession, pour y rendre des oracles, dès qu'il avait plu à Alexandre d'en faire élever un à Éphession comme à un dieu; ou, s'il se rendait des oracles dans ce temple sans démon, il pouvait bien s'en rendre de même dans le temple d'Apollon Pythien. Or, il serait, ce me semble, fort étrange et fort surprenant qu'il n'eût fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un démon en possession d'un temple, et faire naître par là une éternelle occasion d'erreur à tous les hommes.

CHAPITRE XII

Lieux où étaient les oracles.

Nous allons entrer présentement dans le détail des artifices que pratiquaient les prêtres : cela renferme beaucoup de choses de l'antiquité assez agréables et assez particulières.

Les pays montagneux, et par conséquent pleins d'antrès et de cavernes, étaient les plus abondants en oracles. Telle était la Béotie, qui anciennement, dit Plutarque, en avait une très grande quantité. Remarquez, en passant, que les Béotiens étaient en réputation d'être les plus sottes gens du monde ; c'était là un bon pays pour les oracles ; des sots et des cavernes !

Je ne crois point que le premier établissement des oracles ait été une imposture méditée ; mais le peuple tomba dans quelque superstition qui donna lieu à des gens un peu plus raffinés d'en profiter. Car les sottises du peuple sont telles assez souvent, qu'elles n'ont pu être prévues, et quelquefois ceux qui le trompent ne songeaient à rien moins, et ont été invités par lui-même à le tromper. Ainsi ma pensée est qu'on n'a point mis d'abord des oracles dans la Béotie, parce qu'elle est montagneuse ; mais que l'oracle de Delphes ayant une fois pris naissance dans la Béotie de la manière que nous avons dit, les autres que l'on fit à son imitation dans le même pays, furent mis dans des cavernes, parce que les prêtres en avaient reconnu la commodité.

Cet usage ensuite se répandit presque partout. Le prétexte des exhalaisons divines rendait les cavernes nécessaires ; et il semble de plus que les cavernes inspirent d'elles-mêmes je ne sais quelle horreur qui n'est pas inutile à la superstition. Dans les choses qui ne sont faites que pour frapper l'imagination des hommes, il ne faut rien négliger. Peut-être la situation de Delphes a-t-elle bien servi à la faire regarder comme une ville sainte. Elle était à moitié chemin de la montagne du Parnasse, bâtie sur un peu de terre-plein, et environnée de précipices, qui la fortifiaient sans le secours de l'art. La partie de la montagne, qui était au-dessus, avait à peu près la figure d'un théâtre, le cri des hommes et le son des trompettes se multipliaient dans les

rochers. Croyez qu'il n'y avait pas jusqu'à ces échos qui ne valussent leur prix¹.

La commodité des prêtres et la majesté des oracles demandaient donc également des cavernes; aussi ne voyez-vous pas un si grand nombre de temples prophétiques en plat pays; mais s'il y en avait quelques-uns, on savait bien remédier à ce défaut de leur situation; au lieu de cavernes naturelles on en faisait d'artificielles, c'est-à-dire, de ces sanctuaires qui étaient des espèces d'antres où résidait particulièrement la divinité, et où d'autres que les prêtres n'entraient jamais.

Quand la Pythie se mettait sur le trépied, c'était dans son sanctuaire, lieu obscur et éloigné d'une certaine petite chambre où se tenaient ceux qui venaient consulter l'oracle. L'ouverture même de ce sanctuaire était couverte de feuillages de laurier; et ceux à qui on permettait d'en approcher, n'avaient garde d'y rien voir.

D'où croyez-vous que vienne la diversité avec laquelle les anciens parlent de la forme de leurs oracles? c'est qu'ils ne voyaient point ce qui se passait dans le fond de leurs temples.

Par exemple, ils ne s'accordent point les uns avec les autres sur l'oracle de Dodone; et cependant que devait-il y avoir de plus connu des Grecs? Aristote, au rapport de Suidas, dit qu'à Dodone il y a deux colonnes, sur l'une desquelles est un bassin d'airain, et sur l'autre la statue d'un enfant qui tient un fouet, dont les cordes, étant aussi d'airain, font du bruit contre le bassin, lorsqu'elles y sont poussées par le vent.

Démon, selon le même Suidas, dit que l'oracle de Jupiter Dodonéen, est tout environné de bassins qui, aussitôt que l'un est poussé contre l'autre, se communiquent ce mouvement en rond, et font un bruit qui dure assez de temps.

D'autres disent que c'était un chêne résonnant qui secouait ses branches et ses feuilles lorsqu'il était consulté, et qui déclarait ses volontés par des prêtresses nommées Dodonides.

Il paraît bien, par tout cela, qu'il n'y avait que le bruit de constant^{*(38)}, parce qu'on l'entendait de dehors; mais

1. Quiconque a vu la sauvagerie grandiose du site de Delphes entre une courbe profonde et mystérieuse et le contrefort escarpé du Parnasse, qui le domine, se rend compte que c'était le lieu de la Grèce le plus propre à inspirer l'horreur religieuse favorable à l'éclosion des oracles.

comme on ne voyait point le dedans du lieu où se rendait l'oracle, on ne savait que par conjecture ou par le rapport infidèle des prêtres, ce qui causait le bruit. Il se trouve pourtant dans l'histoire, que quelques personnes ont eu le privilège d'entrer dans ces sanctuaires; mais ce n'était pas des gens moins considérables qu'Alexandre et Vespasien. Strabon¹ rapporte de Callisthène², qu'Alexandre entra seul avec le prêtre dans le sanctuaire d'Ammon, et que tous les autres n'entendirent l'oracle que de dehors.

Tacite dit aussi que Vespasien étant à Alexandrie, et ayant déjà des desseins sur l'empire, voulut consulter l'oracle de Sérapis, mais qu'il fit auparavant sortir tout le monde du temple. Peut-être cependant n'entra-t-il pas pour cela dans le sanctuaire. A ce compte, les exemples d'un tel privilège seront très rares; car mon auteur avoue qu'il n'en connaît point d'autres que ces deux-là, si ce n'est peut-être qu'on veuille ajouter ce que Tacite dit de Titus, à qui le prêtre de la Vénus de Paphos³ ne voulut découvrir qu'en secret beaucoup de grandes choses qui regardaient les desseins qu'il méditait alors; mais cet exemple prouve encore moins que celui de Vespasien la liberté que des prêtres accordaient aux grands d'entrer dans les sanctuaires de leurs temples. Sans doute il fallait un grand crédit pour les obliger à la confiance de leurs mystères, et même ils ne la faisaient qu'à des princes naturellement intéressés à leur garder le secret, et qui, dans le cas où ils se trouvaient, avaient quelque raison particulière de faire valoir les oracles.

Dans ces sanctuaires ténébreux étaient cachées toutes les machines^{*(39)} des prêtres, et ils y entraient par des conduits souterrains. Rufin⁴ nous décrit le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts; et pour rapporter un témoignage encore plus fort que le sien, l'Écriture Sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'imposture des prêtres de Bélus, qui savaient bien rentrer secrètement dans son temple pour prendre les viandes qu'on y avait offertes? Il me semble que cette histoire seule devait décider toute la question en notre faveur. Il s'agit là d'un des

1. Géographe grec (66 avant J.-C.-24 après J.-C.). Il fit une géographie en XVII livres; ses *Memoires historiques*, dont la *Géographie* formait le complément, sont perdus; 2. Historien grec qui raconta élogieusement la conquête de la Perse. Sa sincérité lui valut d'être exécuté par Alexandre (328 avant J.-C.); 3. Ville de Chypre, spécialement consacrée au culte de Vénus; 4. Écrivain ecclésiastique latin (345-410). Le titre principal de Rufin est d'avoir fait connaître à l'Église latine les Pères de l'Église d'Orient.

miracles du paganisme qui était cru le plus universellement, de ces victimes que les dieux prenaient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Écriture attribue-t-elle ce prodige aux démons ? Point du tout, mais à des prêtres imposteurs ; et c'est là la seule fois où l'Écriture s'étend un peu sur un prodige du paganisme ; et en ne nous avertissant point que tous les autres n'étaient pas de la même nature, elle nous donne à entendre fort clairement qu'ils en étaient. Combien, après tout, devait-il être plus aisé de persuader aux peuples que les dieux descendaient dans des temples pour leur parler, leur donner des instructions utiles, que de leur persuader qu'ils venaient manger des membres de chèvres et de moutons ? Et si les prêtres mangeaient bien en la place des dieux, à plus forte raison pouvaient-ils parler aussi en leur place.

Les voûtes des sanctuaires augmentaient la voix, et faisaient un retentissement qui imprimait de la terreur : aussi voyez-vous, dans tous les poètes, que la Pythie poussait une voix plus qu'humaine ; peut-être même les trompettes, qui multipliaient le son, n'étaient-elles pas alors tout à fait inconnues ; peut-être le chevalier Morland n'a-t-il fait que renouveler un secret que les prêtres païens avaient su avant lui, et dont ils avaient mieux aimé tirer du profit, en ne le publiant pas, que de l'honneur en le publiant. Du moins le P. Kirker assure qu'Alexandre avait une de ces trompettes avec laquelle il se faisait entendre de toute son armée en même temps.

Je ne veux pas oublier une bagatelle, qui peut servir à marquer l'extrême application que les prêtres avaient à fourber. Du sanctuaire ou du fond des temples, il sortait, quelquefois une vapeur très agréable, qui remplissait tout le lieu où étaient les consultants. C'était l'arrivée du dieu qui parfumait tout. Jugez si des gens qui poussaient jusqu'à ces minuties presque inutiles l'exactitude de leurs impostures, pouvaient rien négliger d'essentiel.

FIN DU PAGANISME ET DES ORACLES.

On trouve des édits de Constantin et de Julien, alors Césars (ensemble), par lesquels toute divination est défendue sous peine de la vie, non seulement celle des astrologues

et des interprètes de songes et des magiciens, mais aussi celle des augures et des auspices, ce qui donnait une grande atteinte à la religion des Romains. Les empereurs avaient un intérêt particulier à défendre toutes les divinations, parce qu'on ne faisait autre chose que s'enquérir de leur destinée et principalement des successeurs qu'ils devaient avoir, et tel se révoltait et prétendait à l'empire pour avoir été flatté par un devin. Julien, lorsqu'il se vit empereur, s'appliqua à rétablir le plus qu'il put des oracles qui étaient ruinés... Il fit plus : il voulut être prophète de l'oracle de Didyme. Il était souverain pontife puisqu'il était empereur ; mais les empereurs n'avaient pas coutume de faire grand usage de cette dignité sacerdotale. Pour lui, il prit la chose plus sérieusement. La lettre qu'il écrivit à Ariace, pontife de Galatie, nous apprend de quelle manière il se prenait à faire reflourir le paganisme. Il juge que le meilleur secret pour restaurer le paganisme est d'y transporter les vertus du christianisme, la charité pour les étrangers, le soin d'enterrer les morts et la sainteté de vie que les chrétiens, dit-il, feignent si bien. Il veut que ce pontife, par raison ou par menaces, oblige les prêtres de Galatie à vivre régulièrement, à s'abstenir des spectacles et des cabarets, à quitter tous les emplois bas ou infâmes, à s'adonner uniquement avec toute leur famille au culte des dieux et avoir l'œil sur les Galiléens, pour réprimer leurs impiétés et leurs profanations... Enfin, il dit quelles distributions il a ordonné que l'on fasse tous les ans aux pauvres de la Galatie et il commande à ce pontife de faire bâtir dans chaque ville plusieurs hôpitaux où soient reçus, non seulement les païens, mais aussi les autres... Avec ces soins et cette imitation du christianisme, Julien, s'il eût vécu, eût apparemment retardé la ruine de sa religion ; mais Dieu ne lui laissa pas achever deux années de règne... Sous l'empire de Valentinien¹, ce qui est constant, c'est que l'on a des inscriptions de Rome et d'autres villes, par lesquelles il paraît que des personnes de grande distinction firent des sacrifices nommés *Taurobolia* et *Criobolia*, c'est-à-dire aspersion de sang de taureau ou aspersion de sang de bélier. Il semble même, par la quantité des inscriptions, que cette cérémonie ait été principalement à la mode du temps de Valentinien

1. Nom de plusieurs empereurs d'Occident (364-455). C'est sous le règne de Valentinien III qu'eut lieu l'invasion d'Attila.

et des autres empereurs du même nom. Comme elle est une des plus bizarres et des plus singulières du paganisme, je crois qu'on ne sera pas fâché de la connaître. Prudence, qui pouvait l'avoir vue, nous la décrit assez au long. On creusait une fosse assez profonde où celui pour qui se devait faire la cérémonie descendait avec des bandelettes sacrées à la tête, avec une couronne, enfin avec tout un équipement mystérieux; on mettait sur la fosse un couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenait sur le couvercle un taureau couronné de fleurs et ayant les cornes et le front orné de petites lames d'or. On l'égorgeait avec un couteau sacré; son sang coulait par ces trous dans la fosse, et celui qui y était le recevait avec beaucoup de respect; il y présentait son front, ses joues, ses bras, ses épaules, enfin toutes les parties de son corps, et tâchait de n'en pas laisser tomber une goutte ailleurs que sur lui. Ensuite il sortait de là, hideux à voir, tout souillé de ce sang, ses cheveux, sa barbe, ses habits tout dégouttants; mais aussi il était purgé de tous ses crimes et régénéré pour l'éternité; car il paraît positivement par les inscriptions que ce sacrifice était pour ceux qui le recevaient une régénération mystique et éternelle. Les femmes recevaient cette régénération aussi bien que les hommes. On y associait qui l'on voulait et, ce qui est encore plus remarquable, des villes entières la recevaient par députés. Nous voici enfin, sous Théodose et ses fils¹, à la ruine entière du paganisme. Théodose commença par l'Égypte où il fit fermer tous les temples. Ensuite il alla jusqu'à faire abattre celui de Sérapis, le plus fameux de toute l'Égypte. Le sophiste Eunapius², païen, paraît avoir grand regret au temple de Sérapis et nous en décrit la fin malheureuse avec assez de bile. Il dit que des gens qui n'avaient jamais entendu parler de la guerre se trouvèrent pourtant fort vaillants contre les pierres de ce temple et principalement contre les riches offrandes dont il était plein; que dans ces lieux saints on plaça des moines, gens infâmes et inutiles, qui, pourvu qu'ils eussent un habit noir et malpropre, prenaient un esprit tyrannique sur l'esprit des peuples, et que ces moines, au lieu des dieux que

1. Empereur romain (346-395) qui, le dernier, réunit sous son sceptre l'empire d'Orient et celui d'Occident. Il mourut en partageant l'empire entre ses deux fils, Arcadius et Honorius;

2. Biographe et historien grec (347-420). Il écrivit un recueil de *Vies des philosophes et des rhéteurs*, et une *Histoire* dont il ne reste que des fragments.

l'on voyait par les lumières de la raison, donnaient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes, qu'on avait salées afin de les conserver. C'est ainsi que cet impie traite les moines et les reliques; il fallait que la licence fût encore bien grande du temps qu'on écrivait de pareilles choses sur la religion des empereurs. Ruffin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts et de machines disposées pour les fourberies des prêtres. Il nous apprend entre autres choses qu'il y avait à l'orient du temple une petite fenêtre par où entraient à certains jours un rayon de soleil qui allait donner sur la bouche de Sérapis. Alors on disait que le soleil saluait ce dieu. Dans le même temps on apportait un simulacre du soleil qui était de fer, et qui, étant attiré par de l'aimant caché dans la voûte, s'élevait vers Sérapis. Quand le simulacre de fer retombait et que le rayon se retirait de dessus la bouche de Sérapis, le soleil lui avait assez fait la cour et retournait à ses affaires. Les derniers efforts du paganisme furent ceux que fit Symmaque¹ pour obtenir des empereurs Valentinien, Théodose et Arcadius le rétablissement des privilèges des Vestales et de l'autel de la Victoire dans le Capitole; mais tout le monde sait avec quelle vigueur saint Ambroise s'y opposa. Il paraît pourtant par les pièces mêmes de ce fameux procès que Rome avait encore l'air extrêmement païen... Tout l'exercice de la religion païenne fut défendu sous peine de la vie, par une constitution des empereurs Valentinien III et Martin, *l'an 451 de Jésus-Christ*... Ce qu'il y avait dans le paganisme de plus extravagant et de plus barbare, de plus opposé à la raison et à l'intérêt connu des hommes, fut le dernier à finir, je veux dire les victimes humaines... Ces cérémonies pleines d'horreur ont duré autant que les oracles où il n'y avait tout au plus que de la sottise et de la crédulité.

1. Orateur romain (340-410), fidèle au paganisme. Il intervint auprès de Gratien, en vain; puis auprès de Valentinien II, sans plus de succès, car il avait à lutter contre saint Ambroise. Sa persistance à défendre une religion en ruine le fit disgracier par Théodose.

DIGRESSION SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES¹

1688

NOTICE

Le 27 janvier 1687, Charles Perrault, au cours d'une séance extraordinaire de l'Académie, donna lecture d'un poème intitulé *le Siècle de Louis le Grand*. Il y rabaissait les anciens, qu'il jugeait fort mal, exaltait les modernes qui ne le méritaient guère : Chapelain, de Saint-Amand, Scudéry : c'était se déclarer l'ennemi des grands écrivains. Après cette séance, La Fontaine composa son *Épître* à Huet, Boileau, ses épigrammes, où il traite ses collègues de l'Académie de Hurons et de Topinambous. Dacier, Ménage, l'Université prirent parti contre Perrault. Mais celui-ci fut soutenu par tous les jeunes esprits avides de nouveauté, par les femmes, par La Motte, par Fontenelle. Nous avons déjà vu que dans ses *Dialogues des morts*, Fontenelle avait pris position pour les modernes. Il ne se jeta pas dans la querelle avec la fougue de ses partisans, mais il escarmoucha à sa façon : ses attaques étaient fines et incessantes. Son *Histoire des oracles* n'est qu'un long réquisitoire contre l'antiquité. Et coup sur coup il va publier le *Discours sur la nature de l'Églogue* qui est une critique de Théocrite et des littératures latine et grecque, et la *Digression sur les anciens et les modernes*. La nature, dit-il, est toujours la même : « Et elle n'a point formé Platon, Démosthène, ni Homère d'une argile plus fine, ni mieux préparée que nos philosophes, nos orateurs et nos poètes d'aujourd'hui... Si les arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes n'étaient pas plus grands que ceux d'aujourd'hui, il n'y a pas de raison pour que Homère, Platon, Démosthène ne puissent être égalés... Au contraire, nous sommes supérieurs aux anciens, car étant montés sur leurs épaules, nous voyons plus loin qu'eux²... »

1. La querelle remonte assez loin : c'était la réaction fatale de l'enthousiasme excessif, pendant la Renaissance, pour les œuvres de l'antiquité. Déjà, le 26 février 1635, Boisrobert, à l'Académie, avait attaqué les anciens et notamment Homère. De son côté, Desmarets de Saint-Sorlin avait voulu prouver la supériorité de la poésie chrétienne sur la poésie païenne. Boileau le réfuta dans son *Art poétique* (Chant III). Corneille prit part aussi à la défense des anciens. Le conciliant P. Bonhours tenta, par ses *Entretiens d'Eugène et d'Ariste* (1671), de clore le débat. Mais la véritable querelle ne devait éclater que plus tard, en 1687, et durer jusqu'en 1700 environ; 2. Les deux camps se lancèrent force épigrammes, composèrent maints écrits (*Réflexions sur Longin*, 1694), et la querelle s'éteignit peu à peu, grâce, d'abord, à la réconciliation de Boileau et de Perrault, puis à l'intervention de Fenelon, qui résuma, dans sa *Lettre à l'Académie*, les arguments apportés par les uns et les autres.

La querelle fut encore aggravée par l'antagonisme qui opposait les partisans de Corneille et ceux de Racine. Les débuts de Fontenelle avaient fait espérer aux admirateurs de Corneille que Racine allait avoir un dangereux rival. Mais « Aspar » fut un échec. Racine en fit une chanson et Fontenelle s'en vengea plus tard en publiant une critique acerbe d'*Esther* et d'*Athalie*. Aussi les partisans des anciens et de Racine mirent-ils tout en œuvre pour écarter Fontenelle de l'Académie¹. Ce ne fut qu'après quatre échecs qu'il put être élu. Son discours de réception ne fut qu'un long panégyrique des modernes. Peu de temps après, il refusa sa voix à La Bruyère qui sollicitait le fauteuil de Benserade. Cependant l'auteur des *Caractères* fut élu et prenant le contre-pied des opinions de Fontenelle, il vanta les œuvres de Racine au détriment de celles de Corneille. Fontenelle répliqua en accusant La Bruyère de calomnie et d'incohérence. Nous savons comment La Bruyère a réagi². Fontenelle fut sage et ne répliqua point³.

1. Il fut élu en mai 1691, pour la place, laissée vacante, de M. de Villayer, doyen au Conseil d'État; 2. Cf. Jugements : *Portrait de Cydias*. De son côté, Boileau, dans son *Ode sur la prise de Namur* (1693) avait écrit :

« J'aime mieux, nouvel Icare,
Dans les airs suivre Pindare,
Tomber du ciel le plus haut,
Que, loué de Fontenelle
Raser, timide hirondelle,
La terre, comme Perrault. »

A la prière de M. de Pontchartrain fils, Boileau supprima cette strophe par égard pour Fontenelle. 3. Le portrait de Cydias est donc une œuvre de polémique et non de critique impartiale. C'en était dû suffire pour qu'on ne fût pas tenté de juger du mérite de l'un d'après la médisance de l'autre. Et cependant rien n'a plus fait que ce portrait pour établir l'ostracisme dont souffrent si injustement Fontenelle et ses écrits. Plus tard encore, un poète écrira, mais ce n'est que J.-B. Rousseau :

« Depuis trente ans, un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle.
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle...
C'est le pédant le plus joli du monde. »

DESCARTES ET LA LOGIQUE¹

Ce qu'il y a de principal dans la philosophie, et ce qui de là se répand sur tout, je veux dire la manière de raisonner, s'est extrêmement perfectionné dans ce siècle. Je doute fort que la plupart des gens entrent^{*}(49) dans la remarque que je vais faire : je la ferai cependant pour ceux qui se connaissent en raisonnements; et je puis me vanter que c'est avoir du courage, que de s'exposer, pour l'intérêt de la vérité, à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque matière que ce soit, les anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la dernière perfection. Souvent de faibles convenances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours vagues et confus, passent chez eux pour des preuves; aussi rien ne leur coûte à prouver : mais ce qu'un ancien démontrait en se jouant, donnerait, à l'heure qu'il est, bien de la peine à un pauvre moderne; car de quelle rigueur n'est-on pas sur les raisonnements? On veut qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingénieuse, si elle ne va pas au fait. Avant Descartes, on raisonnait plus commodément; les siècles passés sont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse ou incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises. Enfin il règne non seulement dans nos bons ouvrages de physique et de métaphysique, mais dans ceux de religion, de morale, de critique, une précision et une justesse qui, jusqu'à présent, n'avaient été guère connues.

1. C'est à propos de la Querelle des anciens et des modernes que Fontenelle est amené à faire l'éloge de Descartes, comme maître de méthode et de logique, pour montrer que les modernes raisonnent plus justement que les anciens, parce que les méthodes de raisonnement mises en honneur par les philosophes sont devenues plus rigoureuses.

VIE DE P. CORNEILLE¹

AVEC L'HISTOIRE DU THÉÂTRE FRANÇAIS JUSQU'A LUI
(1742)

PORTRAIT DE CORNEILLE

Corneille était assez grand et assez plein^{*(41)}, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout à fait nette. Il lisait ses vers avec force, mais sans grâce.

Il savait les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenait principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre^{*(42)}. Il n'avait pour toutes les autres connaissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait si parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait; et, pour trouver le grand Corneille, il le fallait lire. Il était mélancolique. Il lui fallait des sujets plus solides pour espérer ou pour se réjouir que pour se chagriner ou pour craindre. Il avait l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence; au fond, il était très aisé à vivre; bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portait assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachements. Il avait l'âme fière et indépendante; nulle souplesse, nul manège; ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine, et très peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait point la cour; il y apportait un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attirait que des louanges, et un mérite qui n'était point le mérite de ce pays-là. Rien n'était égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légères lui causaient de l'effroi et de la terreur. Il avait plus d'amour pour l'argent que

1. Ouvrage écrit en 1685 sur lequel Fontenelle a travaillé jusqu'en 1742.

d'habileté ou d'application pour en amasser. Il ne s'était point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir; mais, quoique sensible à la gloire, il était fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assurait trop peu sur son rare mérite^{*}(43), et croyait trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité et de droiture naturelle, il a joint, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion, et plus de piété que son genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre; et ils lui ont toujours fait grâce en faveur de la pureté qu'il avait établie sur la scène, des nobles sentiments qui règnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

LE CID — CORNEILLE ET RICHELIEU

Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre et un mathématicien, qui de toutes les comédies du monde ne connaissaient que le *Cid*; l'horrible barbarie où ils vivaient n'avait pu empêcher le nom du *Cid* d'aller jusqu'à eux. Corneille avait, dans son cabinet, cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hormis l'esclavonne et la turque. Elle était en allemand, en anglais, en flamand; et par une exactitude flamande, on l'avait rendue vers pour vers. Elle était en italien, et, ce qui est plus étonnant, en espagnol. Les Espagnols avaient bien voulu copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenait. M. Pellisson¹, dans sa belle histoire de l'Académie française, dit qu'en plusieurs provinces de France, il était passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid*. Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs qui ne le goûtaient pas, et à la cour, où c'eût été très mal parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal Richelieu.

Ce grand homme avait la plus vaste ambition qui ait jamais été. Sa gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable maison d'Autriche, de

1. Pellisson (1624-1693), littérateur. Il abjura le protestantisme et fut nommé historiographe. Ses meilleurs écrits sont : *Discours et Mémoires pour Fouquet*, l'*Histoire de l'Académie française jusqu'en 1652*.

remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisait point; il y voulait joindre encore celle de faire des comédies; et que l'on ne croie pas qu'il s'en tint là. En même temps qu'il faisait des comédies, il se piquait de faire de beaux livres de dévotion. Les livres de dévotion ne l'empêchaient pas de songer à plaire aux dames par les agréments de sa personne. Malgré sa galanterie, il prétendait passer pour savant en hébreu, en syriaque et en arabe, jusque-là qu'il voulut acheter cent mille écus la *Polyglotte* de Le Jay¹ pour la mettre sous son nom. Enfin, en fait de gloire il embrassait tout ce qui paraît le plus se contredire : génie infiniment élevé, dont les défauts mêmes ont de la noblesse, et s'attiraient presque du respect aussi bien que ses grandes qualités.

Une de celles qu'il prétendait réunir en lui, c'est-à-dire celle de poète, le rendit jaloux du *Cid*. Il avait eu part à quelques pièces qui avaient paru sous le nom de Desmarets² son confident, et, pour ainsi dire, son premier commis dans le département des affaires poétiques. On prétend que le cardinal travailla beaucoup à *Mirame*, tragédie assez médiocre, et qui emprunte son nom d'une princesse assez mal morigénée*(44). « Il témoigna, dit Pellisson, des tendresses de père pour cette pièce, dont la représentation lui coûta deux ou trois cent mille écus, et pour laquelle il fit bâtir cette grande salle de son palais, qui sert encore aujourd'hui à ce spectacle. Aussi est-elle intitulée : *Ouverture du Palais Cardinal*. » J'ai ouï dire que les applaudissements que l'on donnait à cette pièce, ou plutôt à celui que l'on savait qui y prenait beaucoup d'intérêt, transportaient le cardinal hors de lui-même; que tantôt il se levait et se tirait à moitié du corps hors de sa loge pour se montrer à l'assemblée; tantôt il imposait silence pour faire entendre des endroits encore plus beaux. On peut voir dans l'histoire de l'Académie, un autre exemple très remarquable de ses faiblesses d'auteur et en même temps de sa grandeur d'âme à l'occasion de la *grande pastorale* dont il avait fourni le

1. Érudit (1588-1674). Il travailla dix-sept ans à la *Bible polyglotte*, qui contient les versions hébraïque, samaritaine, chaldaïque, grecque, syriaque, latine, arabe; 2. Desmarets de Saint-Sorlin (1595-1670). Protégé par Richelieu, il fit partie de l'Académie française dès sa création et en fut le premier chancelier. Il donna d'abord *Aspasie*, tragédie (1636). Il écrivit ensuite *Mirame*, sur le plan imaginé par le cardinal, qui lui-même en composa quelques scènes. Il fit encore *Scipion*, *Roxane*, etc..., et ne rencontra le succès qu'avec les *Visionnaires*. Il fut un ennemi acharné des jansénistes et un partisan des modernes.

sujet, et fait beaucoup de vers. Il avait donné le plan et l'intrigue des *Tuilleries* et de l'*Aveugle de Smyrne*, pièce dont il fit faire les cinq actes à cinq auteurs différents, qui furent de Boisrobert¹, Corneille, Colletet², de l'Estoile³, et Rotrou. Le plus grand mérite de ces comédies consiste dans le nom de l'inventeur et la singularité de l'exécution. Ici, je ne puis m'empêcher de dire que je soupçonnerais volontiers le cardinal d'avoir aussi eu part à l'*Europe* de Desmarets. C'est une allégorie politique. Francion et Ibère sont amoureux d'Europe. Ibère s'en fait haïr par des manières hautaines et dures, par un génie tyrannique. Francion plaît par des qualités tout opposées. Ibère et Francion, quoique amants de la reine Europe, ne laissent pas de faire la cour à des princesses d'un moindre rang, telle qu'est Austrasie. Francion, toujours heureux en amour, obtient d'elle trois nœuds de cheveux, qui, quand on a ôté le voile de l'allégorie, se trouvent être les places de Clermont, Stenay et Jametz. Toute la pièce est de ce caractère, qui sent bien le ministre poète. Le cardinal qui, par ses galanteries, avait obtenu les trois nœuds de cheveux, a bien l'air de se vanter de ses bonnes fortunes. Quand le *Cid* parut, le cardinal en fut aussi alarmé que s'il avait vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, et se mit à leur tête. De Scudéry publia ses observations sur le *Cid*, adressées à l'Académie française, qu'il en fait juge, et que le cardinal, son fondateur, sollicitait puissamment contre la pièce accusée : mais afin que l'Académie pût juger, ses statuts voulaient que l'autre partie, c'est-à-dire Corneille, y consentit. On tira de lui une espèce de consentement qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal, et qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre, qui était son bienfaiteur ? car il récompensait, comme ministre, ce même mérite, dont il était jaloux comme poète ; et il semble que cette grande âme ne pouvait pas avoir de faiblesse qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'Académie française donna ses *Sentiments sur le Cid* ;

1. L'abbé François Le Métel de Boisrobert (1592-1662), fut un des favoris de Richelieu. C'est sur son initiative que fut créée l'Académie française. Il composa un grand nombre de tragédies ;
 2. 1598-1659. Il fut aussi un des protégés de Richelieu. Outre quelques pièces de théâtre, on cite de lui des recueils de vers et une *Histoire des poètes français* ;
 3. 1597-1651. Il a écrit, en outre, la *Belle esclave* (1643), et l'*Intrigue des Filous* (1648).

et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devait, et à la passion du cardinal, et à l'estime prodigieuse que le public avait conçue de cet ouvrage. Elle satisfait le cardinal en reprenant exactement tous les défauts du *Cid*, et le public en le reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges. Corneille ne répondit point à la critique. *La même raison*, disait-il, *qu'on a eue pour la faire, m'empêche d'y répondre*. Cependant le *Cid* a survécu à cette critique. Toute belle qu'elle est, on ne la connaît plus, et il a encore son premier éclat¹.

1. Comparer le parallèle entre Corneille et Racine de La Bruyère (I, 54) avec le jugement de Fontenelle : « ... Corneille n'a eu devant les yeux aucun auteur qui ait pu le guider. Racine a eu Corneille...

« Les caractères de Corneille sont vrais, quoiqu'ils ne soient pas communs. Les caractères de Racine ne sont pas vrais, parce qu'ils sont communs...

« Quand on a le cœur noble, on voudrait ressembler aux héros de Corneille, et quand on a le cœur petit, on est bien aise que les héros de Racine nous ressemblent...

« La tendresse et le gracieux de Racine se trouvent quelquefois dans Corneille; le grand Corneille ne se trouve jamais dans Racine...

« Racine n'a presque jamais peint que des Français et que le siècle présent, même quand il a voulu peindre un autre siècle et d'autres nations. On voit dans Corneille toutes les nations et tous les siècles qu'il a voulu peindre...

« Des auteurs inférieurs à Racine ont réussi après lui dans son genre; aucun auteur, même Racine, n'a osé toucher, après Corneille, au genre qui lui était particulier. »

LES ÉLOGES

NOTICE

Fontenelle philosophe et savant.

Nommé membre de l'Académie des Sciences en 1697, il en devint deux ans plus tard, le secrétaire perpétuel. Il fut aussi nommé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il était dès lors un personnage considérable dans la société. Il fréquentait tous les salons : chez la duchesse du Maine¹, qui s'installe à Sceaux en 1700, où elle réunit tous ceux qui voulaient échapper aux ennuis de Versailles dans les dernières années de Louis XIV ; chez M^{lle} Lecouvreur², où il coudoyait tous les gens du théâtre et de la littérature ; chez la marquise de Lambert³, qui tenait salon le mardi et où l'on s'occupait de lettres, de morale et de sciences ; chez M^{me} de Tencin⁴, dont le salon fut un des plus brillants du siècle, où Fontenelle rencontrait Montesquieu, Marivaux, d'Argental, Marmontel ; chez M^{me} Geoffrin⁵ qui succéda à M^{me} de Tencin.

Il entretint aussi une correspondance avec les savants étrangers, avec Gottsched de Leipzig, le chevalier Hans Sloane de la Société royale de Londres, avec 'S Gravesande de La Haye, avec Vernet de Genève. Sa position de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences fait de lui un personnage européen. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre dans sa carrière. Le Fontenelle bel-esprit n'a pas disparu. Il continue à écrire des tragédies ; mais le savant prend le pas sur le bel esprit et il va désormais, grâce à sa fonction nouvelle, jouer un rôle capital dans l'histoire de la science : « Il fallait à cette compagnie un secrétaire qui entendît et parlât bien toutes les différentes langues de ces savants, celle d'un chimiste par exemple et celle d'un astronome ; qui fût auprès du public leur interprète commun ; qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites des éclaircissements, un certain tour et même un agrément que les auteurs négligent quelquefois de leur donner et que cependant la

1. Anne-Louise de Bourbon, duchesse du Maine (1676-1753) ; 2. Adrienne Couvreur, dite Lecouvreur (1692-1750), remarquable actrice qui excella dans les rôles des héroïnes de Racine. Elle est morte jeune, maîtresse du maréchal de Saxe, empoisonnée par une rivale ; 3. Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de Lambert (1647-1733) tenait le seul salon où l'on causait sérieusement au lieu de jouer. Fontenelle en a fait un vif éloge. Elle a laissé des *Lettres sur la véritable éducation* (1729), *Métaphysique d'amour* (1727) ; 4. Claudine-Alexandrine Guérin, marquise de Tencin (1681-1749), célèbre d'abord pour sa vie scandaleuse : elle fut même accusée d'assassinat. Elle a écrit les *Mémoires du comte de Comminges* (1735) et les *Malheurs de l'amour* (1747) ; 5. Marie-Thérèse Rodet (1699-1777) ; chez elle se réunissaient les encyclopédistes à la plupart desquels elle distribuait des pensions.

plupart des lecteurs demandent; enfin qui, par son caractère, fût exempt de partialité et propre à rendre un compte désintéressé des contestations académiques. » C'est par ces paroles que Fontenelle caractérise Du Hamel qui l'avait précédé comme secrétaire de l'Académie, mais elles ne conviennent à personne mieux qu'à lui, et elles lui conviennent d'autant mieux, que répudiant le latin dont se servait Du Hamel, c'est désormais en français qu'il va rédiger ses rapports et s'adresser par-dessus la tête de ses confrères à un public nouveau, peu préparé à goûter l'austérité de la science. C'est dans les *Analyses* et *Extraits* des travaux de l'Académie, dans les deux *Histoires de l'Académie* et dans les *Eloges des Académiciens* que Fontenelle a déployé toutes ces qualités qu'il a louées dans son prédécesseur. « On ne peut parcourir cette immense série de rapports sur des objets si divers sans être émerveillé du génie facile de Fontenelle. La description précise d'un fait d'histoire naturelle succède à un exposé fort net de l'arithmétique binaire inventée par Leibniz et retrouvée dans une antiquité chinoise. Vous êtes entretenu par le même homme d'une comète aperçue à Pékin, d'une aurore boréale visible trois années de suite à Paris, d'un système de musique et d'une roue ou vis de forme nouvelle, des quatre lunes de Saturne et de la digestion. » (Villemain, XVIII^e siècle.)

Le changement de lecteurs et d'auditoire eut pour effet un changement heureux dans sa manière d'écrire. Il n'avait plus à tenir compte des préventions et des « dégoûts » des belles marquises devant lesquelles il étalait les gentilleses de son esprit. Les *Analyses* et les *Extraits* étaient destinés aux savants, et les *Eloges* étaient prononcés devant ses confrères de l'Académie, que l'esprit intéressait beaucoup moins que la science. Il fallait donc se conformer à leurs goûts et c'est ce que fit Fontenelle. Il sut parler de la science avec le sérieux qui lui convient, et il le fit dans un style simple, net, d'une limpidité parfaite. Ce n'est pas qu'il ne cède jamais à la tentation de glisser un trait d'esprit, si l'occasion s'en présente : on ne se défait jamais entièrement de sa nature; mais quelques traits d'esprit, qu'il laisse tomber en passant et qui ne sont pas dépourvus de sel, ne gâtent pas le plaisir que donnent ses explications lumineuses. Les *Eloges* ont de plus un mérite particulier : c'est que, tout en exposant les découvertes des savants, il trace leur portrait moral. La Bruyère a tracé des portraits généraux qu'on admire à bon droit; mais ceux de ce Cydias dont il a si bien vu les défauts, l'emportent en intérêt sur les siens, de tout l'intérêt qui s'attache non seulement à des personnes réelles, mais à des grands hommes ou à de grands savants qui ont bien mérité de l'humanité. On sait avec quelle curiosité le public de nos jours cherche à connaître la vie intime des hommes célèbres. Fontenelle a deviné et voulu satisfaire cette sorte de curiosité et tout en présentant les travaux de ses confrères, il touche quelques mots de leur vie domestique, de leur caractère, de leurs innocentes manies. Comme il a connu la plupart d'entre

eux, on peut en toute confiance s'en rapporter à lui. Car ces *Eloges* n'ont pas le défaut ordinaire des panégyriques : ils n'exagèrent, ni ne dissimulent la vérité. Fontenelle l'a dit lui-même dans la Préface du second volume : « Le titre d'*Eloges* n'est pas trop juste : celui de *Vies* l'eût été davantage ; car ce ne sont proprement que des *Vies*, telles qu'on les aurait écrites, en rendant simplement justice. » C'est des *Vies* de Plutarque que ces *Eloges* se rapprochent, plus que des *Caractères* de La Bruyère. Fontenelle sait comme Plutarque noter le détail caractéristique et pittoresque et quand il parle d'un Leibniz ou d'un Vauban, ses héros ne le cèdent en rien aux grands hommes de Plutarque, et ils ont sans doute aussi l'avantage d'être plus vrais.

ÉLOGE DU MARÉCHAL DE VAUBAN

(1633-1707)

... Son père, qui n'était qu'un cadet, et qui de plus s'était ruiné dans le service, ne lui laissa qu'une bonne éducation et un mousquet. A l'âge de dix-sept ans, c'est-à-dire en 1651, il entra dans le régiment de Condé, compagnie d'Arcenay. Alors feu le Prince était dans le parti des Espagnols¹.

Les premières places fortifiées qu'il vit le firent ingénieur, par l'envie qu'elles lui donnèrent de le devenir. Il se mit à étudier avec ardeur la géométrie, et principalement la trigonométrie et le toisé; et dès l'an 1652, il fut employé aux fortifications de Clermont en Lorraine. La même année, il servit au premier siège de Sainte-Menehould, où il fit quelques logements et passa une rivière à la nage sous le feu des ennemis pendant l'assaut, action qui lui attira de ses supérieurs beaucoup de louanges et de caresses...

En 1653, il servit d'ingénieur en second sous le chevalier de Clerville, au second siège de Sainte-Menehould, qui fut reprise par le roi; et ensuite il fut chargé du soin de faire réparer les fortifications de la place.

Dans les années suivantes, il fit les fonctions d'ingénieur aux sièges de Stenay, de Clermont, de Landrecy, de Condé, de Saint-Guilain, de Valenciennes². Il fut dangereusement blessé à Stenay et à Valenciennes. Il n'en servit presque pas moins. Il reçut encore trois blessures au siège de Montmédy, en 1657; et comme la gazette en parla, on apprit dans son pays ce qu'il était devenu; car depuis six ans qu'il en était parti, il n'y était point retourné, et n'y avait écrit à personne; et ce fut là la seule manière dont il y donna de ses nouvelles...

Quand la guerre recommença, en 1667³, il eut la principale conduite des sièges que le roi fit en personne. Sa Majesté voulut bien faire voir qu'il était de sa prudence de s'en

1. Mazarin l'avait fait arrêter en janvier 1650. Il resta près de deux ans captif, et pour se venger du cardinal et de la reine, il passa aux Espagnols; 2. 1655-1656; 3. La guerre de Flandre, la première que fit Louis XIV.

assurer ainsi le succès. Il reçut au siège de Douai un coup de mousquet à la joue, dont il a toujours porté la marque...

Il fut occupé, en 1668, à faire des projets de fortifications pour les places de la Franche-Comté, de Flandre et d'Artois. Le roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille qu'il venait de construire, et ce fut le premier gouvernement de cette nature, en France. Il ne l'avait point demandé; et il importe et à la gloire du roi et à la sienne, que l'on sache que de toutes les grâces qu'il a jamais reçues, il n'en a demandé aucune, à la réserve de celles qui n'étaient pas pour lui...

Quoique son emploi ne l'engageât qu'à travailler à la sûreté des frontières, son amour pour le bien public lui faisait porter ses vues sur les moyens d'augmenter le bonheur du dedans du royaume. Dans tous ses voyages, il avait une curiosité dont ceux qui sont en place ne sont communément que trop exempts. Il s'informait avec soin de la valeur des terres, de ce qu'elles rapportaient, de la manière de les cultiver, des facultés des paysans, de leur nombre, etc... Il s'occupait ensuite à imaginer ce qui aurait pu rendre le pays meilleur, des grands chemins, des ponts, des navigations nouvelles...

La guerre, qui commença en 1672¹, lui fournit une infinité d'occasions glorieuses, surtout dans ce grand nombre de sièges que le roi fit en personne et que Vauban conduisit tous. Ce fut à celui de Maestricht, en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places, qu'il avait imaginée par une longue suite de réflexions, et qu'il a depuis toujours pratiquée. Jusque-là il n'avait fait que suivre avec plus d'adresse et de conduite les règles déjà établies; mais alors il en suivit d'inconnues, et fit changer de face à cette importante partie de la guerre. Les fameuses parallèles*(45) et les places d'armes parurent au jour; depuis ce temps il a toujours inventé sur ce sujet, tantôt les cavaliers de tranchée*(46), tantôt un nouvel usage des sapes et des demi-sapes*(47), tantôt les batteries en ricochet; et par là il avait porté son art à une telle perfection, que le plus souvent, ce qu'on n'aurait jamais osé espérer, devant les places les mieux défendues, il ne perdait pas plus de monde que les assiégés.

1. Guerre de Hollande.

C'était là son but principal, la conservation des hommes. Non seulement l'intérêt de la guerre, mais aussi son humanité naturelle les lui rendait chers. Il leur sacrifiait toujours l'éclat d'une conquête plus prompte, et une gloire assez capable de séduire; et ce qui est encore plus difficile, quelquefois il résistait en leur faveur à l'impatience des généraux et s'exposait aux redoutables discours d'un courtisan orgueilleux. Aussi les soldats lui obéissaient-ils avec un entier dévouement, moins animés encore par l'extrême confiance qu'ils avaient à sa capacité, que par la certitude et la reconnaissance d'être ménagés autant qu'il était possible...

La paix de Nimègue¹ lui ôta le pénible emploi de prendre des places, mais elle lui en donna un plus grand nombre à fortifier. Il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre, et par conséquent celui de son art. Strasbourg et Casal, qui passèrent, en 1681, sous le pouvoir du roi, furent ensuite ses travaux les plus considérables...

En 1706, après la bataille de Ramilly², le maréchal de Vauban fut envoyé pour commander à Dunkerque et sur la côte de Flandre. Il rassura par sa présence les esprits étonnés* 48 : il empêcha la perte d'un pays qu'on voulait lever pour prévenir le siège de Dunkerque, et le prévint d'ailleurs par un camp retranché qu'il fit entre cette ville et Bergues...

Il mourut le 30 mars 1707 d'une fluxion de poitrine...

Si l'on veut voir toute sa vie militaire en abrégé, il a fait travailler à trois cents places anciennes, et en a fait trente-trois neuves; il a conduit cinquante-trois sièges, dont trente ont été faits sous les ordres du roi en personne... il s'est trouvé à cent quarante actions de vigueur*(49).

Jamais les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger. Un sens droit et étendu, qui s'attachait au vrai par une espèce de sympathie, et sentait le faux sans le discuter, lui épargnait les longs circuits par où les autres marchent; et d'ailleurs sa vertu était en quelque sorte un instinct heureux, si prompt qu'il prévenait sa raison. Il méprisait cette politesse superficielle dont le monde se contente, et

1. 1678. L'Espagne paye les frais de la guerre; elle abandonna outre la Franche-Comté quatre autres provinces, Cambray, Maubeuge, etc..., que Vauban couvrit aussitôt de fortifications. 2. Guerre de la Succession d'Espagne (1701-1713). Malborough écrasa l'incapable Villars à Ramillies (mai 1706).



Phot. J. Boyer.

LEIBNIZ (1646-1716)

Bibliothèque nationale.

qui couvre souvent tant de barbarie; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui composaient une autre politesse plus rare qui était toute dans son cœur. Il seyait bien à tant de vertus de négliger des dehors, qui, à la vérité, lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité. Souvent le maréchal de Vauban a secouru de sommes assez considérables des officiers qui n'étaient pas en état de soutenir le service; et quand on venait à le savoir, il disait qu'il prétendait leur restituer ce qu'il recevait de trop des bienfaits du roi. Il en a été comblé pendant tout le cours d'une longue vie, et il a eu la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune médiocre. Il était passionnément attaché au roi, sujet plein d'une fidélité ardente et zélée, et nullement courtisan; il aurait infiniment mieux aimé servir que plaire. Personne n'a été si souvent que lui, ni avec autant de courage, l'introducteur de la vérité; il avait pour elle une passion presque imprudente, et incapable de ménagement. Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités les plus brillantes, et n'ont même pas combattu. En un mot, c'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la République¹.

ÉLOGE DE LEIBNIZ²

EXTRAITS.

... Les princes de Brunswick³ le destinèrent à écrire l'histoire de leur maison. Pour remplir ce grand dessein et ramasser les matériaux nécessaires, il courut toute l'Allemagne, visita toutes les anciennes abbayes, fouilla dans les archives des villes, examina les tombeaux et les autres

1. Fontenelle n'a point parlé, il ne le pouvait pas devant l'Académie et le public de ce temps, de la cruelle ingratitude de Louis XIV envers Vauban, qui l'avait si bien servi. On sait combien le roi fut irrité par la publication de la *Dîme royale*; 2. *Gottfried Wilhelm, baron de Leibniz* né à Leipzig en 1646, mort à Hanovre, 1716, s'intéressa de bonne heure et activement à toutes les branches de l'activité intellectuelle : philosophie, théologie, physique, alchimie, mathématiques, droit, histoire, philologie. Il a inventé le calcul infinitésimal, fonde l'Académie de Berlin. Il entretint une correspondance prodigieuse avec Bossuet notamment, et les monarques et les savants de toutes les nations. Il rêvait d'une large union entre les hommes et à la création d'une langue nouvelle universelle. Il a écrit en français ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (1704), mais son plus célèbre ouvrage est la *Théodicée* (1710), " justification de Dieu dans ses œuvres ", qu'il a résumé dans son petit traité : la *Monadologie* (1714); 3. Maison princière allemande, remontant à Henri Le Lion, duc de Saxe (1129-1192). Le dernier des ducs de Brunswick est mort en 1884.

antiquités, et passa de là en Italie, où les marquis de Toscane, de Ligurie et d'Este¹, sortis de la même origine que les princes de Brunswick, avaient eu leurs principautés et leurs domaines. Comme il allait par mer dans une petite barque, seul et sans aucune suite, de Venise à Mesola² dans le Ferrarois, il s'éleva une furieuse tempête; le pilote qui ne croyait pas être entendu par un Allemand, et qui le regardait comme la cause de la tempête, parce qu'il était hérétique, proposa de le jeter à la mer, en conservant néanmoins ses hardes et son argent. Sur cela, Leibnitz, sans marquer aucun trouble, tira un chapelet, qu'apparemment il avait pris par précaution, et le tourna d'un air assez dévot. Cet artifice lui réussit; un marinier dit au pilote, que puisque cet homme-là n'était pas hérétique, il n'était pas juste de le jeter à la mer...

Quand il eut été reçu docteur en droit à Altorf³, il alla à Nuremberg⁴ pour y voir des savants. Il apprit qu'il y avait dans cette ville une société fort cachée de gens qui travaillaient en chimie, et cherchaient la pierre philosophale⁵. Aussitôt le voilà possédé du désir de profiter de cette occasion pour devenir chimiste; mais la difficulté était d'être initié dans les mystères. Il prit des livres de chimie, en rassembla les expressions les plus obscures, et qu'il entendait le moins, en composa une lettre inintelligible pour lui-même, et l'adressa au directeur de la société secrète, demandant à y être admis sur les preuves qu'il donnait de son grand savoir. On ne douta point que l'auteur de la lettre ne fût un adepte, ou à peu près. Il fut reçu avec honneur dans le laboratoire, et prié d'y faire les fonctions de secrétaire; on lui offrit même une pension. Il s'instruisit beaucoup avec eux, pendant qu'ils croyaient s'instruire avec lui; apparemment il leur donnait pour des connaissances acquises par un long travail, les vues que son génie naturel lui fournissait; et enfin, il paraît hors de doute que

1. La cour d'Este fut un des plus brillants foyers de la Renaissance. Parmi les ducs de cette maison, il faut citer Alphonse, duc de Ferrare, troisième mari (1501) de Lucrece Borgia. La villa d'Este à Tivoli est demeurée justement célèbre; 2. Sur le Pô di Goro; 3. En Bavière : ville notable dès le XIII^e siècle et célèbre par son université qui exista de 1570 à 1809; 4. Fut au XVI^e siècle un des centres d'art industriel les plus importants d'Europe : en décadence, au XVII^e siècle. Patrie d'Albert Dürer; 5. Les alchimistes recherchaient la découverte et la fixation d'un certain ferment mystérieux grâce auquel la désagregation des corps pouvait être retardée. Ce ferment pouvait être liquide ou solide : *elixir de longue vie*, remède infailible de toutes les maladies : *pierre philosophale*, qui devait transformer en or toute masse de métal en fusion. Plusieurs alchimistes furent aussi de vrais savants : Roger Bacon, Raymond Lulle, Paracelse, etc...

quand ils l'auraient reconnu, ils ne l'auraient pas chassé...

Leibniz ne s'était point marié; il y avait pensé à l'âge de cinquante ans; mais la personne qu'il avait en vue, voulut avoir le temps de faire ses réflexions. Cela donna à Leibniz le loisir de faire aussi les siennes, et il ne se maria point. Il était d'une forte complexion. Il n'avait guère eu de maladies, excepté quelques vertiges dont il était quelquefois incommodé, et la goutte. Il mangeait beaucoup et buvait peu, quand on ne le forçait pas; et jamais de vin sans eau. Chez lui, il était absolument le maître, car il y mangeait tout seul. Il ne réglait pas ses repas à de certaines heures, mais selon ses habitudes. Il n'avait point de ménage, et envoyait quérir chez un traiteur la première chose trouvée. Depuis qu'il avait la goutte, il ne dînait que d'un peu de lait; mais il faisait un grand souper sur lequel il se couchait à une heure ou deux après minuit. Souvent il ne dormait qu'assis sur une chaise, et ne s'en réveillait pas moins frais à sept ou huit heures du matin. Il étudiait de suite⁽⁵⁰⁾, et il a été des mois entiers sans quitter le siège; pratique fort propre à avancer un travail, mais fort malsaine. Aussi croit-on qu'elle lui attira une fluxion sur la jambe droite, avec un ulcère ouvert. Il y voulut remédier à sa manière, car il consultait peu les médecins; il vint à ne plus pouvoir presque marcher, ni quitter le lit.

Il faisait des extraits de tout ce qu'il lisait, et il ajoutait ses réflexions, après quoi il mettait tout cela à part, et ne le regardait plus. Sa mémoire qui était admirable, ne se déchargeait point, comme à l'ordinaire, des choses qui étaient écrites. Mais seulement l'écriture avait été nécessaire pour les y graver à jamais. Il était toujours prêt à répondre sur toutes sortes de matières et le roi d'Angleterre l'appelait son *dictionnaire vivant*.

Il s'entretenait volontiers avec toutes sortes de personnes, gens de cour, artisans, laboureurs, soldats. Il n'y a guère d'ignorant qui ne puisse apprendre quelque chose au plus savant homme du monde : et en tous cas le savant s'instruit encore, quand il sait bien considérer l'ignorant. Il s'entretenait même souvent avec les dames et ne comptait point pour perdu le temps qu'il donnait à leur conversation. Il se dépouillait parfaitement avec elles du caractère de savant et de philosophe; caractère cependant presque indélébile, et dont elles aperçoivent bien finement et avec du

dégoût les traces les plus légères¹. Cette facilité de se communiquer le faisait aimer de tout le monde. Un savant illustre qui est populaire et familier, c'est presque un prince qui le serait aussi : le prince a pourtant beaucoup d'avantages*(51).

Leibniz avait un commerce de lettres prodigieux. Il se plaisait à entrer dans les travaux ou dans les projets de tous les savants de l'Europe; il leur fournissait des vues; il les animait, et certainement il prêchait d'exemple. On était sûr d'une réponse dès qu'on lui écrivait, ne se fût-on proposé que l'honneur de lui écrire. Il est impossible que ses lettres ne lui aient emporté un temps très considérable; mais il aimait autant l'employer au profit et à la gloire d'autrui qu'à son profit ou sa gloire particulière.

Il était toujours d'une humeur gaie, et à quoi servirait sans cela d'être philosophe? On l'a vu fort affligé à la mort du feu roi de Prusse² et de l'électrice Sophie³. La douleur d'un tel homme est la plus belle oraison funèbre.

Il se mettait aisément en colère, mais il en revenait aussitôt. Ses premiers mouvements n'étaient pas d'aimer la contradiction sur quoi que ce fût, mais il ne fallait qu'attendre les seconds; et en effet ces seconds mouvements, qui sont les seuls dont il reste des marques, lui feront éternellement honneur.

On l'accuse de n'avoir été qu'un grand et rigide observateur du droit naturel. Ses pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques et inutiles.

On l'accuse aussi d'avoir aimé l'argent. Il avait un revenu très considérable en pensions du duc de Wolfenbittel⁴, du roi d'Angleterre⁵, de l'empereur⁶, du csar⁷, et vivait toujours assez grossièrement. Mais un philosophe ne peut guère, quoiqu'il devienne riche, se tourner à des pensées inutiles et fastueuses qu'il méprise. De plus Leibniz laissait aller le détail de sa maison comme il plaisait à ses domestiques, et il dépensait beaucoup en négligence. Cependant la recette était toujours la plus forte; et on lui

1. Fontenelle n'a-t-il pas pensé aussi à lui-même en écrivant ces lignes? 2. Frédéric-Guillaume I^{er} (1688-1713) qui changea son titre d'électeur contre celui de roi de Prusse; 3. Femme de l'électeur Ernest-Auguste de Hanovre (1630-1714). Son fils aîné, l'électeur Georges, devint roi d'Angleterre en 1714, sous le nom de Georges I^{er}; 4. Antoine-Ulric, duc de Brunswick-Wolfenbittel (1633-1714), maria sa fille à l'empereur Charles VI; se convertit au catholicisme en 1710, mais respecta la liberté religieuse de ses sujets; 5. George I^{er} (1660-1727); 6. Charles VI (1685-1740); 7. Pierre le Grand (1672-1725).

trouva après sa mort une grosse somme d'argent comptant qu'il avait cachée. C'étaient deux années de son revenu. Ce trésor lui avait causé pendant sa vie de grandes inquiétudes qu'il avait confiées à un ami; mais il fut encore plus funeste à la femme de son seul héritier, fils de sa sœur, qui était curé d'une paroisse près de Leipzig. Cette femme, en voyant tant d'argent ensemble qui lui appartenait, fut si saisie de joie, qu'elle en mourut subitement...

ÉLOGE DE NEWTON¹

Il était né fort doux, et avec un grand amour pour la tranquillité. Il aurait mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par ces orages littéraires que l'esprit et la science attirent à ceux qui s'élèvent trop. On voit par une de ses lettres du *Commercium epistolicum*, que son traité d'optique étant prêt à imprimer, des objections prématurées qui s'élevèrent lui firent abandonner alors ce dessein. *Je me reprocherais*, dit-il, *mon imprudence de perdre une chose aussi réelle que le repos, pour courir après une ombre*. Mais cette ombre ne lui a pas échappé dans la suite; il ne lui en a pas coûté son repos qu'il estimait tant, et elle a eu pour lui autant de réalité que ce repos même.

Un caractère doux promet naturellement de la modestie, et on atteste que la sienne s'est toujours conservée sans altération, quoique tout le monde fût conjuré contre elle. Il ne parlait jamais ou de lui ou des autres; il n'agissait jamais d'une manière à faire soupçonner aux observateurs les plus malins le moindre sentiment de vanité. Il est vrai qu'on lui épargnait assez le soin de se faire valoir; mais combien d'autres n'auraient pas laissé de prendre encore un soin dont on se charge si volontiers, et dont il est si difficile de se reposer sur personne! Combien de grands hommes généralement applaudis ont gâté le concert de leurs louanges en y mêlant leurs voix.

1. Isaac Newton (1642-1727). Fut, dès 1669, professeur de mathématiques à Cambridge et composa alors son *Arithmétique universelle*, qui ne fut publiée qu'en 1707. Il écrivit, en 1683, les *Principes mathématiques de philosophie naturelle* qu'il publia en 1687, ouvrage où il dévoile pour la première fois la doctrine de l'attraction universelle. C'est cette théorie que Fontenelle n'a pu connaître au moment où il écrivait ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*; il est vrai que, même plus tard, il a toujours défendu la théorie des tourbillons de Descartes, tout en rendant hommage au système de Newton.

Il était simple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les génies du premier ordre ne méprisent point ce qui est au-dessous d'eux, tandis que les autres méprisent même ce qui est au-dessus. Il ne se croyait dispensé, ni par son mérite, ni par sa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie; nulle singularité, ni naturelle, ni affectée : il savait n'être, dès qu'il le fallait, qu'un homme du commun...

L'abondance où il se trouvait, et par un grand patri-moine et par son emploi, augmentée encore par la sage simplicité de sa vie, ne lui offrait pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyait pas que donner par son testament, ce fût donner : aussi n'a t-il point laissé de testament, et il s'est dépouillé toutes les fois qu'il a fait des libéralités ou à ses parents, ou à ceux qu'il savait dans quelque besoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une et l'autre espèce, n'ont été ni rares, ni peu considérables. Quand la bienséance exigeait de lui en certaines occasions de la dépense et de l'appareil, il était magnifique sans aucun regret et de très bonne grâce. Hors de là, tout ce faste qui ne paraît quelque chose de grand qu'aux petits caractères, était sévèrement retranché et les fonds réservés à des usages plus solides. Ce serait effectivement un prodige qu'un esprit accoutumé aux réflexions, nourri de raisonnements, et en même temps amoureux de cette vaine magnificence...

Il a laissé en biens meubles environ trente deux mille livres sterling, c'est-à-dire, sept cent mille livres de notre monnaie. Leibnitz son concurrent mourut riche aussi, quoique beaucoup moins, et avec une somme de réserve assez considérable. Ces exemples rares, et tous deux étrangers, semblent mériter qu'on ne les oublie pas...

JUGEMENTS

CYDIAS OU LE BEL ESPRIT

Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Æschine foulon, et Cydias bel esprit : c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande, et des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à Dosithée, qui l'a engagé à faire une élégie; une idylle est sur le métier, c'est pour Crantor, qui le presse, et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? Il réussit également en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consolation ou sur une absence, il les entreprendra; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde et de le présenter enfin dans les maisons comme un homme rare et d'une exquise conversation; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il avait été promis, Cydias, après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu sa main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués... Fade discoureur qui n'a pas plus tôt mis le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions; car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule : il évite uniquement de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque, se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite; et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes, il se met en ce cas à la tête de ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est en un mot un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

La Bruyère, *Les Caractères*

(v, 75. Portrait paru dans la 8^e édition, en 1694).

Sa physionomie annonce l'esprit; un air du monde répandu sur toute sa personne le rend aimable dans toutes ses actions; la

probité, la droiture, l'équité composent son caractère; une imagination vive, brillante, tours fins et délicats, expression nouvelle et toujours heureuse en font l'ornement. Le cœur pur, le procédé net, la conduite uniforme et partout des principes; exigeant peu, justifiant tout, saisissant toujours le bon, abandonnant si fort le mauvais que l'on pourrait douter s'il l'a aperçu. Difficile à acquérir, mais plus difficile à perdre. Exact en amitié, scrupuleux en amour, l'honnête homme n'est négligé nulle part. Propre aux commerces les plus délicats, quoique les délices des savants, modeste dans ses discours, simple dans ses actions, la supériorité de son mérite se montre; mais il ne la fait jamais sentir.

M^{lle} Lecouvreur.

Fontenelle mérite d'être regardé par la postérité comme un des plus grands philosophes de la terre, et malgré leurs défauts, la plupart de ses ouvrages ne devraient jamais périr. On ne doit point lui refuser d'avoir donné de nouvelles lumières au genre humain. Personne n'a mieux fait sentir que lui cet amour immense qu'ont les hommes pour le merveilleux, cette pente extrême qu'ils ont à respecter les vieilles traditions et l'autorité. C'est à lui, en grande partie, qu'on doit cet esprit philosophique qui fait mépriser les déclamations et les autorités pour discuter le vrai avec autorité.

Vauvenargues.

Fontenelle est autant au-dessus des autres hommes par son cœur qu'au-dessus des hommes de lettres par son esprit.

Montesquieu.

M. de Fontenelle, qui vient de finir sa carrière, est un de ces hommes rares, qui, témoin pendant un siècle de toutes les révolutions de l'esprit humain, en a opéré lui-même quelques-unes et préparé les causes de plusieurs autres...

L'esprit philosophique, aujourd'hui si répandu, doit ses premiers progrès à Fontenelle...

Grimm,
Correspondance.

C'était le discret Fontenelle
Qui par les beaux-arts entouré
Répandait sur eux à son gré
Une clarté vive et nouvelle.
D'une planète à tire d'aile
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le goût tenait

Le siège heureux de son empire.
 Avec Mairan, il raisonnait,
 Avec Quinault, il badinait,
 D'une main légère, il prenait
 Le compas, la plume et la lyre.

Voltaire,
le Temple du goût.

Dans ses éloges, il semble s'imposer la loi de n'être ni profond ni sublime; son âme, qui ne s'échauffe jamais, n'a pas pour cela grand effort à faire; et sans s'étonner des plus grandes conquêtes de sa science, il les raconte du même ton dégagé dont il expose les systèmes les plus arbitraires... Toujours clair et jamais lumineux, ses affirmations quand il ose en faire, ne sont ni vives ni pressantes : il ne connaît pas l'enthousiasme et loue presque du même ton l'excellent et le médiocre, non pas qu'il cherche à grandir outre mesure les petites choses, mais il ne prise pas toujours assez haut les grandes et l'éternel sourire qu'il promène avec grâce sur la science s'adresse moins aux grandes vérités qu'il contemple qu'aux fines pensées dont elles sont l'occasion et aux ingénieux rapprochements qu'il croit, à force d'art, rendre simples et naturels.

J. Bertrand,
 (Académie des sciences, 1869).

Il y a deux Fontenelle très distincts, bien que, dans une étude attentive, on n'ait pas de peine à retrouver toujours l'un jusqu'au milieu de l'autre. Il y a le Fontenelle bel esprit, coquet, pincé, damoiseau, fade auteur d'élogues et d'opéras, rédacteur du *Mercur galant*, en guerre ou en chicane avec les Racine, les Despréaux, les La Fontaine; le Fontenelle loué par de Visé et flagellé par La Bruyère; et à travers ce Fontenelle primitif, à l'esprit mince, au goût détestable, il y en a un autre qui s'annonce de bonne heure et se dégage lentement, patiemment, mais avec sûreté, fermeté et certitude; le Fontenelle disciple de Descartes en liberté d'esprit et en étendue d'horizon, l'homme le plus dénué de toute idée préconçue, de toute prévention dans l'ordre de la pensée et dans les matières de l'entendement; comprenant le monde moderne et l'instrument, en partie nouveau, de raisonnement exact et perfectionné qu'on y exige, s'en servant avec finesse, avec justesse et précision, y insinuant l'agrément qui fait pardonner la rigueur et qui y réconcilie les moins sévères; en un mot, il y a le Fontenelle, non plus des ruelles, ni de l'Opéra, mais de l'Académie des sciences, le premier et le plus digne organe de ces corps savants que lui-même a conçus dans toute leur grandeur et leur universalité, quand il les a nommés les États généraux de la littérature et de l'intelligence.

Sainte-Beuve,
Causeries du lundi (III).

Au premier rang dans l'histoire des idées, il n'occupe qu'une place secondaire dans l'histoire de la littérature. Il avait trop de mépris pour l'art, et l'art s'est vengé de lui en le laissant dans une pénombre discrète, dont, au surplus, en vrai philosophe, il s'accommoderait fort bien.

Mais, en dépit de ses insuffisances et de ses défauts, il est singulièrement intéressant. D'autres l'ont fait oublier, qui ont profité de son œuvre, et qui, sans lui, n'auraient pas été complètement ce que nous voyons qu'ils furent. Montesquieu, Voltaire, Diderot, et ceux qui, de près ou de loin, touchent à l'*Encyclopédie*, lui doivent tous quelque chose. Les uns ont fait davantage et les autres ont mieux dit : il a été un des premiers à dire et ce sera toujours un mérite d'être précurseur.

Maigron,
Fontenelle. L'homme, l'œuvre, l'influence.

Fontenelle a accueilli en lui toutes les connaissances, toutes les influences ; il a simplement laissé, en toute sérénité, chaque affirmation peser en son esprit son juste poids ; il est apparu à ses contemporains comme une énigme, parce qu'il les transformait, sans qu'ils pussent rendre compte de cette force étrange et toute intérieure qui laisse le visage et les yeux immobiles : le calme sourire de la raison...

Fontenelle a été un philosophe, parce qu'il a adoré la pensée ; Fontenelle a été un sage, parce qu'il a su ce dont les hommes étaient capables, même après avoir été éclairés des rayons de la véritable philosophie. Sans illusions, sans amertume, il a aimé profondément la vérité.

Carré,
la Philosophie de Fontenelle.

QUESTIONS

1. Vous semble-t-il que Fontenelle ait bien saisi la naïveté d'Homère ?

2. L'expression : *A quoi tient-il* est-elle correcte ?

3. Quel est le sens du mot *chagrin* dans l'expression : « C'est qu'on a du *chagrin* contre son siècle ».

4. Est-il vrai, comme le dit Montaigne, que les hommes dégénèrent ?

5. Expliquer le mot *spéculations* dans la phrase : « Vos traités de morale ne sont que des *spéculations* sur la sagesse » ?

6. Expliquer l'emploi de l'imparfait du subjonctif après un présent, dans la phrase : « Vous ne *doutez* pas que les autres ne le *traitassent* de fou » ?

7. Que signifie : « Je *poussai* le Bacchus jusqu'au temps de Polyclète » ?

8. Comment le fait de montrer le doigt rompu de la statue de Bacchus était-il un raisonnement sans réplique ?

9. Quel est le sens de *préoccupation* dans l'expression : « On se moqua de ma *préoccupation* » ?

10. Qu'est-ce qu'un préjugé ? Donnez-en un exemple.

11. Expliquer cette phrase : « Le surplus de son inclination à croire (son = de notre esprit) va au profit des préjugés et les fausses opinions achèvent de le remplir ».

12. Développer cette pensée : « Tout le monde ne sait pas douter : on a besoin de lumières pour y parvenir et de force pour s'en tenir là ».

13. Sens du mot *récompensé* dans la phrase : « Le malheur d'être trompé sur bien des choses n'est pas *récompensé* par le plaisir de l'être sans le savoir. » Cf. le même emploi au début du *Premier soir*.

14. Développer cette pensée : « Les préjugés sont le supplément de la raison. »

15. Relever dans les *Dialogues* les images et les comparaisons dont Fontenelle éclaire sa pensée.

16. Montrer ce qu'il y a à la fois de fade et de précieux, et ce qu'il y a d'ingénieux et de sérieux dans la *Lettre à M. C...*

17. Comparez le portrait de la petite ville par Fontenelle à celui de La Bruyère (*De la ville*, ch. VII, 6).

18. Expliquer dans cette lettre la phrase : « Souvent je *préviens* mes yeux sur sa beauté avant de la voir. »

19. Expliquer ce qu'a de piquant la lettre à M. le marquis de C...

20. Que veut dire le mot *visions* dans la phrase : « J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvait penser (des habitants des mondes) raisonnablement, et les *visions* mêmes que j'ai ajoutées à cela ont quelque fondement réel » ?

21. Relever dans le début du *Premier soir* tous les traits de galanterie et de préciosité.

22. Que pouvez-vous dire de cette construction : « Cent autres rêveries *que* je m'étonne *qui* n'aient perdu de réputation toute l'antiquité » ? Cf. « Le chariot... que vous voyez qui est formé de ces sept étoiles... »

23. Relever dans la *Pluralité des Mondes* les comparaisons dont Fontenelle éclaire son sujet. Faites-en voir l'ingéniosité, la justesse et la clarté.

24. Quel est le sens du mot *portative* dans cette phrase : « Les astres sont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien ; mais la terre ne paraît guère *portative* » ?

25. Quel est le sens du mot *pirouette* dans cette phrase : « M'assurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une *pirouette* aussi légère que vous me faites la terre ? »

26. Relever dans le *Second soir* les réflexions morales et philosophiques qui dénotent l'indépendance d'esprit de Fontenelle et son mépris de la sottise humaine.

27. Que veut dire : « Tout *écaillés* de fer » ?

28. Que pensez-vous de l'idée de Fontenelle que le progrès de la science pourrait amener les gens de la lune sur la terre ou ceux de la terre dans la lune ?

29. Expliquer l'expression : « Je *ne laisse pas* de trouver qu'il serait bien étrange que la terre fût aussi habitée qu'elle l'est... »

30. Donner le sens du mot *liqueur*.

31. Relever dans le *Cinquième* les traits qui marquent la vivacité d'esprit et l'intelligence de la marquise.

32. Qu'est-ce que les *barbes* des comètes ?

33. Sens du mot *équipement*, en parlant des comètes.

34. Sens du mot *préjugés* dans la phrase : « On l'a chargée (l'*Histoire des oracles*) de *préjugés* qui ont obscurci des vérités fort claires. »

35. Expliquer l'emploi de *les* après *on* dans la phrase : « On n'ose *les* attaquer (les *préjugés*)... Je ne reproche point cet excès de religion : je *les* en loue ».

36. Relever les précautions que prend Fontenelle pour ne point soulever contre lui les autorisés religieuses.

37. Expliquer l'emploi de la négation *ni* dans cette phrase :
Figurez-vous... quel rapport de cette dent aux chrétiens *ni* aux
Turcs. »

38. Quel est le sens du mot *constant* dans l'expression : « Il n'y
avait que le bruit de *constant* (à Dodone), parce qu'on l'entendait
de dehors », et dans l'expression : « Ce qui est *constant*, c'est que l'on
a des inscriptions de Rome (Fin du paganisme) » ?

39. Sens de *machines* ?

40. Que signifie le verbe *entrer* dans l'expression : « Je doute fort
que la plupart des gens *entrent* dans la remarque que je vais faire » ?

41. Sens du mot *plein* dans la phrase : « Corneille était assez
grand et assez *plein* » ?

42. Expliquer le latinisme : « Il les prenait principalement du
côté *qu'elles ont rapport au théâtre*. »

43. Sens de *s'assurer* dans la phrase : « Il *s'assurait* trop peu sur
son rare mérite. »

44. *Morigéné* a-t-il son sens ordinaire dans ce passage : « *Mirame*,
tragédie assez médiocre, et qui emprunte son nom d'une princesse
assez mal *morigénée*... » ?

45. Qu'appelle-t-on *parallèle* et *places d'armes* en matière de siège ?

46. Qu'est-ce que les cavaliers de tranchée ?

47. Qu'est-ce qu'une *sape* et une *demi-sape* ?

48. Que veut dire *étonnés* dans l'expression : « Il rassura par sa
présence les esprits *étonnés* » ?

49. Qu'est-ce qu'une action de vigueur ?

50. Que veut dire : « Il étudiait *de suite* » (*Leibniz*) ?

51. Serait-il juste de répéter aujourd'hui ce que Fontenelle
dit des grands savants et des princes : « Un savant illustre qui est
populaire et familier, c'est presque un prince qui le serait aussi :
le prince a pourtant beaucoup d'avantages » ?

SUJETS DE DEVOIRS

— Comparer la petite ville de Fontenelle avec celle de La Bruyère au commencement du chapitre VII *De la ville*.

— Relever dans les *Lettres du chevalier d'Her**** les traces (pensées et expressions) de préciosité et comparer la psychologie et le style de Fontenelle à la psychologie et au style de *la Double Inconstance* de Marivaux.

— Quelle utilité morale et intellectuelle peut-on retirer de la lecture des *Éloges* de Fontenelle?

— Montrer quel auxiliaire La Motte trouve chez Fontenelle dans la Querelle des anciens et des modernes?

— Apprécier le *Portrait de Cydias*.

— Le savant et le lettré chez Fontenelle.

— L'homme de salon.

— Montrer quel était le vrai dessein de Fontenelle en composant *l'Histoire des Oracles*.

— Fontenelle, précurseur de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot.

— Une statue vient d'être élevée à Fontenelle à Rouen : un membre de l'Académie rendra hommage au savant et à l'écrivain.

— Quels sont les caractères particuliers de la littérature du XVIII^e siècle?

— On a appelé le XVIII^e siècle le siècle du progrès et des lumières. Pouvez-vous justifier cette assertion?

Lettres :

— Thomas Corneille écrit à un membre de l'Académie française pour lui recommander la candidature de Fontenelle.

— Boileau, dans une lettre à Racine, commente le *Portrait de Cydias*.

— Vous supposerez qu'une femme d'esprit, qui a vu la fin du XVII^e siècle, essaie de faire comprendre à une jeune amie les différences essentielles qui, vers 1735, se sont déjà produites dans la littérature et dans la société.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE FONTENELLE.....	4
NOTICE.....	5
DIALOGUES DES MORTS : NOTICE	7
Homère et Ésope	10
Socrate et Montaigne.....	12
Sénèque-Scarron.....	15
Straton-Raphaël d'Urbain.....	17
LETTRES GALANTES DU CHEVALIER D'HER*** : NOTICE.....	22
Lettres.....	23
ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES : NOTICE.....	27
Préface.....	29
Premier soir.....	30
Deuxième soir.....	44
Troisième soir.....	50
Quatrième soir.....	51
Cinquième soir.....	54
HISTOIRE DES ORACLES : NOTICE.....	59
Préface.....	61
Histoire des Oracles.....	62
QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES : NOTICE.....	83
Descartes et la logique.....	85
Vie de P. Corneille.....	86
LES ÉLOGES : NOTICE.....	91
Éloge du maréchal de Vauban.....	94
Éloge de Leibniz.....	97
Éloge de Newton	101
JUGEMENTS	104
QUESTIONS.....	108
DEVOIRS.....	111

les dictionnaires Larousse

sont constamment tenus à jour :

en un volume

NOUVEAU PETIT LAROUSSE

Nouvelle édition entièrement refondue et mise à jour : près de 5 000 articles nouveaux ; 50 % de l'illustration renouvelée ; nouveau format, nouvelle présentation. Le plus illustré, le plus complet des dictionnaires encyclopédiques en un volume.

1 896 pages (15 × 21 cm), 5 535 illustrations et 215 cartes en noir, 56 pages en couleurs dont 26 hors-texte cartographiques, atlas.

Existe également en édition grand format (18 × 24 cm), mise en pages spéciale, illustré en couleurs à chaque page : **NOUVEAU PETIT LAROUSSE EN COULEURS.**

LAROUSSE CLASSIQUE

Le dictionnaire du baccalauréat, de la 6^e à l'examen : sens moderne et classique des mots, tableaux de révision, cartes historiques, etc. 1 290 pages (14 × 20 cm), 53 tableaux historiques, 153 planches en noir, 48 h.-t. et 64 cartes en noir et en couleurs.

DICTIONNAIRE

DU VOCABULAIRE ESSENTIEL

par G. Matoré, directeur des Cours de Civilisation française à la Sorbonne. Les 5 000 mots fondamentaux de la langue française, définis à l'aide de ce même vocabulaire, avec de nombreux exemples d'application. 360 pages (13 × 18 cm), 230 illustrations.

en trois volumes (23 × 30 cm)

LAROUSSE 3 VOLUMES EN COULEURS

retenu parmi les « 50 meilleurs livres de l'année ».

Le premier grand dictionnaire encyclopédique illustré en 4 couleurs à chaque page, qui fera date par la nouveauté de sa conception. Reliure verte ou rouge au choix, 3 300 pages, 400 tableaux, 400 cartes.

en dix volumes (21 × 27 cm)

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE

Dans l'ordre alphabétique, toute la langue française, toutes les connaissances humaines. 10 240 pages, 450 000 acceptions, 32 516 illustrations et cartes en noir, 314 hors-texte en couleurs.

un dictionnaire révolutionnaire pour l'étude de la langue française

DICTIONNAIRE DU FRANÇAIS CONTEMPORAIN LAROUSSE

par Jean Dubois, René Lagane, Georges Niobey, Didier Casalis,
Jacqueline Casalis, Henri Meschonnic.

Réalisé par des universitaires et utilisant les méthodes les plus récentes de la linguistique, ce dictionnaire de langue diffère totalement des ouvrages traditionnels.

Aux élèves de l'Enseignement secondaire, à tous ceux qui, Français et étrangers, enseignent ou étudient le français, comme à tous ceux qui veulent trouver une expression exacte, le « Dictionnaire du français contemporain » donnera les moyens d'exprimer leur pensée d'une manière précise et sûre au niveau de langue et de style qu'ils recherchent.

en un seul volume :

- un dictionnaire de la langue écrite et parlée usuelle ;
- un dictionnaire qui facilite l'acquisition des moyens d'expression par les regroupements et les dégroupements de mots ;
- un dictionnaire qui classe les significations d'un mot d'après les constructions grammaticales ;
- un dictionnaire de phrases où tous les emplois des termes de la langue sont donnés avec les nuances qui les distinguent ;
- un dictionnaire des synonymes et des contraires, avec leurs différences de sens et d'emploi ;
- un dictionnaire des niveaux de langue (familier, populaire, argotique, langue soignée, littéraire,...) ;
- un dictionnaire de prononciation utilisant l'alphabet phonétique international ;
- un dictionnaire de grammaire par les nombreux tableaux qu'il contient.

1 volume relié pleine toile (18 × 24 cm), sous jaquette en couleurs,
1 252 pages, plus de 25 000 articles, 90 tableaux linguistiques.

dictionnaires pour l'étude du langage

une collection d'ouvrages reliés (13,5 × 20 cm) indispensables pour une connaissance approfondie de la langue française et une sûre appréciation de sa littérature :

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

par Adolphe V. Thomas, couronné par l'Académie française

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES

par René Bailly, couronné par l'Académie française

DICTIONNAIRE ANALOGIQUE

par Charles Maquet

NOUVEAU DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE

par Albert Dauzat, Jean Dubois et Henri Mitterand

DICTIONNAIRE DES RACINES DES LANGUES EUROPÉENNES

par Robert Grandsaignes d'Hauterive

DICTIONNAIRE DES NOMS DE LIEUX DE FRANCE

par Albert Dauzat et Charles Rostaing

DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE ET PRÉNOMS DE FRANCE

par Albert Dauzat

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS

par Robert Grandsaignes d'Hauterive

DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES

par Maurice Rat

DICTIONNAIRE DES PROVERBES, SENTENCES ET MAXIMES

par Maurice Maloux

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES ARGOTS FRANÇAIS

par Gaston Esnault

DICTIONNAIRE DES RIMES FRANÇAISES

par Philippe Martinon et Robert Lacroix de l'Isle

DICTIONNAIRE COMPLET DES MOTS CROISÉS

préface de Raymond Touren

LISTE DES CLASSIQUES LAROUSSE

XIX^e SIÈCLE

BALZAC : Le Cousin Pons, 2 v. La Cousine Bette, 2 v. Eugénie Grandet, 2 v. Le Lys dans la Vallée. Le Médecin de campagne. Les Paysans. Le Père Goriot, 2 v. La Recherche de l'Absolu. Illusions perdues, 2 v. : 14 vol.

BAUDELAIRE : Les Fleurs du mal.

BERNARD (Cl.) : Introduction à l'étude de la médecine expérimentale (1^{re} partie).

BOURGET : Le Disciple.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive.

B. CONSTANT : Adolphe.

P.-L. COURIER : Pages choisies.

FLAUBERT : Madame Bovary. Salammbô. Trois Contes. 3 vol.

E. FROMENTIN : Dominique.

Th. GAUTIER : Pages choisies.

HUGO : Les Châtiments. Choix de poésies lyriques. Les Contemplations. Feuilles d'automne; les Chants du crépuscule. Hernani. Légende des siècles, 2 v. Les Misérables, 2 v. N.-D. de Paris. Odes et Ballades; les Orientales. Préface de Cromwell et autres préfaces dramatiques. Ruy Blas. Les Travailleurs de la mer. Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. Derniers recueils lyriques. 16 vol.

LABICHE : Le Voyage de M. Perrichon.

LAMARTINE : Jocelyn, 2 v. Méditations. Harmonies. Recueils.

MAUPASSANT : Contes choisis. Bel-Ami.

MÉRIMÉE : Colomba; Mateo Falcone. Carmen. Théâtre de Clara Gazul. 3 vol.

MICHELET : Pages choisies, 2 v. Jeanne d'Arc.

MUSSET : Les Caprices de Marianne. Œuvres choisies (poésie et prose). Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 7 vol.

NEVAL : Pages choisies.

NODIER : Contes choisis.

RENAN : L'Avenir de la Science. Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.

RIMBAUD : Pages choisies.

SAINT-BEUVE : Causeries du Lundi, 3 v. Port-Royal. Chateaubriand et son groupe littéraire. Volupté. 6 vol.

SAND (George) : La Petite Fadette, 2 v. La Mare au Diable. Lettres d'un voyageur.

M^{me} DE STAËL : De la Littérature; De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2 v. La Chartreuse de Parme.

Aug. THIERRY : Récits des temps mérovingiens. Conquête de l'Angleterre. 2 vol.

Verlaine et les poètes symbolistes.

VIGNY : Cinq-Mars. Poésies choisies. Chatterton. Le Journal d'un poète. Servitude et grandeur militaires. Stello. 6 vol.

ZOLA : L'Assommoir. Germinal. 2 vol.

XX^e SIÈCLE

ANOUILH : La Répétition puni.

BARRÈS : La Colline inspirée.

BERNANOS : Sous le Soleil de

CLAUDEL : Le Soulier de satin

COCTEAU : La Machine infernale

DUHAMEL : Chronique des Pasquiers

FRANCE : Le Crime de Sylvestre Bonnard; les dieux ont soif.

GIDE : Les Faux-Monnayeurs.

GIRAUDOUX : La guerre de Troie n'aura pas lieu.

LOTI : Pêcheur d'Islande; le Mariage de Loti.

MALRAUX : La Condition humaine.

R. MARTIN DU GARD : Les Thibault, 2 vol.

MAURIAU : Le Mystère Frontenac.

MAUROIS : La Vie de Disraëli.

MONTERLANT (de) : Les Bestiaires.

PÉGUY : Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.

PROUST : Du côté de chez Swann.

R. ROLLAND : Jean-Christophe, 2 vol.

J. ROMAINS : Les Hommes de bonne volonté, 2 vol.

SAINT-EXUPÉRY : Terre des Hommes.

VALÉRY : Charmes.

en vente chez tous les Libraires

les dictionnaires **LAROUSSE**

DICTIONNAIRES EN UN VOLUME

PETIT LAROUSSE

LAROUSSE CLASSIQUE

LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE

LAROUSSE MANUEL ILLUSTRÉ

PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS

LAROUSSE DES DÉBUTANTS

MON PREMIER LAROUSSE EN COULEURS

MON LAROUSSE EN IMAGES

DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES

EN DEUX, SIX ET DIX VOLUMES

LAROUSSE UNIVERSEL, 2 v.

LAROUSSE DU XX^e SIÈCLE, 6 v.

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE, 10 v.

DICTIONNAIRES MÉTHODIQUES

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS

DE LA LANGUE FRANÇAISE

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES

DICTIONNAIRE ANALOGIQUE

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS

DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES

DICTIONNAIRE DES RIMES FRANÇAISES

DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE

DICTIONNAIRE DES PROVERBES...

ENCYCLOPÉDIES EN UN VOLUME

MÉMENTO LAROUSSE

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE DES ENFANTS

ENCYCLOPÉDIES EN PLUSIEURS VOLUMES

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE MÉTHODIQUE, 2 v.

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE POUR LA JEUNESSE, 5 v.

P7-EOA-612